STORAGE-ITEM
LPC-MAIN

LP9-P18F
U.B.C. LIBRARY

THE LIBRARY

THE UNIVERSITY OF
BRITISH COLUMBIA

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of British Columbia Library

http://www.archive.org/details/lindividuetlasoc00grav

L'INDIVIDU
ET LA SOCIÉTÉ

L'éditeur déclare réserver ses droits de traduction et de reproduction pou tous pays, y compris la Suède et la Norvège.
Ce volume a été déposé au Ministère de l'intérieur (section de la librairie) e mai 1897.

Ouvrages déjà publiés dans la Bibliothèque Sociologique :

1. — La Conquête du Pain, par *Pierre Kropotkine*. Un volume in-18, avec préface par *Elisée Reclus*, 5e édition. Prix 3 5c
2. — La Société Mourante et l'Anarchie, par *Jean Grave*. Un volume in-18, avec préface par *Octave Mirbeau*. (*Interdit*. — Rare). Prix . . . . . 5 fr.
3. — De la Commune a l'Anarchie, par *Charles Malato*. Un volume in-18, 2e édition. Prix 3 5c
4. — Œuvres de *Michel Bakounine*. Fédéralisme, Socialisme et Antithéologisme. Lettres sur le Patriotisme Dieu et l'Etat. Un volume in-18, 2e édition. Prix. 3 5c
5. — Anarchistes, mœurs du jour, roman, par *John-Henry Mackay*, traduction de *Louis de Hessem*. Un volume in-18. (*Epuisé*.) Prix . . . . . 5 fr
6. — Psychologie de l'Anarchiste-Socialiste, par *A. Hamon*. Un volume in-18, 2e édit. Prix 3 5c
7. — Philosophie du Déterminisme. Réflexions sociales, par *Jacques Sautarel*. Un volume in-18, 2e édit. Prix. . 3 5c
8. — La Société Future, par *Jean Grave*. Un vol. in-18 6e édition.
9. — L'Anarchie. Sa philosophie. — Son idéal, par *Pierre Kropotkine*. Une brochure in-18. 3e édition. Prix . 1
10. — La Grande Famille, roman militaire, par *Jean Grave*. Un vol. in-18, 3e édition. Prix 3 5c
11. — Le Socialisme et le Congrès de Londres, par *A. Hamon*. Un volume in-18, 2e édit 3 5o
12. — Les Joyeusetés de l'Exil, par *Charles Malato*. Un volume in-18. 2e édit. Prix. 3 5o
13. — Humanisme Intégral. Le duel des sexes. — La cité future, par *Léopold Lacour*. Un volume in-18, 2e édit. Prix 3 5o
14. — Biribi, armée d'Afrique, roman, par *Georges Darien*. Un volume in-18, 2e édition. Prix 3 5o
15. — Le Socialisme en danger, par *Domela Nieuwenhuis* Un vol. in-18, avec préface par *Elisée Reclus*. Prix. 3 5o
16. — Philosophie de l'Anarchie, par *Charles Malato*. Un vol. in-18. Prix. 3 5c

Sous Presse :

L'Evolution, la Révolution et l'Idéal anarchique, par *Elisée Reclus*.
L'Etat, par *Pierre Kropotkine*.
Sous l'aspect de la révolution, par *Bernard Lazare*.

BIBLIOTHÈQUE SOCIOLOGIQUE. — N° 18

JEAN GRAVE

L'INDIVIDU
ET LA SOCIÉTÉ

— QUATRIÈME ÉDITION —

PARIS
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS
PALAIS-ROYAL

1897

A

MM. H. T.

Ce temoignage d'affection profonde.

J. G.

L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ

I

L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ

Antagonisme de l'individu et de la société. — Déviation du progrès. — L'âme : conscience de soi. — L'association spontanée. — Infiltration de l'autorité, de l'exploitation. — Apparition de la révolte. — L'autorité assise. — Le mal découlant de l'exercice de l'autorité attribué à ceux qui la détiennent. — On change ensuite les formes. — Plus d'autorité. — Les détenteurs de l'autorité doutent de la légitimité de leur rôle. — La peur de l'inconnu. — L'idée marche.

L'individu et la Société!... Deux choses — un être et une façon d'être — qui, pour avoir été mal comprises, ont vécu ensemble en complet antagonisme. Celui-là se révoltant de temps à autre contre celle-ci, mais retombant

toujours écrasé sous le poids formidable des institutions qu'il contribuait à développer et à défendre.

Semblable, en ceci, au magicien de la légende qui devient en butte aux méchancetés du monstre qu'ont animé ses incantations, chaque progrès de l'intelligence humaine, chaque perfectionnement élaboré par les individualités, ont aidé, — à ceux qui s'étaient faits les guides de la collectivité — à resserrer les chaînes qui entravent l'individu, venant ajouter une entrave de plus, à celles qui gênaient déjà son évolution.

Pauvre être social! voilà des siècles et des siècles qu'il lutte pour le bonheur; qu'il fait des révolutions pour s'affranchir; qu'il s'ingénie à transformer les rouages qui le broient; qu'il poursuit haletant l'émancipation complète de son être qui luit à ses regards comme but suprême de ses efforts. Mais il n'a pas sitôt fait l'expérience de ses nouvelles combinaisons que, pris entre les dents de la machine, il ne s'en arrache qu'en y laissant un peu de sa chair pantelante, un peu de ce que

les métaphysiciens ont appelé son « âme » et que, pour ne pas avoir à fabriquer de mot nouveau, nous pouvons continuer à nommer ainsi, en la dépouillant de toute idée métaphysique, nous contentant de l'envisager comme un mode particulier de vibration de la matière dont nous sommes composés, et se définissant ainsi : « la conscience de soi ». Mais dont les matériaux, après notre mort, se dispersant sous l'effet de la décomposition, vont aider aux combinaisons nouvelles donnant naissance à d'autres êtres, d'autres « moi », d'autres « âmes ».

Et la lutte se poursuit à travers l'histoire; entre races, entre nations de même race, et aussi entre individus de même nation, entre l'individu et l'Etat social. Partout, à tous les degrés de formation des collectivités, les intérêts de l'individu à l'égard d'autres individus, de groupe contre groupe, mais encore de l'individu contre son groupe, se dressent antagoniques les uns contre les autres.

Pourtant, lorsqu'ils se rapprochèrent les uns des autres, les individus, cela est de toute évidence, ne le firent que poussés par l'espoir d'y trouver un avantage sur leur état antérieur.

Besoin d'unir leurs forces pour vaincre un obstacle naturel, nécessité de s'entr'aider pour capturer la proie qui défiait leurs efforts isolés, urgence de se sentir les coudes pour résister à un ennemi plus puissant, quelle que soit la raison qui motiva l'association des individualités humaines — ou de l'ancêtre humain, si l'association se fit avant que l'anthropopithèque eût élargi ses facultés en raison humaine, — toutes impliquent qu'en associant leurs efforts, ce n'était pas une abdication de leur liberté que faisaient les individus, mais une coordination de leurs facultés, ayant pour but d'arriver à une plus grande puissance d'effets; de liberté, par conséquent.

Cette association s'est faite, certainement, sans discussions préalables, sans débats ni contrats, sous la pression du besoin et des cir-

constances, chacun réservant implicitement sa liberté d'agir.

Nul doute, encore, que ces premières associations ne durèrent qu'autant que dura l'effort à donner, pour se dissoudre une fois le résultat obtenu. Ce ne dut être que progressivement que les familles, réunies en vue d'un effort à accomplir, continuèrent de vivre côte à côte, une fois l'effort donné.

Au sein de ces associations temporaires, certains, par intelligence plus développée, meilleure adresse, adaptation plus parfaite, ou simple ruse, durent réaliser d'insensibles avantages qu'ils surent, sans doute, faire envisager à leurs associés, comme une prime à leur concours plus efficace.

Librement consentis par leurs coassociés, ces avantages ne tardèrent par devenir un droit pour ceux qui se les étaient appropriés, s'étendant ensuite, entraînant d'autres privilèges à leur suite. Et l'étude des peuples primitifs nous retrace cette évolution, en nous montrant, depuis le groupement de quelques individus seulement, sans l'ombre de la plus

petite différence entre eux, en passant par ceux où l'autorité du chef est toujours subordonnée à la volonté d'obéir de ceux qui acceptent sa direction, pour aboutir à nos organisations politiques les plus compliquées.

Pour pouvoir s'établir, l'autorité a dû s'insinuer. Et encore non, ce n'est pas là le mot propre; car cela laisserait supposer que toute la théorie était déjà formulée en le cerveau de ceux qui en profitaient, tandis que la réalité toute simple est que l'autorité et l'exploitation se développèrent au fur et à mesure que ceux qui furent investis des premiers avantages s'aperçurent que la ruse et la force étaient d'excellents moyens pour tromper les imbéciles, mater les récalcitrants. C'est en mangeant que leur vint l'appétit, c'est à la facilité de commander, que grandirent leurs exigences.

Si l'autorité et l'exploitation avaient voulu entrer, armées de toutes pièces, dans les associations rudimentaires qui éclorent sous la pression des besoins, elles y auraient échoué, puisque, aussitôt que leur effet devint sensible, aussitôt que certains s'aperçurent qu'ils

étaient spoliés, les révoltes se sont fait jour contre cette déviation de l'évolution sociale.

Elevés sous la tutelle gouvernementale, les individus ont, par la suite, accepté le fait comme une « loi naturelle. » Les empiètements des privilégiés, jusqu'à ce que la force leur fût assurée, ont dû être insensibles au cours d'une existence individuelle. Les générations passaient sans s'apercevoir que leurs liens s'étaient multipliés.

Quand ils s'aperçurent de l'oppression, les individus se révoltèrent contre, mais trop tard. L'autorité avait pris racine, s'était créé, autour d'elle, des intérêts disposés à la défendre. Et ceux-là même qui se révoltaient, s'insurgeaient contre les hommes au pouvoir, mais n'osaient mettre en doute la nécessité d'une autorité. Habitués déjà à l'entrave, il semblait impossible aux hommes de s'en passer.

Quand on eut bien changé les hommes au pouvoir, on s'aperçut enfin que cela ne chan-

geait rien à l'oppression; on s'en prit alors aux institutions; mais l'esprit humain est borné, peu variées sont ses conceptions, et les changements qu'apportèrent les esprits les plus hardis, n'allaient pas plus bas que la surface, quand ce n'était pas qu'un simple changement de nom le plus souvent.

« Avant de détruire, il faut savoir quoi reconstruire », est un axiome courant en sociologie comme en politique. « Avant de détruire sa bicoque qui tombe en ruines et la laisser exposée aux intempéries de la saison, le propriétaire s'avise d'un logis provisoire tout au moins. » Aussi, avant de se débarrasser des liens dont on les chargeait, la principale préoccupation de ceux qui voulaiant s'émanciper, — lorsque ce n'était pas la seule ambition qui les guidait — fut de se dire : « Ces liens nous gênent, par quoi pourrions-nous bien les remplacer? » — « Un tel au pouvoir est insupportable, qui mettrions-nous bien à sa place ? » Ce furent des avisés ceux qui allèrent jusqu'à rêver de changer la forme du gouvernement.

Il fallut une longue évolution pour arriver

à se dire : « Le gouvernement nous gêne, ne soyons plus gouvernés ! » Cela était trop simple pour des cerveaux déjà déformés par le préjugé. Les rares esprits d'élite qui osèrent le formuler, ne l'entrevirent que comme un idéal irréalisable.

Mais, ayant eu beau changer, les hommes au pouvoir d'abord, les formes de l'autorité elle-même ensuite, sans trouver d'allègement à l'oppression, les générations furent amenées à réfléchir ; l'évolution de l'idée se fit insensiblement ; à chaque déception nouvelle, les individus devenaient plus sceptiques quant à la nécessité du Pouvoir ; aujourd'hui le pas a été franchi, et après avoir été un paradoxe, le « Plus d'autorité ! » a pris droit de cité parmi les desiderata humains, et ne semble plus absurde qu'à ceux qui acceptent, les yeux fermés, l'organisation du passé.

Au lieu d'écraser l'idée sous le rire et le dédain, on accepte de la discuter. Elle se formule et se précise ; on n'est plus arrêté que par l'ignorance où l'on est de savoir « comment ça marcherait », du jour où il n'y aurait

plus d'autorité pour maintenir les individus dans le respect mutuel de leur liberté.

Bien mieux, le doute ! le doute qui empêche tout élan ; le doute qui désarme ceux qui ne sont plus certains de défendre une cause juste ; le doute, ferment destructeur de toute croyance, de toute virilité, — lorsqu'il n'est pas provoqué par une idée supérieure, — a pénétré dans le cerveau des privilégiés !

Ils ne sont plus certains de la légitimité de leurs privilèges ; ils ne sont plus convaincus de la nécessité de leur pouvoir ; l'exploitation qu'ils font peser sur les masses ne leur semble plus aussi légitime. — Il n'y a plus que les économistes et ceux qui se croient « intellectuels », pour affirmer aujourd'hui la nécessité du maintien d'une classe servile au service d'une élite. — Nos maîtres, s'ils parlent encore de leurs droits, ne se font plus aucune illusion sur la valeur de ces droits, et du

moment qu'ils ont perdu foi en leur mission, ils ont perdu la force de se défendre.

La peur, l'égoïsme, l'avidité, la soif de jouir, leur feront bien faire, par à-coups, des massacres comme en 71, des lois aussi idiotes que scélérates, mais ils n'ont pas l'énergie de continuer la défense de leur caste, ils n'osent pas continuer, ouvertement, leur œuvre de réaction ; comme tous les individus faibles, ils passent de la violence la plus outrée à l'avachissement le plus complet. Ils ne croient plus en leur rôle social.

Non seulement ils n'osent plus apporter la même assurance dans l'affirmation de leurs prétendus droits; mais certains, même, en sont arrivés à consentir à reconnaître « qu'il peut y avoir quelque chose de vrai » dans le nouvel idéal, ne discutant plus que sur le plus ou moins d'éloignement de sa possibilité de réalisation. Ce qu'ils cherchent, avant tout, c'est de sauver l'heure présente, faisant abandon de l'avenir!

Quand on arrive à douter de la justice de sa propre cause, on n'est plus apte à la défendre,

ni même à inspirer des défenseurs. On peut recruter des mercenaires, qui tiennent tant que la pâtée est assurée, mais non des dévouements, capables d'en susciter d'autres, allant eux-mêmes jusqu'au sacrifice.

Aussi, à l'heure actuelle, l'ordre social est frappé à mort ; il se tient encore debout — et peut durer longtemps encore — en vertu de la force acquise, par la puissance et la multiplicité des institutions et des intérêts qu'il a su créer autour de lui ; d'autre part, par suite de cette peur de l'inconnu que ceux qui veulent tout systématiser et « scientifiser » ont appelé le misonéisme, ou horreur du nouveau, fausse explication, car ce n'est pas le nouveau que l'on abomine, mais tout simplement, incertitude, et crainte de ce qu'il apportera, parce que l'on ne le connaît pas. Ce qui fait que les foules se cramponnent aux mœurs et aux idées du passé, ne les abandonnant que progressivement — à moins de circonstances particulières, plus fortes, elles, que la volonté individuelle — à mesure que l'on se familiarise avec une façon d'agir nouvelle.

Les jours de l'état social sont donc comptés; l'idée de l'autonomie complète de l'individu, de sa libre expansion, se dégage insensiblement des aspirations vagues qui l'embrumaient; elle se précise, se formule, apparaît de plus en plus lumineuse. L'instant s'approche où elle deviendra le moteur initial de la minorité agissante qui impulse les foules, les arrachant, malgré elles, aux étreintes du passé, les rudoyant, parfois, pour les forcer à progresser.

L'idée maintenant est lancée, elle entraînera le monde.

II

DES ORIGINES DE L'AUTORITÉ

L'individu sacrifié à la société. — Qui a l'antériorité, de l'individu ou de la société ? — A quelle époque s'est faite l'association dans l'espèce humaine ? — L'individu n'est pas une cellule. — L'association s'opère à tous les degrés de l'évolution. — Diversité des formes de groupements. — Diversité des institutions gouvernementales. — Unité de la matière. — L'association doit suivre l'évolution individuelle. — L'autorité s'établit par le manque d'initiative. — L'habitude façonne les caractères à la servitude. — Commune origine de l'autorité et de la propriété. — Asservissement des faibles. — L'autorité se fortifie par la guerre. — La religion lui prete son appui. — La hiérarchie se complique. — Les revendications deviennent aussi économiques. — Nouvelles idoles. — Les maitres changent, mais l'autorité reste.

On a toujours prêché aux individus le renoncement de leur personnalité, toujours on

leur a dit que leur volonté devait s'annihiler devant les besoins sociaux que représentaient plus ou moins — ou avaient du moins cette prétention — ceux qui sont au pouvoir !

C'est cette assertion dont il nous faut vérifier l'exactitude, examiner sur quoi repose cette prétention ; si elle est bien conforme, non seulement à l'intérêt de l'individu, mais aussi à celui de l'état social au nom duquel on prétend parler.

On se perd en discussions pour savoir qui est antérieur : la société à l'individu ? ou l'individu à la société ?

A quelle époque les hommes se sont-ils groupés ?

Etait-ce alors que commençait à leur venir la parole ? Cela remonte-t-il plus haut, alors que, pas encore débarrassés de leur gangue animale, rien ne les distinguait encore des grands singes dont notre espèce ne serait qu'une ligne collatérale ? ou, datant de plus

loin encore, l'esprit de sociabilité nous vient-il des espèces ancestrales des mammifères, ou de plus haut encore? puisque les êtres organisés ne sont, eux-mêmes, qu'une association de cellules, dérivant de la cellule primitive ?

Question difficile à résoudre, et ne présentant, selon nous, qu'un point de science, intéressant peut-être à élucider, mais dont la solution n'est nullement nécessaire à celle de la question sociale ; les individus — nous y reviendrons plus loin, dans cet ouvrage — n'étant pas des cellules plastiques ayant à s'adapter à un fonctionnement vital, coordonné par des conditions extérieures, mais étant, au contraire, des êtres pouvant se déplacer, agir, hors du milieu où ils ont surgi, pensant, pouvant délibérer et choisir leur mode de fonctionnement.

Liberté du choix très relative, nous le savons, puisque ce choix est subordonné à des conditions de milieu, de développement, de circonstances et d'éducation, mais, supérieure, malgré tout, à celle de la cellule, puis-

qu'elle est privée de cette délibération, et que son adaptation à des conditions spéciales de vie n'est déterminée que par des réactions purement mécaniques et chimiques.

La sociabilité, tout le monde le sait, n'est pas l'apanage de la seule espèce humaine. On rencontre l'état de société à tous les degrés de l'évolution végétale ou animale. En minéralogie où, en dehors des blocs de cristaux qui ne sont que des juxtapositions d'autres cristaux plus petits aux mêmes formes géométriques, on trouve toujours à l'état brut certains corps associés à d'autres ; toujours avec les mêmes, jamais avec un quelconque.

Depuis l'association parasitaire, — image de notre bourgeoisie — où l'hôte se nourrit de celui auquel il s'est imposé, jusqu'à celles où il y a échange réciproque de services, comme celle de la mousse qui entretient l'humidité au pied du chêne, alors que celui-ci lui donne son ombrage ; depuis l'association

provoquée par le simple réflexe, inconsciente, jusqu'aux associations conscientes, compliquées, comme celles des fourmis, des abeilles, pour aboutir à nos sociétés humaines si enchevêtrées de rouages : lois et institutions.

Plus nous remontons haut dans l'échelle de l'évolution, de moins en moins importants sont les groupements humains ; depuis les agglomérations de millions d'hommes des sociétés plus ou moins civilisées, pour aboutir aux groupes de Pecherais ne comprenant, parfois, pas plus de quatre à cinq individus, pour tomber à moins encore : la simple association de l'homme et de la femme des Boschimen.

Pour la complication des institutions, si elle ne suit pas l'importance des groupements, les formes n'en sont pas moins variées. On trouve depuis l'absolutisme le plus complet de certains peuples orientaux, et des peuplades nègres d'Afrique, si différents pourtant comme civilisation, jusqu'à l'absence totale d'autorité de certaines tribus septentrionales. Depuis le parlementarisme le plus compliqué

des nations européennes, jusqu'à l'absence presque complète d'aucun lien, comme chez les Védahs.

Mais puisque l'on veut remonter à l'origine de l'évolution, pour quelle raison s'arrêterait-on en chemin ? Pourquoi ne pas remonter aux origines de la vie ?

Nous arrivons ainsi à l'être primordial : la cellule, expression première de l'individualité. C'est de l'association des cellules que sont sortis les êtres organisés, dont l'homme !

Mais s'arrêter là, c'est encore de l'arbitraire. Ce sont nos connaissances bornées qui ont divisé la matière en organique et inorganique, parce que nous ne connaissions pas les formes de transition, c'est à la matière primordiale qu'il nous faudrait remonter. C'est le groupement des atomes — c'est-à-dire, les unités dont elle est formée — qui la composent qui donne naissance aux formes multiples que nous lui voyons prendre, sans compter celles qui échappent à nos sens.

Mais, quoi qu'il en soit, on pourrait suivre

dans leurs recherches ceux qui veulent établir l'antériorité de la société sur l'individu, il y a un fait positif qui se dégage de ce que nous venons de constater, c'est que, à n'importe quel stade de son évolution que se soit produit chez l'homme — ou ses ancêtres — le besoin d'association, c'est toujours l'individu, l'unité, qui est antérieure à la société, à la somme.

Et puis, on s'imagine bien les individus vivant isolés; vivant très mal, cela se conçoit, revenant à l'état de barbarie, perdant une à une toutes les acquisitions de leur cerveau qui les affranchissent de la sujétion du milieu ambiant, mais enfin continuant d'exister, tandis que l'on s'imagine mal une société sans individus!

Ici encore, la réponse est des plus catégoriques : l'association n'étant qu'un des stades de l'évolution de l'individu, la société n'existant que par les individus qui la composent, elle n'a de raison d'être que par l'utilité que ceux-ci peuvent en tirer, elle doit évoluer comme ceux qui m'ont donné naissance, et se

modeler à leurs conceptions nouvelles, se transformer au gré de leurs nouveaux besoins.

Vouloir que l'individu se plie aux exigences d'un être abstrait, qui n'a, et ne peut avoir, d'existence propre que par une fiction absurde, est une des inconséquences les plus néfastes qui soit sortie du cerveau métaphysique de l'homme.

Nous ignorons donc quand se sont formés les premiers rudiments de nos sociétés humaines, nous ne savons pas davantage comment elles se sont formées.

En remontant à ce que nous pouvons augurer des périodes préhistoriques, en nous aidant de ce que nous savons des souvenirs historiques et de ce que nous racontent les voyageurs sur les peuplades primitives encore existantes, nous pouvons supposer que ces premiers groupements ont été très restreints à leurs débuts, les individus y étant, entre eux, sur le pied de la plus parfaite éga-

lité, n'ayant ni chefs, ni propriété individuelle.

Comment, dans ces associations, prirent naissance ces deux pestes? Voilà encore ce que nous ignorons, et où l'on ne peut que faire des conjectures, faciles, du reste.

Quelques individus, plus forts, plus intelligents, plus adroits ou mieux servis par les circonstances, ayant, à l'occurrence, rendu quelques services à leur groupe, clan ou tribu, leurs coassociés s'habituèrent à les consulter de préférence à d'autres lorsque, ayant à agir en commun, ils ne savaient à quel parti s'arrêter ou que, devant la multiplicité des opinions émises, il s'agissait de prendre l'avis de ceux que l'on considérait les plus aptes à résoudre un cas difficile.

L'habitude aidant, les membres du clan en vinrent graduellement à subordonner leur action, selon le degré de confiance qu'ils éprouvaient, aux avis de ceux qu'ils reconnaissaient plus aptes à leur en donner de bons.

L'homme est un composé de facultés diverses, contradictoires, parfois. Ce n'est qu'en luttant — contre la nature, contre les autres

espèces, contre ses semblables — qu'il a développé son cerveau. Tout notre passé historique n'est qu'une lutte sans trêve contre l'autorité — spirituelle ou matérielle - - une longue aspiration vers la liberté, et il a une tendance déplorable à se reposer sur les autres du soin de l'initiative à prendre; il est continuellement porté à se faire l'adorateur de ceux qui lui semblent supérieurs, à annihiler son individualité en se mettant à leur remorque, en ne voyant, ne pensant que par eux, n'agissant que d'après leur volonté.

Ceux qui furent l'objet de cette confiance en profitèrent pour la faire dégénérer en subordination. Sans volonté préconçue de leur part, certainement; se laissant seulement aller au cours des choses, en profitant des avantages qui s'offraient.

En se rendant utiles en des occasions répétées, leur influence s'en augmenta, ils en profitèrent, sans doute, pour se faire octroyer quelques passe-droits, indifférents à leurs coassociés, mais qu'après avoir obtenus comme faveur, ils s'attribuèrent comme droit; des

avantages matériels en découlèrent sans doute, et, du dévouement et du don volontaires, ils en firent une servitude imposée, un tribut prélevé. Progressivement, s'aidant l'une l'autre, l'Autorité et la Propriété firent ainsi leur entrée dans les sociétés primitives.

Les uns s'habituèrent à posséder et à commander; les autres à obéir, à ne se servir qu'après que les maîtres avaient d'abord fait leur choix; ensuite à les voir accaparer les fruits de leur travail ou la meilleure partie de leur butin de guerre. Quand plusieurs générations eurent passé là-dessus, les individus étaient habitués à accepter cet état de choses comme une des conditions de l'ordre social!

Insensiblement la subordination consentie s'était transformée en sujétion imposée, et ceux qui naquirent au milieu d'un état social ainsi organisé purent croire qu'il en avait toujours été ainsi, que cela marchait selon l'ordre naturel des choses. N'ayant jamais connu d'autre état, il leur sembla légitime que les uns possédassent cette terre que, eux, cultivaient. Payer une redevance pour obtenir de

féconder de leur sueur et de leur travail cette glèbe dont ils étaient issus, que, le plus souvent, leurs efforts avaient contribué à défendre ou à conquérir, leur sembla un progrès immense. Les individus s'habituaient à se contenter de peu.

La propriété établie, c'était l'autorité affermie; celui qui attend d'autrui la dispensation des moyens de travail n'est-il pas, de fait, l'inférieur et le sujet de celui qui peut le condamner à mourir de faim en lui refusant les moyens d'utiliser sa force de production?

D'autre part, celui qui possède n'a-t-il pas besoin d'une force matérielle pour défendre ce qu'il a usurpé? Quand on commença à leur contester les privilèges qu'ils s'octroyaient, il leur fallut en céder une part à ceux qui pouvaient leur être utiles; il se créa donc des castes intermédiaires entre ceux qui n'avaient rien et ceux qui, possédant, pouvaient leur donner une part du gâteau; il s'établit des

échelons entre ceux qui commandaient et ceux qui obéissaient.

Certains — pour en justifier l'existence — prétendent que les choses seraient sorties de l'asservissement des vaincus aux vainqueurs; éternellement, les races, multiples, se seraient fait la guerre, les plus fortes domestiquant et englobant les plus faibles.

Cela a pu se produire en certains cas; mais l'asservissement, la plupart du temps, a certainement commencé par celui de la femme, des jeunes, puis des plus faibles de la tribu, pour s'épanouir ensuite en esprit de conquête. Mais, quelle que soit son origine, l'exploitation de l'homme par l'homme n'en est pas moins arbitraire, monstrueuse, réprouvée par toutes les notions que nous nous faisons de la justice, et devant disparaître devant une conception plus nette des rapports sociaux.

Quoi qu'il en soit, après avoir aidé à acquérir, l'autorité devint la fidèle servante de ceux qui avaient acquis. Une fois dévoyée en ce sens, l'évolution humaine devait nous con-

duire à la société d'aujourd'hui, où autorité et propriété sont deux termes inséparables, se maintenant l'un l'autre, tellement identifiés que l'on ne peut combattre l'un sans attaquer l'autre.

Mais il n'est pas dans la nature humaine de se sacrifier bénévolement ; quelle que soit l'abnégation de celui qui sacrifie ses goûts, son bien-être, sa volonté, ou son existence, c'est toujours pour un but déterminé qu'il se dévoue : en vue d'un bien pour soi, ou pour ses semblables, peu importe, il attend toujours un résultat de son sacrifice.

Aussi, pour pouvoir s'étendre et durer, tout en usant de la force pour se faire accepter, l'autorité dut, aussi, employer la persuasion. En retour de la soumission qu'on leur demandait, les individus croyaient tirer avantage — sécurité intérieure ou extérieure, par exemple — du ou des chefs qu'ils acceptaient.

Ne voyant que les qualités qu'ils admiraient,

les membres du groupe ne s'apercevaient pas de la part de liberté qu'ils se laissaient enlever. En organisant des expéditions de pillage chez les voisins, les chefs donnaient à leurs subordonnés l'occasion de prendre chez les autres pour remplacer ce qu'ils leur avaient pris chez eux. Cet appât, sans cesse présenté à la convoitise des individus, assurait ainsi le pouvoir des chefs, les aidant à créer autour d'eux une classe de plus en plus nombreuse, d'autant plus intéressée au maintien et à l'agrandissement de leur autorité, qu'ils étaient plus aptes à en distribuer des parcelles.

Parallèlement, se développait la religion. D'abord animisme grossier, inventant les fables les plus saugrenues, sans coordination aucune, pour expliquer lesphénomènes naturels. L'individu ne pouvait comprendre les phénomènes naturels, atmosphériques, qu'en se les représentant sous la forme d'actes de personnages invisibles.

En cet ordre d'idées, il ne tardait pas à émerger des individus qui, pour une raison ou une autre, furent considérés comme plus aptes à expliquer ces phénomènes, à commenter les mythes reçus des générations précédentes, à les coordonner, à trouver des explications nouvelles.

L'habitude de les consulter amena peu à peu le vulgaire à les considérer comme les intermédiaires obligés entre eux et les êtres hypothétiques qu'avait anthropomorphisés, puis divinisés l'imagination humaine ; êtres que l'on supposait habiter l'air, l'eau, la terre, les bois, les montagnes, dans les nuages, manier la foudre.

En voyant s'étendre le pouvoir qu'on leur attribuait, ces sorciers ou faiseurs de pluie, ne furent pas sans apprécier les avantages qu'ils pouvaient en tirer, et leurs efforts se tournèrent à l'agrandir encore.

Et la caste religieuse se dressait ainsi, se développant parallèlement à la caste militaire, lui apportant le secours de sa force morale, prêchant aux populations — à condition qu'on lui fît la part large dans la distribution des

richesses et de l'autorité — le respect aux chefs, ces représentants de la Divinité sur la terre.

Le cerveau de l'homme s'affirmant, la religion abandonnait son enveloppe grossière pour s'immatérialiser de plus en plus. Codifiant les idées morales qui se faisaient jour dans les relations sociales, en avance parfois sur la masse, elle en inventait aussi pour le plus grand profit des puissants : à ceux qui auraient déployé le plus de vertus ici-bas, on en arriva à promettre une éternité de félicités... dans un autre monde, après la mort. — Et les vertus qu'il fallait pratiquer étaient : le respect des dieux, de leurs intermédiaires, les prêtres, le chef ou souverain et ses délégués ; l'humilité la plus profonde, la soumission la plus absolue, à leurs moindres ordres.

Et comme le pouvoir politique et le pouvoir économique ne se distinguaient guère encore l'un de l'autre, inutile d'ajouter que les prêtres n'avaient pas oublié d'ajouter à leur enseignement moral, le respect des biens d'autrui, la plus parfaite abnégation de l'individu

à l'égard de ses propres biens, ne possédant ces derniers que de par la grande bienveillance des chefs à qui tout appartenait.

Entre temps, les groupements se développant, l'évolution guerrière poursuivant aussi son cours, les territoires des vaincus s'annexaient aux territoires des vainqueurs ; les populations subjuguées devenaient les esclaves des conquérants.

L'asservissement, l'exploitation prenaient des formes nouvelles ; la hiérarchie allait se compliquant. Le droit du plus fort, s'il n'avait pas encore ses théoriciens, était largement mis en pratique. De grands empires se constituaient, ajoutant à chaque nouvel agrandissement, des rouages de plus en plus compliqués, des institutions de plus en plus savantes, à l'exercice de l'autorité primitive.

Mais, ce qui se fonde par la force et repose sur la force n'a qu'une stabilité temporaire.

Les grands empires se disloquèrent par suite

de la décomposition intérieure qu'amenait une évolution dévoyée, par suite aussi des guerres intestines suscitées par des ambitieux ou des peuples las de porter le joug. Les populations nouvelles, qu'attiraient les richesses extorquées aux vaincus, n'eurent qu'à se montrer pour triompher.

Révoltés ou nouveaux venus se taillèrent des patrimoines dans les morceaux arrachés ; et selon le degré d'évolution où ils se trouvaient, selon la force d'absorption des vaincus, ou la faculté d'assimilation des vainqueurs, des formes nouvelles de civilisation se firent jour.

Les formes d'autorité varièrent à l'infini, combinant les mœurs des vainqueurs avec les institutions déjà établies. Mais ce ne furent que les formes qui varièrent : l'autorité n'en fut pas moins l'autorité. Dans toutes ces luttes, elle ne pouvait aller que se renforçant. Les populations vaincues, ceux des peuples victorieux qui ne faisaient pas partie de la « truste » n'en eurent pas moins à peiner pour les maîtres, à courber l'échine sous le joug, luttant,

quand ils pouvaient, contre les empiètements du pouvoir qui grandissait toujours, ou cherchait à éluder les promesses lorsqu'il en avait consenti.

Et l'histoire se continua ainsi, semée de révoltes, de modifications, tantôt au profit des exploités, le plus souvent à celui des maîtres; mais l'évolution des esprits, si, elle, ne réussissait pas à s'accomplir dans le domaine politique, marchait toujours vers l'affranchissement de l'individualité.

Et si les revendications économiques se teintaient de religiosité, c'est que la religion avait contribué à développer chez l'homme l'esprit métaphysique, et fortement marqué de son sceau son cerveau et ses conceptions; malgré tout, nombre de sectes et d'hérésies ne furent cruellement persécutées par l'orthodoxie que parce qu'elles réclamaient le partage des richesses, le retour au communisme primitif, à la simplicité et à l'organisation familiale.

Puis, commence à surgir l'idée des nationalités. Une entité nouvelle se fit jour dans la phraséologie des dirigeants. Après avoir réclamé des populations la fidélité à la personne du maître, on la leur réclama au nom d'abstractions; après le bon plaisir du chef féodal, du roi ou de l'empereur, on se réclama des chartes octroyées, subies ou imposées, on parla ensuite de la Cité, des institutions, jusqu'à 1793 où la Loi, la Nation, la Patrie, devinrent les idoles devant lesquelles devaient, dorénavant, se sacrifier les populations.

« La Nation nous ordonne ceci, la Loi veut cela, la Patrie a besoin de ses défenseurs, » devint la formule habituelle. On avait bien proclamé les droits de l'homme, mais cela était purement théorique, en fait, c'était un devoir toujours pour les exploités, de courber les épaules et d'obéir. Autrement, ceux qui s'étaient chargés de représenter la Loi ou la Nation se seraient appliqués à leur faire comprendre que, pour être exigée au nom de personnes fictives, l'obéissance n'en était pas moins assurée par des personnages réels : le

législateur, le juge, le gendarme, le policier et le soldat.

Les économistes sont venus ajouter cette troisième entité, qu'ils n'ont pas inventée, mais qu'ils savent mettre en avant à tous propos : la Société ! Et c'est au nom de cette trinité que l'on nous prêche, aujourd'hui, la soumission à tout ce qui nous répugne, l'annihilation de notre individualité, la déchéance de notre être et de notre volonté !

Mais, de tout ce que nous venons de voir, il ne faudrait pas en inférer que ce processus a suivi un plan déterminé, que toutes les phases ultérieures en avaient été prévues par ceux qui se firent les maîtres de l'humanité.

Non, l'édifice ne s'est fait que de pièces et de morceaux, s'ajoutant les uns après les autres. L'impulsion première détermina bien les phénomènes ultérieurs ; ceux qui s'étaient hissés au pouvoir essayèrent, certainement de canaliser l'évolution humaine ; mais leurs con-

ceptions ne pouvaient guère embrasser au delà de leur action immédiate ; et plus d'un « fin politique » auquel on attribue, aujourd'hui, des visées à longue échéance, serait fort étonné s'il pouvait avoir connaissance des « plans » qu'on lui prête.

L'autorité, la propriété et toutes les institutions qui en découlent se sont traduites dans les associations d'abord, par les faits, suivant l'impulsion des événements. Ce n'est qu'après coup, lorsqu'elles se furent assises, que vinrent les théoriciens et les apologistes.

III

NAISSANCE DE L'ESPRIT CRITIQUE

L'esprit critique naît avec la compression. — D'instinctive, la révolte devient consciente. — Elle est justifiée par les maladroits défenseurs de l'autorité. — L'astuce, la force et le nombre étaient le pouvoir. — La flagornerie aux puissances donne naissance à l'économie politique. — On s'occupe de l'origine des sociétés. — La légende se crée, et l'entité se forme. — Le contrat social ! — D'aucuns trouvent que les privilégiés l'ont faussé. — L'imprévoyance du pauvre. — L'immuabilité sociale contredite par ses transformations continuelles. — La religion se montre. — Influence néfaste du Christianisme. — Souffrez sur la terre pour gagner le ciel ! — Matérialisme du spiritualisme. — L'esprit réhabilité avec la matière. — Agonie de l'esprit religieux.

Pendant que se développaient au sein des sociétés, l'autorité et la propriété; pendant

que s'élevaient, comme autant de forteresses de défense, les institutions venant se placer en intermédiaires entre ceux qui allaient être au bas de l'échelle sociale et ceux qui s'emparaient des hauts échelons, l'esprit critique des individus, lui aussi, se faisait jour ; devenait de plus en plus envahissant, toujours plus conscient, élevant la voix pour protester contre les empiètements des puissances qui grandissaient.

Dans les sociétés primitives, alors que la force brutale avait, seule, voix au chapitre ; alors que le « bon plaisir » du chef était motif suffisant pour que les sujets eussent à obéir, passivement, sans broncher, on n'avait à justifier ni l'oppression, ni l'exploitation qu'on leur faisait subir.

Mais, en élargissant leurs conceptions de la vie, les individus en vinrent à se demander de quel droit on les faisait s'abaisser devant l'autorité d'un homme qui pouvait les contraindre à exécuter des actes que repoussait instinctivement tout leur être.

Sans avoir besoin de preuves autres que l'é-

tude de nous-même, il est de toute évidence qu'après avoir obéi, allant même, au devant de l'ordre, du chef que l'on voyait agir pour le bien général, la réflexion ensuite a amené les individus à critiquer les ordres reçus; la révolte est née aussitôt que les individus se sont aperçus que les ordres étaient dictés par le caprice ou l'ignorance. Après avoir été instinctive, la révolte devint consciente, et s'ils n'abandonnèrent pas l'emploi de la force pour maintenir les mutins, les gouvernants durent, tout au moins, descendre du pavois, et donner les raisons de leur utilité.

Des individus — les mieux intentionnés du monde, mais qui s'apercevaient que le char social ne marchait pas tout droit — voulurent leur apporter leur appui, et se mirent à étudier le fonctionnement des rouages sociaux. Sous prétexte d'améliorer les institutions existantes, ils se permirent, parfois, d'acerbes critiques contre les rouages qu'ils voulaient modifier.

Ainsi, après s'être d'abord réclamés de la

force pour justifier l'asservissement de la tribu, les chefs, en vinrent ensuite à se glorifier du nombre de leurs partisans. Ce ne dut être que beaucoup plus tard qu'ils firent intervenir leur intelligence — ruse et finesse seraient peut-être des termes plus exacts — et, selon que leur omnipotence était plus ou moins assise, l'assommage des récalcitrants devait alterner avec des promesses, des concessions et des privilèges accordés aux réclamants les plus osés, ou les plus en état d'ébranler la puissance du maître. La diplomatie commençait à se faire jour !

Et les sociétés allaient ainsi se compliquant ; une foule d'intérêts particuliers se greffant sur l'intérêt social ; des sous-autorités se groupant autour de l'autorité centrale, et, dépendant d'elle, intéressée à la soutenir, à la défendre ; et, au besoin... — comme le sabre de Joseph Prudhomme, — à l'attaquer et la jeter bas pour se mettre à sa place, lorsqu'elles devenaient assez puissantes pour oser se mesurer avec le maître.

Entre temps, ceux qui espéraient tirer gloire

ou profit des puissants se firent les apologistes des privilégiés dont ils espéraient tirer pied ou aile.

Cela commença par des louanges à outrance sur la personne du maître; puis on chanta la félicité sans borne que devaient — que dis-je? — qu'éprouvaient les populations à être tondues par un maître si charmant! d'essence si divine! On chanta les bienfaits de l'état présent. Ensuite on chercha ce que pouvaient bien être ces bienfaits! — La « science » de l'économie politique était née!

Cette pseudo-science faisait trop bien l'affaire des gouvernants pour qu'ils lui fissent la guerre. Tout en l'ayant tenue à l'écart, en les commencements, par dédain de gens qui ne condescendent pas à s'expliquer, ils n'étaient nullement fâchés que l'on prît cette peine pour eux; aujourd'hui ils l'ont impatronisée dans leurs écoles, lui ont créé des chaires officielles; ils couvrent de leurs faveurs ses professeurs attitrés.

D'autre part, certains croyant mieux justifier l'autorité, en s'appuyant sur ce fait : que l'individu actuel naît au milieu d'un état social constitué, prétendaient en conclure que la société est antérieure à l'homme, et que l'asservissement de l'individu est justifié par cette antériorité.

« L'homme naissant dans un milieu qui l'aide à franchir le pas difficile de l'enfance où, nu, faible et désarmé, il ne saurait subvenir à ses besoins ni se défendre. En lui apportant le secours de ceux qui l'ont précédé, en lui assurant la transmission des résultats des efforts des générations passées, en le protégeant à toutes les époques de son existence, cet état social acquerrait ainsi le droit de le dominer toute son existence.

» En retour des bienfaits reçus, l'individu devait tout sacrifier pour la bonne marche de cette si bonne société. Sa vie, ses biens, sa liberté, tout cela ne devait compter pour rien lorsque l'intérêt social était en jeu !

» Nous avions reçu cet état social de nos pères — de création divine, selon d'autres

— nous devions le respecter et le garder tel quel. »

Vouloir en troubler le fonctionnement en demandant d'apporter des modifications au système était criminel au premier chef! Se taire et obéir! les droits individuels n'allaient pas au delà. C'est encore tout le fond de la discipline militaire, qui, sous prétexte de conservation sociale, fait de l'individu, pendant un certain temps de sa vie la chose sans volonté de ceux qui gouvernent.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, tout ce qu'il y a de contradictoire en cette affirmation ; mais les économistes n'en sont pas à quelques contradictions près. Toute leur « science », n'est-elle pas basée sur de postulats semblables?

Mais la théorie qui eut le plus de succès fut, sans contredit, la théorie du « contrat social ».

D'après cette théorie, les sociétés humaines

s'étaient, spontanément, établies de toutes pièces, avec leurs droits et devoirs ! Un beau jour, les hommes qui, jusque-là, avaient vécu éparpillés, sans liens, sans rapports les uns avec les autres, s'étaient trouvés fortuitement rassemblés, mus par un besoin intense d'association ! Immédiatement — ou après discussion, l'histoire ne le dit pas — un pacte social avait été élaboré et accepté de tous !

Et cette théorie fit fortune.

« Puisque, disaient les défenseurs de l'ordre existant, c'est en vertu d'un pacte que vous vivez en société, vous devez l'exécuter en toute sa teneur. Vos pères ont pris des engagements en votre nom, vous ne voudriez pas renier la parole de vos ancêtres. Ces engagements sont sacrés, vous devez les respecter. Obéissez aux maîtres, aux lois et aux institutions que, dans leur sagesse, ils prirent soin de vous donner pour guider votre ignorance ! »

On ajoutait :

« La nature imparfaite de l'être humain ne lui permettant pas de vivre en bonne harmonie avec ses coassociés, sans une autorité tu-

télaire qui réglât ses rapports avec eux, il dut, pour assurer son bien-être, sa sécurité, se résigner à aliéner entre les mains de quelques-uns — plus forts, plus sages ou plus intelligents ! — une partie de sa liberté, de son autonomie, et leur assurer une situation prépondérante dans le nouvel état de choses pour que, en retour, ils fussent à même de lui assurer aide, protection ».

A quelle date s'était faite cette association ? à quelle époque s'étaient conclus ces contrats ?

« A l'origine des sociétés », répondaient les défenseurs de l'ordre social. Et ce qu'il y a de mieux, c'est que cette calinotade fut acceptée pendant fort longtemps comme explication valable.

Mais, si stupides que soient les humains, il était inadmissible que ceux qui devaient se trouver du côté des exploités eussent consenti à signer un pacte qui les faisait des esclaves n'ayant pas même la libre disposition de leur

corps, pendant qu'il assurait à leurs maîtres la libre possession du patrimoine social, ainsi qu'à leur descendance, tandis que la leur propre serait éternellement condamnée à se plier aux ordres des chefs qui s'élevaient.

Et alors, d'aucuns admirent que, peut-être bien, toutes les clauses du contrat n'avaient-elles pas été respectées par ceux qui s'étaient faits les pasteurs des peuples ; et que, sans doute, y avait-il lieu de réviser la charte ?

Mais ceux-là, est-il nécessaire de le dire ? furent considérés comme d'abominables hérésiarques : ils furent les ancêtres du socialisme.

Les partisans de l'autorité, cela va sans dire, considéraient, eux, que le pacte social une fois établi, l'était pour toujours, et qu'il n'y avait plus à revenir là-dessus.

S'il y avait des riches, s'il y avait des pauvres, c'est que les uns, par leur travail, leur prévoyance, leur intelligence, avaient su épargner et s'enrichir, pendant que la paresse, l'inconduite avait rendu les autres misérables. On ne pouvait, sans injustice, tenter

d'empêcher cela. La richesse était le fruit du travail, respectable par conséquent. Tant pis pour ceux dont le labeur restait stérile.

Mais comme il fallait bien expliquer les transformations apportées, sous la poussée des événements, à un édifice prétendu immuable, on les donna comme étant l'œuvre des maîtres, les seuls aptes à juger de l'opportunité des modifications à y apporter.

Reconnaître la possibilité de changements, était bien contradictoire avec les affirmations du pouvoir qui se prétendait immuable. Mais ce qui était encore plus mensonger, c'était d'attribuer à ce dernier l'initiative des changements importants apportés aux systèmes gouvernementaux, alors que l'histoire nous prouve surabondamment, qu'aucune amélioration n'a été acceptée par les gouvernants qu'alors qu'ils ne pouvaient plus s'y opposer sans danger pour leur personne ou leur autorité. Mais cela fait toujours bien, aux yeux des naïfs, d'avoir l'air de concéder ce qui vous est imposé !

A cette conception de l'autorité, la morale religieuse vint prêter son concours. Elle vint enseigner aux individus qu'il fallait respecter les institutions existantes : œuvres de Dieu ; obéir aux chefs choisis par la Divinité pour la représenter ici-bas ; exécuter leurs moindres volontés sans chercher à les approfondir, sous peine d'encourir les peines éternelles de l'autre vie, sans préjudice de celles dont on était passible sur terre

Le christianisme, et c'est là le côté néfaste de son œuvre, fut la réalisation la plus complète de ce travail d'avachissement. Ces prédications sur l'humilité, la résignation, le mépris de la chair, l'abnégation, ont contribué, plus que la force, à assurer le maintien de l'autorité à travers les siècles. Oh ! ce mépris du corps, surtout, de la « vile matière », comme disent les prêtres, que de turpitudes n'a-t-il pas engendrées, que de folies hystériques il a contribué à propager !

« Heureux ! ceux qui auraient à souffrir ici-bas ; une éternité de félicités devait les en récompenser dans le ciel ! » — « Les derniers

arrivés seront les premiers appelés ! » — « Que le corps, cette vile loque, se vautre dans l'ordure, qu'il endure les privations, la misère, la faim, la souffrance, l'abjection et l'injustice sur cette terre. Qu'il aille au-devant, pour se mortifier, des pires tourments, sa récompense en sera d'autant plus grande en l'autre monde ! »

Et pendant plus de quinze cents ans les populations chrétiennes furent écrasées sous cette chape de plomb, pendant plus de quinze siècles elles se vautrèrent dans l'ignorance la plus crasse, dans l'ordure, physique et intellectuelle, se courbant sous les talons du prêtre et du seigneur, du roi et de ses janissaires, heureux de souffrir pour mériter d'aller, à leur mort, à la droite de Dieu !

Sous prétexte de spiritualisme ils faisaient fi de leur corps, le torturant, le macérant dans la crasse, mais payant cette folie par des maladies infectieuses, par des accès de démence qui les jetaient aux pires turpitudes, prouvant pertinemment qu'il est absurde de vouloir séparer l'âme du corps.

Croyant avec cela mériter cette vie supra-

terrestre, où l'esprit, délivré de la matière, devait jouir indéfiniment, en s'abîmant en la contemplation de la face de Dieu, ils ne sentaient pas les chaînes qu'on leur rivait aux poignets.

Si, de temps à autre, la misère, les exactions, trop fortes et acculant les populations au désespoir, les soulevaient parfois, les ruant contre les maîtres. Le corps opprimé reprenait sa revanche. Mais c'étaient des explosions que tuait leur déflagration même, quand cela ne tournait pas au mysticisme et à l'hystérie religieuse.

Et jusqu'à la renaissance du paganisme qui avait retrouvé sa vie dans les communes autonomes de l'Italie, les individus se plièrent à cette morale d'abjection, sacrifièrent leur bien-être, leur dignité, amoindrirent leur cerveau sous cette philosophie déprimante et menteuse.

En réveillant le culte du Beau, cette renaissance réhabilita le corps. Les individus apprirent à reconnaître qu'il avait des exigences à satisfaire. L'âme perdit ce qu'il reconqué-

rait, l'idée de Dieu, atteinte de ce fait, fut discutée à son tour, et dut reculer devant l'esprit philosophique qui se reprenait.

Aujourd'hui la morale religieuse se maintient par suite de la force acquise ; mais elle est d'un bien faible secours à la morale politique. L'économie politique officielle cherche à la remplacer en formulant des dogmes à son tour ; mais si les esprits n'ont pas encore réussi à rejeter complètement toute idée religieuse, toute superstition, toute croyance au merveilleux, toute métaphysiqne, l'époque n'est plus aux dogmes.

Si les superstitions persistent encore, elles s'égrènent cependant une à une sous les coups de l'instruction. Les tentatives de rénovation de l'esprit religieux qui se font sous le couvert d'un néo-christianisme, d'un néo-bouddhisme, ou même de satanisme, de spiritisme, ou toute autre divagation, ne sont que les dernières lueurs d'un foyer agonisant.

Pour créer des religions, il faut des prophètes illuminés, convaincus de leur propre mission. Parmi nos pseudo-rénovateurs, leur

mysticisme n'est, chez les uns qu'une pose, chez les autres un moyen de vivre, et pour donner quelque créance à leurs divagations, ils sont forcés de les accommoder aux données de la science moderne. « Ceci tuera cela ». Les religions agonisent, laissons-les mourir en paix.

IV

LA SOCIÉTÉ-ORGANISME

Le peu de consistance des arguments tendant à la justification de l'oppression. — On appelle la science à l'aide. — La Métaphysique. — La Société marâtre. — Il faut des riches pour faire travailler les pauvres. — Ce sont ceux qui travaillent qui sont des fainéants ! — Le triomphe de l'entité. — L'individu réduit au rôle d'abstraction. — Antériorité de l'Unité. — Adaptation naturelle et compression ne sont pas la même chose. — Les bienfaits de la révolte.

Plus les esprits se développaient, plus il devenait difficile de justifier l'état de choses présent. Chaque dogme nouveau mis en avant par les défenseurs du *statu quo* était aussitôt mis sur la sellette, et dépouillé de ses oripeaux. Les arguments présentés par les docteurs officiels mis en miettes, il fallait en pro-

duire de nouveaux. Peu difficiles, du reste, sur leur choix, ils les pêchaient un peu au hasard : chez les ennemis, comme chez les amis ; tout argument assez malléable pour s'adapter aux besoins de la cause, était confisqué sans vergogne.

C'est ainsi que, lorsque parurent les idées de Darwin sur la théorie de l'évolution, ils se jetèrent dessus, et prétendirent faire servir « la lutte pour l'existence » à la justification du régime capitaliste. J'ai traité ce côté de la question, dans la *Société future*, je n'y reviendrai pas ici.

Mais pendant que la théorie de l'évolution avait cours, il fallait en tirer parti le plus possible. On en arriva à comparer la société à un organisme, et, les mêmes lois qui avaient régi l'évolution de la matière, devaient expliquer l'évolution sociale.

Cette comparaison, certes, n'est pas venue d'emblée. Déjà, on avait commencé à représenter la société comme un être abstrait dont les besoins devaient primer ceux des individus qui la composaient ! Comme on l'avait

fait, déjà pour la Loi, la Patrie, la Société, de ceux auxquels elle assurait l'existence, avait droit de réclamer l'obéissance la plus absolue, d'en exiger jusqu'au sacrifice de leur vie, si cela était nécessaire! C'est en ce sens que fut organisée l'éducation de l'enfance; et cela n'a pas changé de nos jours, bien au contraire. Si Dieu a été chassé de l'école, la Loi, la Patrie, la Société, remplacent largement l'autre Trinité.

Chaque fois qu'un déni de justice était trop dur à faire avaler aux « sujets », on avait soin de faire expliquer que « c'était la Société qui l'exigeait. » Cela avait remplacé le royal « car tel est mon bon plaisir » de jadis. Les populations se contentèrent pendant longtemps de ce changement de formule.

Mais, pour ceux qui ne se contentent pas de mots ni d'assimilation plus ou moins heureuse, cette comparaison ne pouvait suffire. Constatant l'état misérable de la plus grande partie des populations, ils demandèrent si, pareille au Cronos de la fable, cette société, qu'on leur présentait comme une mère, dé-

vorait ses enfants? Si, pour qu'elle soit puissante et riche, il fallait que la majeure partie de ceux qui la composent fussent misérables, ignorants, crevant de misère et de faim, de surtravail et d'insalubrité?

A cela on répondait que, si tous les hommes étaient riches, personne ne voudrait travailler; qu'il fallait donc des classes privilégiées dont la mission était de guider l'humanité dans sa marche chancelante. Pour que ces pasteurs pussent s'adonner à leurs fonctions, il fallait que l'autre partie de l'humanité consentît à produire pour eux, le bien-être et aussi le luxe qui rejaillissait sur les déshérités en fournissant du travail à leur activité.

Mais cette fonction de produire pour l'élite, toute méritante qu'elle fût, n'était pas la plus enviable, cela on l'avouait, il fallait que les individus fussent alléchés par l'appât du salaire pour consentir à travailler. Et c'était pourquoi il était nécessaire que ce salaire fût dispensé par ceux qui avaient la possibilité de faire travailler. D'autre part, si les travailleurs étaient si misérables, c'était par suite de leur

imprévoyance, de leur incapacité à se conduire et à économiser. On comprendra que nous ne passions pas ici en revue toutes les énormités débitées à ce sujet par l'économie politique, et que nous en revenions à notre sujet.

Etant reconnue insuffisante, la comparaison de la Société-entité se transforma graduellement en celle de Société-organisme. Cette comparaison émise, pour la première fois, paraît-il, par Auguste Comte, a fait, depuis, fortune, et aujourd'hui on ne peut plus ouvrir un livre traitant des questions économiques sans y trouver l'affirmation que la société est un organisme ayant cerveau, cœur, membres et appareils, tout comme un être vivant quelconque, que l'évolution individuelle n'a lieu qu'en vue de l'évolution supérieure de la société, doit s'y subordonner, par conséquent.

Toujours en prétendant suivre la théorie de

l'évolution, ces physiologistes d'un nouvel ordre, nous montrent la société comme un être positif, réel, vivant de sa vie propre, agissant, se développant sous la poussée intérieure de sa volonté!

Telle institution équivaut à l'appareil locomoteur, telle autre forme d'activité à l'appareil circulatoire, ils nous égrènent tout le chapelet des analogies qu'ils prétendent avoir observées ; et, comme on peut aller loin, très loin, lorsqu'on lâche la bride à l'imagination, voilà la plus grande partie des « sociologues » courant à la recherche des analogies et identifications. Quelques comparaisons plus ou moins heureuses ont lâché la bonde aux assimilations les plus saugrenues.

D'après cette manière de voir, l'individu ne serait que la cellule de ce nouvel animal oublié dans les classifications zoologiques. Sa place, dans ce pseudo-organisme, lui étant assignée par les hasards de la naissance, son rôle lui est tracé par le cadre dans lequel il est appelé à se mouvoir. Il doit, par conséquent, se garder de se livrer à des évolutions trop

brusques, capables de détraquer le tout dont il n'est qu'une infinitésimale partie.

Et alors, on voit d'ici les conclusions : la société, cette chose, qui ne devrait être qu'un nom donné à un mode particulier, transitoire en ses formes, toujours modifiable de l'activité humaine, devient, au contraire, l'être par excellence qui vit, se meut, éprouve des besoins, a un mode de fonctionnement auquel doit subordonner son activité la cellule-individu.

Admirons la transformation, « l'évolution » : l'être abstrait, la société, prend forme et devient un être réel entraînant dans son orbe l'individu qui, de réalité absolue, subissant le contre-coup de cette métaphysique physiologique, en arrive, de dégradation en dégradation, à ne plus être qu'une entité dont on n'a plus à tenir compte que comme quantité négligeable. La société-organisme prime tout ; l'individu-cellule n'a qu'à s'adapter... ou à disparaître ! Ainsi en ont conclu les pontifes de la science économique.

Même en suivant nos pseudo-évolutionnistes sur ce terrain, il est facile de leur démontrer que leur comparaison ne justifie nullement la mauvaise organisation sociale qu'ils veulent à tout prix justifier, tant leur société est peu défendable.

Tout organisme vivant, que ce soit un cloporte, une vache ou un homme, est un composé de cellules ; mais nous l'avons vu précédemment, ce n'est pas l'organisme qui a précédé la cellule .Celle-ci est antérieure à l'organisme qu'elle a contribué à former. Et alors, est-ce l'organisme qui a présidé à l'association des cellules qui l'ont formé, ou sa propre évolution ne s'est-elle accomplie que sous le travail inconscient des cellules associées?

Pour tout esprit débarrassé du préjugé des causes finales, poser la question, c'est la résoudre. La cellule primitive en proliférant, en est venue à s'associer ; par son travail d'autovitalité elle a donné naissance à un mode de vie plus compliqué ; les cellules composant ce nouveau mode supérieur de vie se sont divisé le travail, s'adaptant à une besogne spéciale

de l'existence : assimilation, désassimilation, reproduction, motricité ou autre mode de fonctionnement.

L'association devenant plus complexe, les fonctions se spécialisaient encore davantage, se dédoublant à l'infini pour en former de nouvelles, donnant naissance à des organes nouveaux. Et l'organisme, l'être résultant de l'association, profitant ainsi du travail accompli, se modifiait à chaque transformation de l'agrégation cellulaire, acquérant des facultés nouvelles sous la poussée interne des agrégats qui le composent, mais n'ayant que peu d'influence sur l'évolution suivie, subissant plastiquement la poussée initiale du travail moléculaire accompli en dedans de lui, mais sans son intervention. N'étant, en définitive, qu'une résultante et non un créateur.

Certes, sa passivité n'était pas absolue, puisque ces actes extérieurs pouvaient avoir une influence heureuse ou néfaste, sur la colonie. Plus tard, son intelligence se développant, sa puissance sur sa propre santé est devenue plus consciente, mais le travail moléculaire

qui s'accomplit en lui n'en échappe pas moins à son contrôle, il peut le déranger par ses excès, le rétablir dans sa marche normale par une médication intelligente, mais il ne peut nullement le modifier en son organisation. Et le mieux qu'il puisse faire, pour faciliter sa bonne marche, c'est de se mettre en des conditions de vie, où le fonctionnement moléculaire ne soit pas entravé.

D'autre part, dans tout organisme fonctionnant normalement, le travail est divisé, c'est vrai, chaque genre de cellule se cantonne dans sa fonction, accomplissant la besogne à laquelle elle s'est adaptée, cela est indubitable, mais nos physiologistes de l'état social voudraient-ils nous dire ce qu'il en adviendrait si, comme dans nos sociétés, l'intérêt de chaque cellule était diamétralement opposé à celui des cellules voisines, ou si le cerveau, voulant faire acte de souverain, forçait les cellules à une besogne autre que celle à laquelle elles sont

aptes? La dissolution de l'organisme ne tarderait pas à en résulter.

Dans certains cas pathologiques, on voit un genre de cellules s'adapter à une besogne autre que celles qu'elles sont habituées à accomplir et cela pour suppléer un groupe d'autres cellules, momentanément disparues ou empêchées d'accomplir leur besogne; mais cela se fait librement, sans que le cerveau n'ait rien à y voir, sans même qu'il s'en rende compte. Ce qui prouve que ceux qui veulent assimiler nos gouvernements à un cerveau social, ne sont pas heureux dans leurs comparaisons.

Si l'autorité et la contrainte n'ont pas amené la disparition complète des sociétés humaines, elles ont contribué largement à la dissolution de certaines. Si les êtres humains ont persisté à vivre en association c'est que, pour eux, se sentir les coudes, unir leurs efforts, échanger des idées, est une condition *sine qua non* de leur développement, mais les individus n'en ont pas moins souffert de la compression; si la disparition de tout état social

n'est pas intervenue, c'est que, de temps à autre, les individus ont su réagir contre la trop grande compression.

V

L'ABUS DES LOIS DE L'ÉVOLUTION

Quand il n'y en a plus, il y en a encore. — Elles sont de plus en plus cyniques. — L'emboîtement des germes. — Les « emboîtements » de l'histoire. — Autres faits, autres causes. — Connais-toi toi-même. — Déterminisme. — Imprévu des causes déterminantes de la volonté. — La volonté humaine et son arbitraire en l'histoire de l'évolution humaine. — A force de se répercuter à travers des inconnues, les lois évolutives sont loin d'aboutir à des résultats identiques. — La loi explique mais ne gouverne pas. — Encore la métaphysique. — Les résultats de l'évolution peuvent varier sans cesser d'être le fait de lois absolues.

Mais nos docteurs ès-science économique ne se sont pas arrêtés là. « Lois naturelles, lois inéluctables », cela étayait trop bien leurs affirmations, pour qu'ils n'essaient pas de nous faire entrevoir que tous les maux dont se

plaignait l'humanité étaient inévitables; — d'aucuns ajoutent même nécessaires.

Aussi, depuis que la théorie de l'évolution s'est implantée en histoire naturelle, tous les prophètes de l'économie politique voulant baser leurs théories sur une science dont ils ne connaissent que des mots qu'ils accommodent à toutes sauces, se sont empressés de découvrir des tas de « lois naturelles » qu'ils essaient de fourrer partout. Or, comme le soulier de l'auvergnat, « cha tient de la plache », mais, au contraire de lui, le plus souvent, « ch'est très chale », car cela ne tend qu'à justifier les infamies de la société capitaliste.

Il existait, autrefois, une théorie de « l'emboîtement des germes » ; c'est-à-dire que, selon la croyance en vogue, le premier être qui apparut sur la terre, contenait, en germes, toute sa descendance future; absolument comme ces sphères creuses, s'enfermant l'une dans l'autre et dont le nombre n'est limité que par la patience ou l'habileté du tourneur, et serait même infini si des possibilités extérieures ne

l'empêchaient d'aller au delà d'une certaine limite tant en finesse qu'en ampleur.

Selon cette théorie, la génération était bien simple : le premier chêne, la première touffe d'herbe, apportaient, emmanchés les uns dans les autres, à l'état microscopique, mais avec leurs formes complètes, tous les chênes, toutes les touffes d'herbe qui allaient descendre d'eux, comme le premier bélier, le premier homme. portaient en le même état. les générations à venir.

C'est cette théorie que l'on essaie maintenant d'appliquer à l'histoire. D'après ces nouveaux Darwin, l'histoire des nations évoluerait selon des « lois immuables » ; le premier événement contenant les événements ultérieurs ; le premier acte de l'homme contenant en germe tous les actes de sa descendance. Le développement humain ne serait qu'une immense roue qui, dans sa rotation nous ramènerait alternativement les mêmes scènes, sinon les mêmes personnages.

Lorsqu'il s'est agi d'expliquer l'évolution morphologique des espèces végétales et animales, on avait sous la main des faits matériels qui servaient de points de repère permettant d'éliminer les causes d'erreur.

En étudiant des séries de squelettes on pouvait suivre l'enchaînement des espèces, ressouder, par la pensée, les chaînons manquants, avec l'espérance de voir les conjonctures émises se confirmer par les découvertes paléontologiques futures. Il y avait là des faits pour ainsi dire mécaniques dont on pouvait suivre la répercussion.

Mais, lorsqu'il s'agit d'expliquer des faits psychologiques, émanant non plus d'un individu, mais de milliards d'êtres dont la volonté répercutée des uns, sur la volonté des autres, peut produire des combinaisons à l'infini. Lorsqu'il s'agit d'interpréter des faits dont nous ne connaissons pas l'origine, ni la relation exacte, ceux qui nous les rapportent ne les ayant vus qu'à travers leurs propres conceptions, on nous permettra d'être on ne peut plus sceptique quant aux affirmations de

ceux qui prétendent expliquer les événements de l'histoire, l'évolution des sociétés, à l'aide des mêmes lois qui régissent les organismes.

Or, c'est la maladie actuellement à la mode, chez les économistes, de vouloir « concréter » en « lois naturelles » aussi absolues que celles qui régissent la matière plastique, les faits d'ordre psychologiques, et, surtout, les aberrations de leur cerveau.

Quand il nous est impossible d'analyser nos propres sensations, de démêler, dans nos actes, les sentiments qui nous ont fait agir, il nous semble on ne peut plus prétentieux de vouloir démêler, codifier les lois qui font agir des sociétés pendant des générations, où les causes d'erreur se multiplient par le nombre d'êtres qui les ont formées.

On m'objectera que la volonté humaine n'étant déterminée que par des faits matériels extérieurs, ce sont ces derniers qui la régissent et que, par conséquent, il n'y a nulle hérésie à vouloir en déterminer l'évolution.

Les actes de l'homme sont déterminés par des circonstances extérieures; sa volonté n'est

qu'une délibération et un choix où entre divers motifs, c'est le plus intense qui le détermine, cela est exact. Mais ce qui fait pour l'un l'intensité du désir, peut n'être d'aucune influence chez un autre. Le choix peut être déterminé par une foule de causes accessoires à l'objet de la délibération : selon son éducation, selon son tempérament, son état de santé, selon la température, l'homme agira différemment ; sa passivité n'est donc pas absolue.

Quant à sa volonté, si elle n'est pas l'entité que l'on a voulu créer, si elle n'est pas complètement indépendante, si elle n'existe pas à l'état absolu, elle n'en existe pas moins, variable sans doute, tournant au vent qui souffle, impulsée par les milieux, intérieurs aussi bien qu'extérieurs, mais réagissant aussi contre eux, et, somme toute, ayant, malgré tout, voix au chapitre des impulsions, résistant aux chocs extérieurs et contrebalançant leur pression.

De tout cela, il résulte que la volonté de l'homme, mais aussi ses actes, dépendent d'un tas de causes imprévues, indépendantes

les unes des autres, parfois; imperceptibles le plus souvent, et que c'est faire œuvre de présomption de vouloir rechercher des lois immuables dans l'évolution intellectuelle de l'humanité, et encore bien plus prétentieux de vouloir déjà les codifier.

Je suis de ceux qui ne croient pas aux hommes supérieurs préparant les événements au gré de leur stratégie ; mais l'humanité ayant été assez bête pour subir l'autorité de certaines individualités, leur fournir assez de puissance pour entraver son évolution, et la faire plus ou moins dévier, il n'en résulte pas moins que ces individualités, si minime que l'on veuille supposer leur influence, ont une action quelconque sur l'évolution générale.

Que ces individus privilégiés soient plus ou moins entraînés, eux aussi, par les événements, cela est hors de doute; que leur influence aille s'amoindrissant, cela est incontestable, et il est à espérer que plus le niveau in-

tellectuel haussera, plus ces individualités perdront de leur influence.

Mais, somme toute, cette influence s'est assez fait sentir pour contribuer à hâter ou faire reculer l'évolution humaine, à la faire dévier, pendant un certain temps, en un sens ou un autre. Nombreuses sont, au cours de l'histoire, les personnalités qui, en science, en art, en politique, en religion (alors que celle-ci avait de l'influence sur les foules) ont eu, heureuse ou néfaste, une action sur les générations.

Mais, nous l'avons vu, la volonté de ces individus, qui ont pesé sur l'évolution humaine, étant dépendante de causes intérieures, dépendant elles-mêmes d'autres causes qui, par leur nombre, ou les circonstances où elles pouvaient se produire, multipliaient leurs combinaisons à l'infini, si infinies que leurs résultats peuvent nous paraître tout à fait arbitraires. Et c'est comme s'ils l'étaient, puisque nous ne pouvons pas faire la part des éléments qui entrent en eux.

Et l'action des foules, plus prépondérante

encore elle est, sur les événements qui remplissent l'histoire. Qui pourra jamais démêler les causes de leurs actes, faire la part de chaque mobile !

Telle foule, prête à accomplir un acte quelconque se trouvera arrêtée par une voix s'élevant de son sein, et lancée à accomplir un acte tout différent de celui pour lequel elle se mouvait primitivement. Or, il aurait pu se faire que l'inconnu qui l'a ainsi détournée, eût la colique ce jour-là, et ne fût pas sorti de chez lui. L'histoire eût été ainsi changée, sans que les événements accomplis cessent de s'enchaîner, pourtant.

Un événement en engendre un autre ; mais cette répercussion devant se faire à travers des cerveaux humains, il en résulte des déviations impossibles à calculer.

Ce qui fait l'erreur des économistes, — et aussi de nombre de soi-disant évolutionnistes — c'est qu'ils veulent que les lois qu'ils re-

cherchent ou prétendent avoir trouvées, aient été établies dès les débuts de l'apparition de la vie. D'après leurs raisonnements, la nature serait un être anthropomorphique doué de raisonnement et de volonté et aurait, dans sa sagesse, décrété que l'évolution se ferait suivant telle ou telle règle dont rien ne pourrait entraver la marche.

Or, il n'est rien de tout cela. La nature est l'ensemble de ce qui existe, sans personnalité aucune, sans conscience, sans volonté préconçue. Les matériaux qui forment l'univers ont des propriétés qui les font s'associer dans certaines conditions, se répulser en certaines autres. Les associations de ces matériaux produisent des propriétés nouvelles qui agissent encore, et, en des conditions particulières, donnent naissance à des combinaisons nouvelles qui, à leur tour engendrent de nouvelles propriétés, et ainsi à l'infini. Voilà ce qu'on nomme des « lois naturelles ».

L'évolution de notre système solaire a donné naissance à notre globe terrestre tel que nous le voyons. Mais il aurait pu se faire

que les combinaisons produites, aient eu à se faire en des conditions autres qu'elles ne se sont faites, et donner naissance à un monde tout autre que celui qui est. Ce n'en serait pas moins la nature, et l'évolution n'en aurait pas été moins l'évolution. C'est que les « lois naturelles » nous expliquent bien les phénomènes, mais ne donnent pas les propriétés, ne créent pas les circonstances ou conditions de milieu, de temps et d'espace. Et s'il est si difficile de trouver les causes qui régissent la matière inerte, qu'est-ce donc alors qu'il s'agit de l'évolution d'êtres pensants ?

VI

ALTERNANCE DES REGRÈS ET PROGRÈS DE LA PENSÉE

Les réclamations commencent à se préciser. — Chassé-croisé d'arguments. — Et la question s'embrouille en s'éclaircissant. — On peut demander la disparition de l'Etat tout en restant fortement autoritaire. — « Le sel de la terre ». — L'aristocratie intellectuelle aide à la démolition de l'autorité. — Pas plus de la sienne que de toute autre. — Les bourgeois eux-mêmes veulent détruire l'Etat. — Action et réaction. — On dépasse le but lorsque l'effort n'est pas mesuré. — Entité contre entité. — Sainte métaphysique ! — Conception nette.

Mais cet avilissement de l'individu que religions et sociologues ont, de tout temps, voulu justifier, n'allait pas sans soulever des protestations.

Certains socialistes qui, eux, voulaient ardemment transformer la société actuelle, au profit des exploités ; qui voulaient que l'organisation sociale assurât à tous, le bien-être, en leur fournissant les moyens de se développer physiquement et intellectuellement, étaient tombés aussi, en ce travers : la société primant sur l'individu. Ils réclamaient du pouvoir le bonheur pour tous.

Les économistes, défenseurs du capital, se gendarmèrent contre cette prétention de vouloir faire servir les rouages gouvernementaux à l'affranchissement de la classe qui produit. Ils furent amenés à nier à l'Etat, certains droits, certaines possibilités d'agir. Après l'avoir fait le maître de tout, ils en vinrent à lui contester toutes les attributions dont il s'était emparé. Aujourd'hui, les économistes veulent la disparition complète de l'Etat. Toutes ses fonctions : perception de l'impôt, police, armée, justice, etc., devraient se transformer en entreprises capitalistes, se chargeant à leurs risques et périls de fournir aux consommateurs les services que l'Etat leur fait rendre

aujourd'hui. De sorte qu'ils peuvent se réclamer de la liberté la plus absolue. L'Etat, puis qu'il n'existerait plus, ne pourrait plus intervenir en les relations entre salariés et salariants.

Mais comme ils conservent toute l'organisation économique, comme l'argent, loin d'être détruit, lui, serait la seule force de leur état social, on peut se demander ce qu'y auraient gagné les travailleurs. La police ne serait plus payée par un budget prélevé sur tous. Ce serait une compagnie financière quelconque qui l'entretiendrait, la solderait de ses deniers, la louant à ceux qui en auraient besoin. L'agence Pinkerton des Etats-Unis, nous prouve que pour ne pas être officiels les soldats de cette agence privée n'en sont pas moins féroces lorsqu'on les lance sur les grévistes, et que si le mode de fonctionement en est changé, les résultats en sont les mêmes.

Donc, l'idée de l'Etat est combattue aujourd'hui, par certains économistes défenseurs du Capital, pendant que d'autres cherchent de nouveaux arguments pour le fortifier ; de même

parmi ceux qui veulent la fin de l'exploitation de l'homme par l'homme, les uns veulent s'emparer de l'Etat et de sa puissance, les autres veulent sa disparition complète, mais, de plus que les économistes bourgeois, veulent le retour à la société, la mise à la libre disposition de tous, du sol et de l'outillage mécanique qui ne sont, aujourd'hui, que les instruments d'exploitation. Et c'est ce qui ajoute à la confusion des idées, de celui qui ne sait pas, de voir des individus, semblant vouloir la même chose : l'affranchissement des travailleurs, se combattre comme ennemis, étant divisés sur la question principale, l'Etat.

Comme on s'est révolté contre le pouvoir personnel, on s'insurge aujourd'hui contre l'autorité sociale. Mais les idées vont vite à notre époque. Aussi, après avoir épuisé tous les arguments, les partisans de l'autorité capitaliste, en sont acculés à revenir à l'affirmation pure et simple qu'étant « l'aristocratie, »

la sélection intellectuelle de l'humanité, c'est à eux que revient le droit de la guider dans son évolution ; et que pour pouvoir tranquillement accomplir cette mission, il leur faut courber la masse sous leur exploitation.

« Pour que les classes supérieures puissent se développer intégralement, il faut les soustraire à la nécessité des « basses » besognes, il faut, par conséquent, une masse astreinte à l'accomplir servilement; pour que ces privilégiés puissent acquérir les connaissances voulues leur permettant de diriger l'humanité, il faut que la multitude reste condamnée à l'ignorance. Voilà ce que, aujourd'hui, certains osent affirmer au nom de la science. Après avoir passé par toutes les formes de la démocratie, voilà comment la pensée en revient à l'absolutisme, au droit divin.

S'il n'y avait que les thuriféraires de l'ordre capitaliste pour soutenir ce raisonnement, cela ne serait rien, mais ces idées de domination

se font également jour chez beaucoup d'artistes, de littérateurs qui clament contre le « philistin » contre le « bourgeois, » contre le règne de l'argent, mais ont, au fond, un égal dédain de la « vile multitude » dont la raison d'être, selon eux, serait de peiner et suer pour le « sel de la terre », qu'ils ont la prétention d'être.

Comme les bourgeois, ils se croient « l'élite » de l'humanité ; comme eux, ils se croient trop aristocratiques pour prendre part aux « basses » besognes de l'humanité. L'ouvrier qui produit de ses mains devant se trouver très heureux de leur produire le luxe et l'oisiveté.

Ce sont eux qui ont commencé à se placer au-dessus du pouvoir, de la morale courante et des mœurs : Elite ! ils ne relevaient que d'eux-mêmes. Selon eux, le pouvoir devait se borner à refréner les appétits de la classe servile, se contenter de prélever les impôts pour les répartir en grasses rentes aux « intellectuels » afin de leur permettre de donner libre cours à leur imagination, à leur originalité, pour les mettre à même de n'avoir à s'occuper que de développer leur intelligence.

Encore, aujourd'hui, il faut les entendre vitupérer contre « l'immonde » société qui ne sait pas récompenser le talent, lorsqu'un des leurs ne meurt pas avec trois cent mille francs de rente. Leur haine du bourgeois ne provient que de ce qu'il ne les accepte pas, en parasites, à sa table.

Mais tout cela n'allait pas sans donner de rudes coups aux institutions. En niant au pouvoir le droit d'opprimer « l'aristocratie intellectuelle », en réagissant contre l'oppression de ses invidualités, en proclamant pour les siens le droit d'évoluer selon leur nature, cette aristocratie ouvrait la brèche à ceux qui, sans s'embarrasser « d'intellectualité, » voulaient les mêmes possibilités pour tous.

La vérité ne s'est pas fait jour d'un seul coup ; c'est progressivement que, ce que l'on réclamait pour les uns, on est arrivé à comprendre qu'il fallait l'étendre à tous : non seulement au point de vue d'une justice plus ou

moins abstraite, mais au point de vue de la satisfaction intégrale de l'être humain.

Rarement la vérité a été entrevue toute simple, toute nue, comme la représente la fable antique. Ce n'est qu'habillée d'erreurs aussi grandes, que celles que l'on combattait, qu'elle se présentait à l'esprit de l'homme. Il a fallu des siècles de critique pour la dégager peu à peu des erreurs de conception et de raisonnement.

C'est en affirmant nécessaire l'existence d'un pouvoir salutaire, destiné à refréner les « mauvais instincts » de la nature humaine, à servir de régulateur entre les relations individuelles, que l'on est parvenu à le dépouiller de son prestige, à lui contester toutes ses attributions l'une après l'autre. Chaque audacieux proposant de lui enlever une fonction reconnaissait son utilité générale.

D'autre part, depuis qu'il est attaqué en son essence même, que les économistes bourgeois eux-mêmes, demandent sa disparition, l'Etat est allé toujours se développant, empiétant de plus en plus sur la liberté de

l'individu, introduisant son fonctionnarisme jusqu'aux relations les plus intimes de ses sujets. Et cela ira ainsi jusqu'à ce que la divergence étant trop grande entre les faits et les aspirations, l'Etat croule sous la réaction de ceux qu'il opprime et qu'il aura soulevés par son intolérance.

C'est au profit de ceux qui se croyaient aptes à l'exercer que s'est d'abord faite la guerre contre l'autorité. Cela a conduit à proclamer l'affranchissement de l'individu.

Cela n'a pas été sans dépasser le but, parfois; car il semblerait qu'il est impossible à l'être humain d'avoir de prime abord la perception nette des choses. Il semble que l'effort que fait l'esprit pour réagir l'entraîne toujours au delà de l'obstacle.

On a combattu l'Etat, l'entité-société, on a réclamé la liberté d'évolution pour l'individu; mais aussitôt, certains se sont mis à élever l'entité-individu! autre non-sens qui, en procla-

mant pour l'être humain, l'autonomie la plus complète, les faisait raisonner comme si cet être, cet individu, existait seul en l'univers, armé, par conséquent, de tous les droits, de toutes les possibilités, n'ayant à tenir compte d'aucun autre être ni des droits et possibilités de ces autres êtres!

L'individu-entité est le fruit de cet esprit métaphysique de l'homme qui le pousse à anthropomorphiser les créations de son cerveau, ou les idées abstraites, qu'il n'arrive à se représenter qu'en les affublant d'un corps et d'une volonté faits à son image, mais qui, après lui avoir servi à combattre l'erreur, l'entraînent vers d'autres absurdités.

Cette façon d'envisager l'individu sous forme d'entité, ramène quand on pousse le raisonnement jusqu'en ses conclusions logiques, à l'antagonisme social que l'on veut détruire avec l'organisation sociale actuelle. C'est l'erreur des invidualités à la façon des Spencer, Mackay, Tucker et autres.

Mais cette façon d'envisager la question n'est qu'une transformation de l'esprit aristo-

cratique, dérivé lui-même, de l'anthropocentrisme qui a toujours hanté l'imagination des hommes, leur faisant toujours ramener chaque chose à leur personnalité, ne pouvant s'imaginer que quelque chose puisse exister qui n'eût une utilité à leur intention.

Il est difficile à l'homme d'avoir une perception nette des choses, de penser juste, de juger les autres et lui-même, à leur valeur respective.

Lorsqu'il ne s'aplatit pas devant les entités que crée son imagination, devant les idoles que dresse son ignorance, c'est pour se hausser lui-même sur les échasses que lui fournit son orgueil, son « moi » ; il le dresse en toute circonstance, mais c'est alors un « moi » démesuré augmenté de tous les « moi » qui ayant leur valeur respective, font que la réalité sombre encore une fois devant l'entité.

Ce n'est que lorsque l'individu sera arrivé à comprendre que, s'il ne vaut pas moins qu'un autre, il ne vaut pas davantage, que ses droits ne dépassant pas sa possibilité à les réaliser, il doit tenir compte des autres

possibilités qui, sur sa route, demanderont à à se réaliser que, revenu à une perception plus nette des choses, il se gardera des écarts d'imagination qui lui font adorer les idoles sorties de ses mains, lorsqu'il ne s'adore pas lui-même.

VII

L'ÉCRASEMENT DE L'INDIVIDU

Bonne composition de l'homme. — Défauts du manque de culture. — Gêne matérielle et gêne morale. — L'esclavage commence à l'enfance. — La vie végétative de l'ouvrier. — L'alcoolisme. — Esclavage éternel. — La nature inconnue du serf de l'usine. — La souffrance croît avec sa connaissance. — Supériorité de l'état de la brute. Le riche n'est pas le « sel de la terre ».

Malgré tout, il faut qu'il soit une bien bonne bête, l'homme, pour ne pas être devenu enragé depuis qu'on l'exploite.

Dès l'enfance, le travailleur fait l'apprentissage de ce que sera plus tard la vie pour lui.

Tout autant que le bourgeois, l'ouvrier aime sa progéniture ; mais, plus rude, moins

affiné en ses sentiments, surtout en sa façon de les exprimer, il lui échappe, dans ses relations de famille, des marques d'impatience, des observations injustes moins bien déguisées, des fautes de tact que le manque d'éducation propice lui empêchera de remarquer, des coups de colère, plus fréquents, par suite de la situation pire où il se trouve ; c'est la femme et l'enfant plus faibles, qui en souffrent.

S'il est de bonne humeur, le père, jouera avec l'enfant ; mais s'il est agacé, énervé, si lui-même a eu à souffrir d'une injustice à l'atelier, si le travail ne donne pas, il sera grognon, de mauvaise humeur, l'enfant devra se réfugier en un coin du logis, y rester coi, s'il ne veut pas attirer l'orage sur sa tête, orage qui se traduit par de sèches injonctions à rester tranquille, des gifles s'il se le fait répéter trop souvent.

Le bourgeois, lui, s'il est de mauvaise humeur, peut s'isoler en un coin de ses appartements, défendre qu'on le dérange ; ordinairement il a une pièce spéciale où les enfants

peuvent s'ébattre en toute liberté. Dans les logements d'ouvriers impossible de s'isoler ; on est entassé les uns sur les autres ; c'est dans la même pièce qu'est habituellement forcée de se tenir toute la famille, ce qui multiplie journellement les occasions de s'énerver et de s'impatienter. Continuellement, l'enfant est tarabusté, puni, frappé, sans raison plausible ; tout simplement parce que les parents sont de mauvaise humeur, se sont disputés ensemble, ou ont éprouvé un désagrément quelconque.

Entre temps, il faut qu'il aide aux soins du ménage, garde les frères et sœurs plus jeunes, s'il y en a. Il voudrait jouer, courir, s'agiter, s'ébattre et remuer, il lui faut rester immobile en un coin parce qu'il n'y a pas d'espace pour cela, parce que le bruit pourrait gêner les voisins, parce que les parents, étant mal disposés, cela leur casse la tête.

Arrivé à l'âge de douze ou treize ans, un

peu plus tôt parfois, guère plus tard généralement, il lui faut quitter l'école et prendre le chemin de l'atelier.

Enfermé de dix à douze heures par jour dans des locaux le plus souvent mal appropriés à leur destination, il lui faudra trimer sans relâche, tout en subissant les engueulades du contre-maître ou du patron ; les rebuffades des ouvriers dont il devient le domestique et le souffre-douleur

Cela ne l'empêchera pas, le soir, rentré à la maison, de continuer à contribuer aux soins du ménage. Les commissions chez les commerçants, la vaisselle, chercher l'eau, avec, en plus, pour la fille, d'aider la mère à l'entretien du linge de la maison, l'accompagner le dimanche, au lavoir. A côté de son rôle d'esclave social, celle-ci fait, en sus, l'apprentissage de son rôle d'esclave de la famille.

En prenant de l'âge, le jeune homme devient un peu plus indépendant. Il sort avec les camarades, va au concert, passe les nuits à boire ou à courir les bastringues, fait « sa vie de gar-

çon »! Il s'amuse! arrivant ainsi jusqu'à l'heure où le réclame le service militaire.

On connaît ce que peut produire le militarisme : l'écrasement le plus complet de l'individualité, l'abaissement des caractères, la destruction de toute initiative, l'habitude de l'obéissance passive, voilà son œuvre. Inutile de s'y appesantir.

Ayant quitté le métier militaire, celui qui a pu échapper à l'avachissement complet, reprend graduellement les habitudes de la vie civile, sans jamais arriver pourtant à se débarrasser de l'empreinte que lui aura imprimée la vie de caserne. Il se marie, vient ensuite la famille, et alors, c'est la lutte pour l'existence, dans toute son âpreté qui commence pour lui.

Levé le matin dès cinq heures, il lui faut se hâter de courir à l'atelier pour y rester de dix à douze heures, avec une heure de relâche seulement pour le déjeuner. Et des treize et quatorze heures en certaines régions in-

dustrielles. Ayant, parfois près d'une heure de chemin pour se rendre à l'atelier ; s'il ne s'en trouve pas éloigné à plus de vingt minutes, il va déjeuner chez lui, il a alors quarante minutes de marche, sur les soixante d'entr'acte que lui accorde la munificence patronale.

Pendant ces dix, douze, treize ou quatorze heures de présence à l'atelier, il lui faudra, sans parler, sans lever la tête, travailler, toujours travailler parce que pèse sur lui le regard du contre-maître, ou que l'entraîne dans sa course vertigineuse le volant de la machine dont il est forcé de suivre le mouvement, et qui, elle, ne s'arrête jamais.

Rentré à la maison, vers les six, sept et même huit heures du soir, harassé de fatigue, il mange et se couche sans avoir eu le temps de penser à rien. S'il éprouve le besoin de savoir, si l'activité de son cerveau le pousse à connaître, à chercher une nourriture intellectuelle, il ne pourra la satisfaire qu'en rognant sur son repos, sur son sommeil. Mais on comprendra qu'il faut être exceptionnellement doué pour résister à la compression et

ne pas se laisser aller à l'action déprimante du milieu.

Et il en sera ainsi jusqu'à la fin de ses jours, à moins que, du samedi au lundi matin, il ne courre d'un marchand de vin à l'autre, cherchant, dans l'alcool, l'oubli des tracas habituels, une surexcitation factice contre la dépression qui l'enveloppe peu à peu. A moins que, encore, comme cela se passe en beaucoup de métiers, il ne travaille le dimanche jusqu'à midi, ou pis encore, n'ayant plus qu'une journée de sortie par mois, ce qui fait qu'il n'a juste de repos que pour sentir davantage la fatigue.

Et, semaine après semaine, mois après mois, année après année, il en sera ainsi jusqu'à la fin de son existence, à moins que les privations, le surmenage ou les risques professionnels, ne l'aient fourbu avant l'âge, ou que l'âge lui-même, ne l'ait rendu incapable de subvenir plus longtemps aux frais de son existence, il ne vienne échouer — s'il a des protections — en un de ces hospices de la vieillesse où, assuré, il est vrai, de la pâtée,

il reprendra la vie de caserne. Mais s'il est dépourvu de protection, ou s'il lui répugne de se soumettre à la réglementation de l'hospice il ne lui restera alors d'autres ressources que la mendicité, les asiles de nuit jusqu'à ce qu'il tombe sur le pavé. On lui fera alors la grâce d'un lit d'hôpital pour y mourir.

Et des millions d'hommes, génération par génération passent ainsi leur existence, arrivant à la mort, sans avoir seulement pensé à se demander quelle place ils avaient tenue sur la terre, encore bien moins en l'univers.

Le printemps, périodiquement, fait éclater les bourgeons en frondaisons teintées des verdures les plus claires et les plus variées ; la sève circule, charriant la vie à pleins canaux ; l'été fait éclore les fleurs à foison, aux couleurs les plus éclatantes, les plus diverses de teintes et de tons ; la campagne, les bois, se parent des couleurs les plus belles, des ramures aux teintes les plus harmonieuses ; les

oiseaux modulent leurs chants les plus enchanteurs ; les ruisseaux, les rivières coulent, semant la fraîcheur sur leur passage, assourdissant le glou-glou de leurs flots, en glissant sur le gravier de leur lit, des foules innombrables d'êtres humains, auront, toute leur vie, ignoré cela, ne connaissant des fleurs que les spécimens étiolés que leur vend l'horticulteur aux fêtes patronales, n'ont jamais vu des bois que les coins où, le dimanche se précipite la foule, n'ayant jamais entendu que le ramage des oiseaux élevés en cage, triste emblème de leur propre existence.

Et encore, pour les citadins, combien n'ont pas franchi une fois par an le mur d'enceinte. Ce ne sont que les privilégiés qui, une demi-douzaine de fois l'été, peuvent se payer le luxe d'une « promenade » à la campagne, en famille ; promenade qui, lorsqu'il y a des enfants, n'est qu'une fatigue ajoutée aux autres, car les moyens de transport coûtant cher, on ne peut aller loin, et il faut faire la meilleure partie du chemin à pied ; les gargotiers ayant à faire en un jour, le bénéfice de toute

la semaine et en trois mois, celui de toute l'année, il faut, pour économiser, emporter ses vivres, l'homme porte les gosses pendant que la femme charrie les provisions, ce qui, le plus souvent, amène, à la fin de la journée, de la mauvaise humeur de part et d'autre, heureux encore quand la « partie de plaisir » n'engendre pas une occasion de se disputer.

Inutile de dire que la mer, les montagnes, les chefs-d'œuvre de la nature comme ceux de l'art, les trois quarts ne les connaissent que par les chromos s'étalant à la devanture des libraires. Et puis, il faut bien l'avouer, la vue de ces merveilles ne leur manque même pas. Combien peu sauraient les apprécier ? Est-ce que le travailleur a le temps de s'occuper de ces fadaises !

Où donc trouverait-il le temps d'en prendre connaissance ? Peines, misère, privations, douleurs et fatigues, voilà toute sa vie. Il n'y a pas, là, place pour les sentiments artistiques, pour les spéculations philosophiques, pour le besoin de culture intellectuelle. Comment pourrait-on penser à la beauté d'une

chute d'eau, à la grâce d'une statue de Praxitèle, s'enquérir de la différence d'un Puvis de Chavanne, et d'un Greuze, alors que l'on ne sait pas si, le lendemain on aura du pain à donner à ses enfants ? Comment pourrait-on ressentir le manque des connaissances intellectuelles, quand toutes vos facultés sont absorbées à garder la place qui vous fait vivre, vous et les vôtres, ou quand, pis encore, il faut la rechercher. Et lorsque, malgré tout, le cerveau du déshérité se hausse à la conception de toutes ces choses, ce n'est alors qu'une souffrance de plus, car ce sont des besoins nouveaux qu'il éprouve encore plus difficiles à satisfaire. Et s'il arrive à la conception philosophique de la solidarité des êtres, ses souffrances s'augmentent encore, car, même, au milieu d'une situation privilégiée, il souffre alors de la douleur des autres. Seulement, alors, il se révolte.

Et c'est à cette vie qu'est condamnée la

plus grande partie des êtres humains. Vie, je ne dirais même pas de brute, car la brute est libre dans la pampa, la forêt, la jungle, la savane ou le steppe. Elle va, vient, court, bondit en toute liberté, humant l'air libre, allant aux quatre coins de son aire d'habitat, s'arrêtant lorsqu'elle se sent fatiguée, marchant quand elle en sent le besoin, mais libre! libre et ayant ses griffes et ses crocs, son adresse ou son agilité pour se défendre contre ses ennemis.

Si, parfois, la lutte pour l'existence est dure; si la proie est rare ou pas à portée chaque fois que s'éveille la faim; si les ennemis, en certaines occasions, supérieurs en nombre ou en force, contraignent l'animal à défendre sa vie ou son territoire de chasse, il n'est pas, du moins, asservi par ses semblables qui l'exploitent, le forcent à galoper, alors que les bois ombreux l'incitent au repos, à rester immobile alors que son système nerveux excité par le sang qui bouillonne en ses artères, ne demande qu'à dépenser l'excédent de forces qui l'impulse.

C'est la loi du plus fort en toute son horreur. Soit ! Du moins c'est la lutte, la lutte avec les armes que vous tenez de l'évolution de votre espèce. Il n'y a pas de conventions préétablies, pas d'institutions vous mettant la camisole de force de leurs lois arbitraires, vous livrant pieds et poings liés à vos adversaires, lorsqu'elles ne procèdent pas elles-mêmes à votre égorgement. C'est la lutte, mais la lutte contre les espèces dissemblables et non entre individus de la même espèce.

Non, ce n'est même pas la vie animale que vit le travailleur, c'est la vie végétative, presque inconsciente du mollusque qui s'attache au premier rocher venu, s'y fixe, y mange, s'y reproduit et meurt n'ayant rien connu du grand Océan où il a vécu, exposé sans défense aux attaques de ceux qui se repaissent de sa substance.

Arrivé ignorant dans un état social qui s'enorgueillit de sa science, le travailleur s'en retourne sans s'être rendu compte de la place que son espèce tient dans l'Univers, sans savoir de quoi il est composé, sans connaître

en vertu de quelles forces il se meut : Travailler, manger, boire, dormir et procréer, voilà son lot. Il l'accomplit sans même se demander pourquoi il l'accomplit.

Et pour le réconforter de son abjection quelles consolations a-t-il ? Voir les privilégiés couler leurs jours dans l'oisiveté et l'abondance, ne sachant, la plupart, comment tuer le temps, crevant d'ennui et de satiété, se traînant d'un lieu à un autre, mais trop blasés pour pouvoir jouir de la beauté des sites entrevus.

Tous les plaisirs, toutes les distractions, toutes les jouissances, sont à leur portée, ils n'ont que l'embarras du choix, mais ils en sont saturés, le plaisir ne leur dit plus rien. Ils n'auraient qu'à étendre la main pour cueillir tout ce qu'ils pourraient s'assimiler des connaissances humaines, eux non plus n'en éprouvent pas le besoin.

Les arts, les sciences leur ouvrent leurs trésors, le nombre en est minime de ceux qui éprouvent le besoin d'apprendre. Combien, sous un vernis superficiel d'apparente ins-

truction, cachent l'ignorance la plus crasse, le cerveau le plus vide !

Et c'est pour ce résultat négatif que les trois quarts de l'humanité sont voués à la misère, à l'ignorance.

VIII

LE VÉRITABLE SOUTIEN DE LA SOCIÉTÉ

Effarement des bourgeois en constatant la passivité des exploités. — La justification de l'exploitation n'est pas toujours facile. — On demande une « loi naturelle » ! — Une explication nouvelle qui n'explique rien, et est ancienne. — Cultiver l'ignorance pour accroître le savoir ! — Travail de Gribouille. — Dévouement des privilégiés ! — Inconscience des travailleurs. — La force intérieure ! — L'ignorance. — Toujours l'esprit métaphysique ! — Les causes finales. — Le bien de l'individu existant pour obtenir le bien de l'espèce. — L'anthropocentrie. — L'état social condamné par ses résultats. — L'individu ne lègue à sa descendance que les qualités et les défauts qu'il acquiert. — Arbitraire des lois sociales. — Ironie des défenseurs de l'état actuel. — Ce n'est qu'en résistant à la compression sociale que l'humanité a réussi à se développer.

Et c'est cette constatation qui prime toutes les théories : étant donné le contraste de luxe

et de misère, d'oisiveté pour les uns, de surtravail pour les autres, comment se fait-il que les miséreux, les surmenés, plus nombreux en somme, subissent, sans se révolter, le joug des oisifs, l'exploitation des jouisseurs qui sont en minorité? — Il y a là une anomalie inexplicable pour ceux qui ne détournent pas de parti-pris les yeux des tares de notre civilisation.

Le respect de l'autorité, la croyance à une vie meilleure, récompensant les misères de celle-ci, la théorie de l'Etat répartissant entre tous les bienfaits résultant d'une association parfaite, tout cela, l'un après l'autre, est parti à vau-l'eau; plus aucun lien moral ne retient les crève de faim, et ils continuent à courber l'échine! Privés des jouissances de la vie, comment acceptent-ils de continuer à fournir au superflu et à l'oisiveté des exploiteurs?

Voilà plus qu'il n'en fallait pour mettre la puce à l'oreille de nos économistes dont la prétention est de vouloir tout expliquer scientifiquement, selon les lois de l'évolution, dont ils ne se font pas une idée des plus nettes, il

est vrai. — Mais, si l'on ne parlait que de ce que l'on connaît, combien seraient forcés, plus souvent qu'à leur tour, de garder le silence!

Il fallait pourtant trouver l'explication de cette anomalie; cela, avec de la bonne volonté, aurait été facile. Mais, aux yeux de la « science » officielle, toutes les explications ne sont pas valables. C'est une explication « justificative » des faits qu'il fallait trouver.

Et lorsqu'il s'agit de tripatouiller les faits, les savants officiels s'y entendent, mais la besogne n'est pas toujours des plus faciles; on arrive bien à les accommoder au mieux de la théorie préconçue, mais il arrive souvent que les conclusions, tirées par les cheveux, ne sont guère frappées au coin de la saine logique; mais quoique officiel, on ne peut, comme les hommes, fourrer les idées au clou, et il faut alors se contenter d'à-peu près, faute de ce que l'on cherche.

Nous l'avons déjà vu au cours de ces quelques chapitres, il est de bon ton, lorsqu'on traite de l'évolution économique, de ne pas

terminer son livre sans avoir découvert, au moins, une bonne demi-douzaine de « lois naturelles » dernier cri, c'est à la recherche d'une « loi naturelle » expliquant — et justifiant — cette anomalie que l'on s'est lancé. Et, cela était immanquable, on l'a découverte.

Cette loi des économistes est bien simple, c'est le Progrès! (avec une capitale).

« Si des générations de travailleurs s'exténuent au travail, s'étiolant de misère, de privations, de manque d'hygiène, au milieu de l'abondance et du superflu, meurent sans avoir jamais eu la moindre notion de nos sciences et de nos arts; si des individus — la majorité — restent, toute leur vie durant, en l'ignorance la plus crasse, alors que chaque époque s'enorgueillit de son savoir, de ses découvertes, de ses progrès intellectuels, tout cela c'est... vous ne le devineriez jamais... c'est pour le plus grand bien des générations à venir! »

Au premier abord, vous ne vous expliquez pas trop comment les générations à venir peuvent avoir à gagner en ce que leurs prédécesseurs restent ignorants et crèvent de faim au milieu de l'abondance qu'ils contribuèrent à produire.

Vous, naïfs, vous trouveriez, sans doute, que les générations futures auraient gagné en force, en beauté et en intelligence, si tous les individus des générations antérieures avaient vécu dans de saines conditions physiques et intellectuelles; que les progrès de l'intelligence auraient été plus grands, plus rapides, plus féconds, si chaque être avait pu développer son cerveau, ses aptitudes et ses facultés!

Comme on voit bien que vous n'êtes pas nourri des saines notions de l'économie politique et de l'autorité! Comme s'il était possible et décent que les générations puissent avoir ainsi, l'une avec l'autre des rapports directs et sans contrôle! Abomination de la désolation! et la sainte hiérarchie, qu'en faites-vous donc?

Il fallait des intermédiaires, dûment autorisés pour établir des rapports réguliers de la génération qui s'en va à la génération qui vient. Il ne pouvait y avoir de valablement transmissible que ce qui passe par le canal de ces intermédiaires sélectionnés. Ce sont eux qui devaient recevoir de la génération en voie de disparition l'héritage sacré pour le transmettre à la génération naissante.

Et ces intermédiaires charitables qui épargnent, à la majorité, de se casser la tête à s'instruire, de se détériorer l'estomac en consommant à sa faim, d'ankyloser ses muscles dans l'oisiveté, ces intermédiaires auxquels on doit être reconnaissant de tant de dévouement, ce sont les exploiteurs économiques, les dirigeants politiques et toute leur séquelle. Ce sont eux qui fournissent l'élite qui assure la transmission régulière du Progrès d'une génération à l'autre!

Et voilà, trouvées du même coup, l'explication et la justification demandées.

C'est, par un autre chemin, revenir à la doctrine du renoncement au plus grand profit du bien général, à l'esprit de mortification qui poussait les individus à se sacrifier ici-bas pour obtenir une stalle de choix dans une vie supra-terrestre remplie de félicités; avec cette différence, ici, que ceux qui se laissent exploiter n'ont personnellement aucune compensation en perspective, sinon, celle toute platonique, d'avoir contribué au développement de descendants qu'ils ne connaîtront point. Ce qui n'est guère de nature à les encourager au sacrifice.

Mais nos économistes ne sont pas embarrassés pour si peu. Leurs lois, dites naturelles, sont de la famille des lois de nos parlements, elles ne vont pas sans gendarmes. De cette façon, tant que les gendarmes sont les plus forts, l'observance des lois est assurée. C'est ce qu'ils appellent le libre jeu de l'évolution !

Mais la crainte du gendarme n'explique pas tout, à chaque loi trouvée par eux, il leur a fallu en adjoindre de nouvelles pour expliquer la première. Contrairement aux lois,

vraiment naturelles qui comportent leur propre explication, celles des économistes, elles, en appellent toute une kyrielle chargées de s'expliquer l'une l'autre, de sorte qu'il n'y a pas de raison pour que ce petit jeu s'arrête jamais.

Ils ont aussi, pour les besoins de leur argumentation, ressuscité une vieille divinité antique : le *Fatum*.

Selon eux — et en cela ils ne se trompent pas — si les travailleurs pouvaient agir consciemment, ils refuseraient de se laisser exploiter ; mais la loi du progrès exigeant leur asservissement complet, une « force intérieure » les pousse à s'immoler sans espoir de compensation, et à contribuer, ainsi, inconsciemment, au bien de l'espèce.

Cette « force » intérieure, vous et moi nous l'aurions crue une « dépression, » en la nommant de son vrai nom : l'ignorance. Mais, à quoi servirait d'étudier si l'on ne savait, décemment, habiller les choses.

De plus, comme il y a, effectivement, malgré les défectuosités, progrès accomplis sur le

passé, on ne risque rien à les attribuer aux effets des lois que l'on invente. Les choses étant bien embrouillées, n'en sont que plus difficiles à démêler ; il y a toujours quelques imbéciles pour s'y laisser prendre.

Les causes qui meuvent les sociétés sont si complexes, si enchevêtrées, que l'on peut tout affirmer à leur sujet. Les causes et effets ne s'en démêlent pas aussi positivement que le fait la chimie pour les composés soumis à son analyse. La mauvaise foi profite toujours du doute.

Qu'importe ! s'il y a des grincheux combattant vos conclusions. Quand vous avez l'avantage de parler au nom d'une science officielle, vous écrasez déjà vos adversaires de tout le poids de vos titres ; et leurs dénégations, même, vous servent d'arguments. N'est-il pas admis, en science officielle, qu'il n'y a que les fous pour ne pas s'agenouiller dévotement devant les admirables « lois naturelles » régissant nos sociétés.

C'est encore, sous une autre forme, l'affir-

mation de ces pseudo-évolutionnistes qui, ayant mal digéré Darwin, s'en tenant au réactionnarisme politique d'Hæckel, affirmaient solennellement que la Nature — avec une capitale, elle aussi — n'ayant pas à tenir compte des préférences individuelles, triturait, impassiblement, les êtres comme les choses pour en arriver à ses fins : le bien de l'espèce !

Dans les chapitres qui précèdent, et j'aurai encore, plus d'une fois, l'occasion d'y revenir, j'ai eu à faire justice de cet esprit métaphysique qui poursuit le cerveau humain jusque dans ses explications matérialistes de l'origine humaine. Ici, nous surprenons ces messieurs « scientifiques » prenant les effets pour des causes, ce qui leur aide à donner une volonté à leurs entités.

Tout individu qui ne sait pas se plier aux conditions de milieu, s'adapter aux nécessités ambiantes [1], disparaît, débarrassant l'espèce

1. Nous parlons ici des nécessités et du milieu vraiment naturels, et non du milieu et des nécessités sociologiques, tels qu'ils existent et qui, étant arbitraires,

d'une incapacité. Tout individu qui arrive à s'adapter dote l'espèce de nouvelles possibilités de perdurer, d'acquérir ou de développer des facultés restées, jusqu'alors, à l'état de germe.

Mais, on voudra bien le remarquer, il n'y a là aucune intervention de la volonté d'une entité quelconque, il n'y a pas adaptation en vue de causes finales et de but lointain, à peine entrevu, à atteindre. C'est pour acquérir un bien positif, ou éloigner un danger immédiat, que l'individu se plie aux conditions qui le font se mouvoir. Il est le premier bénéficiaire de ce bien acquis, de l'évitement de ce danger.

En trouvant à subsister là où les autres périssent, c'est sa propre existence qu'il assure; en trouvant à perpétuer sa race, il la dote des qualités qui l'ont fait triompher. L'individu n'agit que sous l'impulsion de sa jouissance immédiate; mais ce n'est que par ricochet qu'en profite l'espèce. Voilà les vé-

font, le plus souvent, disparaître des individus qui auraient pu enrichir l'espèce de leurs qualités.

ritables conditions de l'évolution et de la sélection naturelles.

C'est par aberration que des individus ont pu venir affirmer que la race humaine, pour qu'elle eût chance de se développer physiquement, que, pour acquérir des chances nouvelles d'expansion, il fallait au préalable que les individus la composant, subissent des conditions qui leur sont contraires, que la majorité de chaque génération périsse sous l'action déprimante du surtravail et de la misère; qu'il fallait que la majorité des êtres fût vouée à l'ignorance et à l'erreur pour que la race croisse en savoir et en intelligence !

On traiterait de fou l'éleveur qui soumettrait les bestiaux qu'il destine à l'engraissement, à des conditions de surtravail et de famine. Et ce régime appliqué en l'ordre physique et intellectuel à la race humaine trouve des êtres pour venir prouver qu'il est le seul rationnel, le seul qui puisse contribuer au

développement de l'être humain. De la part de ceux qui se font les applaudisseurs des pires turpitudes pourvu que leurs louanges leur rapportent gloire et profit, cela se comprend, mais ce qui se comprendrait moins, si nous ne connaissions déjà l'esprit métaphysique de l'homme, c'est qu'il y ait des gens pour le croire sincèrement.

C'est que, au fond, les travailleurs ont toujours été regardés comme la quantité négligeable de l'humanité. Il n'y a, de véritablement humain, comptant, pour l'humanité, que les dirigeants, les exploiteurs, les artistes, les poètes, et tout ce qui émerge de la foule !

Ne se rappelant plus qu'il est sorti de l'animalité, l'homme, pendant fort longtemps, a nié avoir aucun lien de parenté avec les espèces animales inférieures. De même notre vraie ou fausse élite intellectuelle renie la foule dont elle est plus ou moins sortie, et prétend seule compter dans l'évolution humaine, ne voulant pas être confondue avec cette vague humanité dont le travail seul, pourtant, leur a permis de s'élever. Se croyant

d'une essence supérieure, ce serait déchoir selon eux de se remêler à cette foule dont ils sont issus. Voilà pourquoi il fallait justifier son asservissement.

Mais soumettre les êtres à des conditions anormales d'hygiène, de travail, de nourriture, les forcer à contracter tout un cortège de maladies résultant de ce régime qu'ils transmettent en héritage à leur descendance d'où émergera une autre élite intellectuelle qui héritera, elle aussi, des mêmes stigmates, n'est-ce pas là la condamnation la plus formelle de l'état social actuel! la preuve la plus probante qu'il ne subit pas des conditions « naturelles » d'évolution? prouvant ainsi qu'il a fallu qu'il fût faussé à son origine pour être en si complet désaccord avec les autres conditions d'existence que nous trouvons d'autre part dans la nature.

Défenseurs d'une mauvaise cause, sentant que la force leur échappe, et voulant pour-

tant éterniser leur exploitation; sentant croître l'intelligence de leurs esclaves, ils ne savent plus comment justifier leurs arbitraires conventions. Ils essaient d'y parvenir en arrangeant la science à leur façon, mais il suffit de remettre les faits à leur place pour voir crouler tout leur échafaudage de sophismes et de mensonges.

Pour que l'humanité croisse en force, en beauté, soit saine, virile, il faut que les individus cultivent leurs aptitudes, écartent ce qui est nuisible à leur être; pour que la race progresse en intellectualité, il faut que l'individu puisse exercer toutes les virtualités qu'il apporte en naissant.

Il n'y a pas plus d'intérêt de race qu'il n'y a d'intérêt social à maintenir une classe d'exploités sous le joug et l'ignorance ; c'est une erreur, c'est un mensonge. L'individu ne peut transmettre à la race que les qualités qu'il a acquises, que les facultés qu'il a développées ; il ne peut développer son être qu'en se soustrayant à la misère, aux privations, à l'ignorance ; ce n'est qu'en travaillant à son propre

affranchissement qu'il peut être utile à sa descendance.

Toutes les entraves apportées au développement de l'individu par les lois sociales, par les intérêts de caste, par les morales cristallisées, inaptes à progresser, ne sont pas des lois naturelles, elles ne sont que des choses qui, ayant fini d'évoluer, devraient disparaître, et ne tiennent que par la volonté arbitraire des intérêts d'une partie de l'humanité qui voudrait les perpétuer.

Certainement, les phénomènes économiques, qui se déroulent à nos yeux, sont la conséquence fatale du système d'oppression qui nous écrase; mais il serait trop commode d'ériger en « lois naturelles » les faits dus à l'arbitraire de l'intervention humaine. C'est une loi naturelle d'être écrasé par le rocher qui vous ensevelit sous sa chute; ce n'en est pas une d'accumuler au sein de l'état social les causes qui doivent le dissoudre.

Dans nos sociétés, l'individu est à peu près dans la situation de celui auquel on aurait attaché les pieds et les mains, que l'on aurait placé dans une fourmilière, et auquel, en fiche de consolation, on dirait : « ne vous plaignez pas si, en quelques instants, vous allez être dévoré par des insectes, et votre squelette rendu à l'état de superbe pièce anatomique, vous subissez une loi naturelle qui veut que ceux qui sont dans l'impossibilité de se mouvoir sont à la merci de plus petits qu'eux ».

La société faussée à ses débuts par l'intervention de la volonté humaine qui l'a poussée, par des conventions arbitraires, écloses en son cerveau ignorant, ne contribue à opérer qu'une sélection artificielle qui mine et épuise l'humanité. Les prétendues « lois naturelles » des économistes n'ont aucune valeur aux yeux de qui juge froidement les choses, pèse et compare les faits.

Si, par ses qualités, la race humaine a pu résister et progresser jusqu'à ce jour à la compression effroyable qu'ont fait peser sur elle l'autoritarisme et l'ignorance, ce n'est qu'en

enfreignant ces lois qui n'auraient pu être violées si elles avaient découlé réellement des forces naturelles en jeu.

Qu'on essaie de vouloir vivre sans manger ou sans dormir, il n'y aura besoin ni de juges ni de gendarmes pour vous ramener à des notions plus saines de notre propre nature.

Ce n'est qu'en semant son chemin de victimes innombrables que le progrès a pu suivre son cours ; victimes dues à l'orgueil, à la rapacité, à la soif de domination de ceux qui se sont érigés en maîtres de l'humanité.

Malgré la compression, la volonté humaine tend à revenir aux conditions normales de l'évolution naturelle. La classe rebutée des exploités refuse, plus longtemps de peiner au profit d'une minorité oisive ; la conscience de sa dignité commence à s'éveiller en les fumées de son cerveau obscurci par des milliers de siècles de métaphysique. Consciente de son rôle, la masse productrice veut, elle aussi, jouir des fruits de son travail. Liberté complète, pour l'être, de développer les aptitudes qui lui sont propres, voilà la nouvelle formule

qui surgit en l'esprit des foules; il faudra bien que, tôt ou tard, de gré ou de force, nous y aboutissions, quelles que soient les résistances à vaincre.

IX

PASSIVITÉ DE L'ÊTRE HUMAIN

Abaissement moral des individus. — L'homme bon, des uns, mauvais des autres. — L'homme est mauvais, mais soi-même on est bon. — Neutralité de la nature humaine. — Naissance de la « moralité ». — La société a faussé en les compliquant les notions de l'homme. — Immoralité de la morale officielle. — L'homme n'est exploitable qu'à cause des fausses notions de moralité qu'on lui inculque. — L'être se sacrifiant par ignorance. — L'état social organisé pour rendre l'homme mauvais. — Il pose les individus en antagonisme les uns avec les autres. — La crainte du gendarme. — Les contrastes de l'ordre social. — L'intérêt individuel promoteur des crimes. — Dégénérescence de la dignité humaine. — La morale-gendarme. — L'homme ne fait pas le mal pour le mal. — Eveil de la dignité chez l'être. — Résistance de la nature humaine. — Rappel à la dignité humaine.

Mais, malheureusement, la conscience de sa propre dignité n'est entrée encore que chez

une petite minorité, le plus grand nombre, encore, accepte, comme actes justes et naturels, les dénis de justice les plus flagrants, pourvu qu'ils soient sanctionnés par l'usage.

Et c'est cette facilité à se plier aux coutumes traditionnelles, à ne pas heurter l'opinion courante de ses semblables, qui démontre que l'homme n'est, primitivement, ni bon ni mauvais, mais seulement ce que le font le milieu et les circonstances.

Car si les socialistes à la Rousseau et ceux de 48, voyaient en l'homme le réceptacle de toutes les vertus, les défenseurs de l'état social actuel, eux, ne veulent voir en lui qu'une boîte de Pandore d'où découlent tous les maux.

« L'homme est mauvais »! « l'homme est méchant »! « l'homme livré à lui-même serait un loup pour ses semblables »! clament tous ceux qui, se croyant d'une essence supérieure, s'imaginent avoir les qualités nécessaires pour mener l'humanité en laisse. Car, règle générale, on est toujours exempt des défauts dont on accuse les autres. J'ai pu noter cela, dans toutes les discussions que j'ai eues, au sujet

de la praticabilité de nos idées, mes contradicteurs ne manquaient pas de dire : « Ah, oui, si tout le monde était raisonnable, on pourrait se passer de gouvernement. Mais combien y en a-t-il de raisonnables!... Vous, moi, et puis, après? » Si les réponses variaient dans la forme, c'en était certainement le fond. Aussi, à entendre les défenseurs de l'autorité, l'homme ne vaut rien en particulier, et l'humanité prise en général encore bien moins, mais eux pourraient diriger les autres! On n'est pas plus modeste.

Or, n'en déplaise aux partisans de l'autorité, l'homme n'est ni bon ni mauvais. Autant les sentimentalistes se trompaient en faisant de l'homme le parangon de toutes les vertus, autant, ceux qui en font un monstre, se trompent également. L'homme est un organisme qui a besoin de se nourrir, de se mouvoir, de se développer et de se reproduire ; il cherche

à satisfaire ces besoins dans les meilleures conditions possibles. Voilà la vérité.

Mais cet être neutre, c'est l'animal primitif. Même quand il se détache de l'animalité, ses semblables ne sont encore, pour lui, des amis ou des concurrents que selon les circonstances où il se trouve, selon la facilité qu'il éprouve à satisfaire ses besoins primordiaux, selon qu'ils sont neutres à son égard, lui viennent en aide, on lui disputent eux-mêmes la nourriture.

Il lui faudra traverser une longue période évolutive avant que la conception morale ou immorale de ses actes se fasse jour en son cerveau. Et encore cela débute-t-il d'une façon toute primitive : Est considéré « bien » par l'individu tout ce qui lui procure une jouissance immédiate. Est « mal » tout ce qui lui cause une privation ou une peine.

Il a fallu que les individus s'unissent en groupes compacts pour comprendre que certains actes n'amenaient une jouissance qu'en causant un dommage à d'autres. C'est ainsi que l'homme a commencé à acquérir quelques

notions du « bien » et du « mal », mais si incomplètes, que les moralistes ne sont pas encore d'accord sur les faits qu'ils doivent classer sous l'une ou l'autre de ces dénominations.

En même temps qu'évoluait la morale, une foule de sentiments, de besoins acquis, sont venus se greffer sur les besoins primordiaux, et compliquer la nature de l'homme. Les institutions qui se développaient parallèlement sont venues, en surplus, comprimer certains de ces besoins, en faire dévier d'autres de façon à en faire des auxiliaires de leur domination, ont faussé sa conception, toutes ses conceptions, au point de l'amener à lui faire considérer comme immoraux les actes qui voulaient l'affranchir de la domination établie; immoraux les actes parfaitement d'accord avec son organisation physique, et qui, pour cela ont persisté malgré l'anathème jeté sur eux, par l'esprit de domination religieuse, politique ou économique. Car il ne dépend pas de l'homme de changer complètement sa nature. En le forçant à avoir honte, de certains

actes, de se cacher pour les accomplir, on les a faussés, viciés, mais on n'a pu supprimer le mobile qui le pousse à les accomplir.

L'évolution morale faussée ainsi dès son origine, a donné naissance à une morale conventionnelle qui, brochant sur le tout, a contribué à obscurcir encore davantage la question. Ce qui fait que l'on discute énormément sur la morale sans arriver à la définir; car, ce qui était moral à une époque ne l'est plus à une certaine autre; ce qui est moral pour les uns, est immoral pour certains autres. Mais le prochain chapitre étant consacré à cette question, je reviens à celle qui nous occupe actuellement : L'homme est-il mauvais?

Comment ose-t-on lancer cette affirmation que l'homme, par nature, est mauvais? Quand tout nous démontre, que l'autorité, l'exploitation de la masse par la minorité des privilégiés ne subsiste que par l'abnégation des exploités, que ce n'est qu'en faisant appel à

leurs sentiments d'ordre, d'harmonie, de solidarité, que l'on arrive à justifier et maintenir l'ordre social qui les écrase.

Les défenseurs de l'état de choses existant ont été eux-mêmes, frappés de cette passivité de la foule, et ont été amenés à se demander comment il se fait que, condamnés à la misère continuelle, aux privations les plus aiguës, alors que tout sort de leurs mains, par quel miracle les exploités acceptent, avec résignation, cette situation sans essayer de retourner l'échelle?

Et comme explication de ce phénomène, ils ont trouvé, quoi? L'intérêt des générations futures!

Ah ça! l'homme ne serait donc pas si mauvais que l'on veut bien le dire, puisqu'il accepterait de souffrir pour léguer quelque bien à ses successeurs qu'il ne connaîtra jamais!

Il est vrai que l'on ajoute que, s'il se sacrifie, il ignore toute l'étendue de son sacrifice. Ce serait en vertu d'une force intérieure qui le pousserait ainsi, pour le plus grand bien de l'espèce! Mais cela c'est parler pour ne rien

dire, vu que la théorie des causes finales n'a plus créance qu'en métaphysique et la métaphysique dégringole tous les jours.

Si l'homme se sacrifie, s'il accepte des entraves, ce n'est pas en vertu d'une force intérieure, ce n'est pas davantage par dévouement à une descendance dont il se soucie fort peu ; c'est parce qu'il s'imagine que de ces entraves acceptées il en résultera un plus grand profit pour lui. C'est un troc qu'il opère avec l'autorité, il ne s'est pas encore aperçu qu'il donnait la plus grande part de ses biens pour n'obtenir que du vent.

Mais ce qui infirme l'accusation de méchanceté, c'est que l'état social actuel est organisé de façon à le rendre mauvais, féroce, impitoyable à l'égard de ses semblables ; à en faire un être tout à fait insociable, et la société n'a pas encore croulé sous l'action intérieure de ses forces dissociées.

La société actuelle, cela est indéniable, est basée sur l'antagonisme le plus absolu des intérêts individuels. Elle pose chacun de ses membres en concurrence directe les uns avec

les autres. Incapable d'assurer à chacun le travail qui lui permette d'obtenir la satisfaction intégrale de tous ses besoins, elle les force à se le disputer impitoyablement. En opposant ainsi les individus les uns aux autres, la société ne fait-elle pas tout ce qu'elle peut, et n'y réussit que trop bien parfois, pour rendre l'homme ennemi de son semblable? mauvais par conséquent.

Eh bien, malgré tous les ferments de haine qu'elle développe, malgré l'étroit égoïsme qu'elle entretient, provoque et sélectionne, il se fait, malgré son organisation vicieuse, jour à une tendance à la solidarité ; loin de devenir chaque jour plus insociable, l'homme tend de plus en plus vers un état harmonique.

Et la société, telle qu'elle est, n'arrive à se maintenir que parce que sa morale artificielle a su, jusqu'à présent, faire accepter à ceux qu'exploitent les privilégiés leur situation précaire présente, comme un mal inhérent à l'état social ; qu'elle a pu leur faire croire — jusqu'à un certain point — que le luxe et l'oisiveté étaient la récompense de vertus spé-

ciales, la récompense d'un mérite personnel.

La crainte du gendarme et de l'autorité entrent bien pour un peu, nous dira-t-on, dans ce respect des situations acquises. Pour une part, certainement ; mais pas assez, si l'homme était aussi foncièrement mauvais qu'on l'affirme, pour l'empêcher de nuire. L'intervention du gendarme pour le maintien de l'état social serait nulle et sans effet, sans la conviction morale que l'abdication de la volonté individuelle entre les mains d'un pouvoir assure la liberté de tous.

Et cela est si vrai que, dans les révolutions, alors que les travailleurs étaient poussés à la rue, même par la misère, ils ne s'en prenaient qu'aux maîtres politiques, qu'ils croyaient être les seuls fauteurs du malaise social. Devenus les maîtres, ils respectaient les maîtres économiques, d'où découlaient pourtant tous les maux.

L'homme mauvais ! mais réfléchissez donc

que s'il en était ainsi votre société avec son contraste de jouissance, de luxe, de fainéantise d'un côté, de misère, de privations et de surtravail de l'autre, ne subsisterait pas un instant de plus si les « pires passions » étaient seules à parler chez l'homme.

Il y a des crimes contre les personnes qui se commettent journellement, des attentats contre la propriété qui se font jour, mais cela n'est que l'exception; la majeure partie de ces actes en sont explicables par la mauvaise organisation de votre état social. Très peu sont attribuables à la méchanceté foncière de celui qui les a accomplis. Et ceux que l'on pourrait attribuer à la jouissance de faire le mal, ne sont que de très rares exceptions, et rentrent alors dans les cas morbides qui demandent à être soignés et non punis. Et dans nombre de ces cas, si on cherchait bien, combien ne sont accomplis que parce que l'auteur se sent abrité par une parcelle d'autorité, ou sait qu'il pourra faire appel à la protection de ceux qui la détiennent.

Avouez donc que si les travailleurs pouvaient devenir conscients de leur sujétion, si leur esprit s'ouvrait à la conception de ce que doit être la dignité de l'être, s'ils pouvaient se rendre compte de l'abjection de leurs défaillances devant leurs maîtres, de la misère de la vie qu'ils mènent, et de la beauté de celle à laquelle ils ont droit, oh! ce qu'ils auraient vite fait de culbuter votre société déprimeuse de caractères, tueuse d'intelligence, avorteuse de fiertés, émasculatrice de virilités.

On a souvent relevé le contraste qui existe entre l'attitude « d'un sauvage », avant qu'ils fussent contaminés par la civilisation, et l'attitude de la plupart de nos « civilisés ». Autant le premier, même devant ses chefs, a l'attitude fière, digne, gardant toute sa désinvolture, autant l'autre, lorsqu'il se trouve devant un maître de qui dépend son gagne-pain, est humble, soumis, courbe l'échine. Même, souvent, rien que par habitude, parce qu'il est devant un individu mieux habillé, ou ayant un semblant d'uniforme! tellement l'habitude de la soumission et la servitude, l'ont façonné à l'humilité.

Et c'est à tous moments de notre existence, à chaque pas dans la rue qu'est frappé de ce spectacle affligeant le regard de l'homme que révolte encore l'asservissement de l'homme.

D'autre part, pendant que dans les magasins s'entassent les chauds vêtements, les riches bijoux, les victuailles savoureuses, s'étalant aux regards de la foule, à l'abri d'une fragile barrière de verre, les miséreux, hâves, déguenillés, le ventre tordu par la faim, passent dans la rue, osant à peine leur jeter un regard de convoitise, comprimant leur estomac qui se dilate lorsqu'ils pensent à la saveur des bonnes choses qui les attirent, ils vont jusqu'à ce qu'ils tombent d'épuisement ou en finissent d'un coup en se jetant à l'eau.

« C'est la peur du gendarme qui les empêche de se précipiter dessus ». Allons donc, qu'auraient-ils à perdre? s'ils n'avaient pas la croyance que ce serait mal de s'emparer « de ce qui ne leur appartient pas », s'ils n'étaient pas retenus par la crainte de ce que l'on pourrait penser d'eux, plus forte celle-là que celle du gendarme, il n'y aurait pas de police

ou gendarmerie qui tienne devant la poussée de ceux qui ont faim et veulent vivre pourtant.

Nombreuses sont les occasions de « mal faire » où l'individu n'aurait pas à redouter l'intervention du gendarme, où il pourrait se venger, sans être vu, et de l'ordre social et des êtres dont il peut avoir à se plaindre, et dont il ne profite cependant pas. C'est que l'être humain n'obéit pas qu'à la force seule, il subit les raisonnements de son cerveau et à ceux qu'on lui a inculqués; ce qui prouve en fin de compte qu'il n'est pas la brute que l'on affirme, qu'il sait mater, malgré les incitations intérieures et extérieures, ce que l'on appelle les « pires passions ».

Que l'on établisse donc un état social où l'individu ne soit sollicité que par des besoins normaux, ne soit incité qu'à des actes justes, et vous n'aurez plus besoin du gendarme qui n'a jamais rien su prévenir, et n'est même pas capable d'assurer le châtiment en vue duquel vous l'avez créé.

Mais le travailleur sort de son avachissement. Il commence à comprendre que c'est son travail qui crée l'oisiveté de ses maîtres, que plus il crée de richesses, davantage il alourdit sa misère ; que ce sont les privations qu'il subit qui alimentent le luxe de ceux qui l'exploitent. Et, malgré cela, il reste passif, se contentant de murmurer lorsque la faim le torture trop fort. C'est que, vous l'avez tellement émasculé qu'il n'a même plus la velléité, lorsque la faim le talonne, de sauter, comme le fauve, sur la première proie venue se trouvant à sa portée. Et vous osez dire que l'homme est mauvais !

L'homme n'est ni bon ni mauvais encore une fois. Même dans votre société artificielle, organisée pour développer l'égoïsme le plus sauvage, l'homme foncièrement mauvais n'est qu'une rare exception.

Et même, pour ne s'être pas perverti complètement sous les milliers de siècles d'oppression de votre civilisation, il fallait qu'il eût une rare immunité contre la rage. L'homme est un être presque passif, subissant la pous-

sée de ses besoins, obéissant à la pression des circonstances extérieures. Il est, surtout, ce que le fait le milieu dans lequel il évolue. Sa passivité n'est pas absolue puisque, selon l'intensité de sa vitalité, il réagit plus ou moins contre les difficultés extérieures, mais ce n'est que pour aboutir, en fin de compte, à obéir aux passions qui l'impulsent.

Il ne devient un ennemi pour son semblable que lorsqu'il y a intérêt. Tous ses actes antisociaux sont provoqués par son besoin de vivre quand même. Faites qu'il n'ait plus besoin de lutter contre ses semblables, organisez votre société de façon que l'homme ne soit plus entraîné à faire le mal, où il n'ait à subir que des influences le poussant à la solidarité pour que vous n'ayez plus à craindre l'explosion des « mauvaises passions », pour que les individus deviennent tout à fait sociables.

Oh! si l'ouvrier pouvait penser, réfléchir. Si, son cerveau se développant, spontanément, il pouvait mesurer le degré d'avachissement dans lequel le maintient votre fausse civilisa-

tion, il ne voudrait pas, une seconde de plus, supporter le rôle abject auquel vous le condamnez.

Conscient de son rôle et de sa force, il culbuterait immédiatement votre état social pour reconquérir sa liberté et sa dignité, afin de développer son être en toute son amplitude, exercer toutes ses facultés en leur complète intégrité, donner libre essor aux virtualités qui sont en lui.

X

LA MORALE

Codification de la morale. — La religion s'en mêle. — Intervention de la conscience. — Timidité de l'esprit critique. — La moralité de l'homme. — Contradictions. — Définition du bien et du mal. — Complications des sensations. — Répercussion de nos actes. — Positivisme et idéalité. — La morale étant née, n'est que relative. — L'état social engendre la morale. — « Juste milieu ». — La morale en conflit avec le « bien » de l'individu. — Conflit entre la morale et l'individu. — L'esprit métaphysique partout. — Les actes n'engendrent ni récompense ni châtiment ; ce sont des faits matériels qui engendrent des répercussions matérielles. — La moralité se dessine en les conséquences de l'acte par rapport à d'autres êtres. — La théorie ne suit que la pratique. — Ce n'est pas amoindrir son autonomie de subordonner son action à la nature de son être. — L'enchaînement des êtres. — L'individu est sa propre fin. — Le bien de l'espèce découle du bien de l'individu. — Le bien immédiat n'est pas toujours un vrai bien. — Complexité des sensations. —

Harmonisation de l'état social avec les individus. — Vers l'harmonie.

Tout en n'ayant pas la prétention de vouloir construire un nouveau système de morale, il nous faut, ici, en dire quelques mots ; car, nous l'avons vu dans les chapitres antérieurs, il est impossible de parler de l'individu et du milieu social, sans parler de la morale. Il nous faut donc non pas en faire l'historique, cela me forcerait à lire un tas de traités que je ne me sens pas la force d'ouvrir, mais la prendre en ses lignes les plus générales afin de nous en faire une idée assez nette nous permettant de la discuter en connaissance de cause.

De tous temps on a essayé de codifier la morale. Bien avant les législateurs, bien avant les religions, on a essayé d'établir des règles de conduite assez fortes pour maintenir l'individu en certaines limites qu'il ne pouvait enfreindre sous peine de déchoir aux yeux des membres de son clan, à ses propres yeux. La coutume et la tradition sont, certainement, les précurseurs, en la société, des Passy, Bérenger et autres Jules Simon.

Ensuite les systèmes religieux, suivis de bien près par les politiques, vinrent apporter le poids de leur puissance, à cette œuvre de codification, avec cette aggravation, qu'avec la tradition et la coutume, les mœurs, sous l'empire des circonstances pouvaient se transformer progressivement. Avec le code religieux ce fut la cristallisation de certaines conceptions, avec défense d'évoluer, car la morale présentée comme étant d'essence divine, sacrilège était celui qui essayait de la modifier.

Chaque être humain naissait à la lumière en portant gravés, au plus profond de son cœur, des enseignements qu'il devait suivre en toutes les circonstances de sa vie sous peine d'être poursuivi sans cesse, par les cris de sa « conscience », personnage muet quoique terriblement bavard, si on en croyait ceux qui ont anthropomorphisé cette abstraction.

Après les divagations de la religion ou, pour être plus juste, des religieux — vinrent les radotages des philosophes. Inutile de les passer en revue, nombreux sont les bouquins, petits ou gros, qui ont fait ce travail, laissons-les

dormir en paix. Il a fallu arriver au développement des sciences anthropologiques qui, étudiant l'homme d'un peu plus près, ont vu un peu plus clair dans les manifestations de l'activité de la matière pensante.

Mais, même chez les anthropologues, persistent encore les préjugés de l'éducation première, et la plupart n'osent aller jusqu'au bout des conséquences de la vérité entrevue.

On a reconnu pourtant que, contrairement aux assertions qui voulaient que l'homme fût primitivement : bon, selon les uns, mauvais, selon les autres, il n'était qu'un être déterminé par toutes sortes de conditions extérieures autant qu'intérieures : conditions de milieu, sol, climat ; atmosphère, hérédité, éducation, état de santé, etc. Ni bon, ni mauvais, par conséquent, mais obéissant aux mobiles du moment qui l'impulsent.

Du coup, la question de morale se trouve également tranchée, l'homme n'étant, de sa nature, ni moral ni immoral, « amoral » tout simplement ; agissant, pour la plupart du temps, sous la pression de mobiles qui échap-

pent à son contrôle. La logique voulait que l'on conclût à son irresponsabilité.

Quelques-uns l'ont proclamée théoriquement, mais en continuant de préconiser dans la pratique tout le système judiciaire, pénitentiaire et répressif que l'on devait aux anciennes notions de morale. Seulement on a fait intervenir l'idée de défense sociale, restaurant ainsi, au profit de l'entité-société, la question de morale qui leur échappait en l'individu.

En somme, qu'est-ce que la morale?

De toutes les définitions données la plus nette, la plus précise est encore celle donnée par ce primitif Australien qui, au voyageur qui l'interrogeait, répondit:

C'est « bien » quand j'enlève la femme d'un autre, — c'est « mal » quand on m'enlève la mienne.

Or, si on scrute la morale, et toutes les définitions données, nous trouvons toujours, en dernière analyse, que ce qui est « moral »

pour chacun, c'est ce qu'il trouve « bien » ou qui lui cause un plaisir, une jouissance ; — « immoral » ce qu'il trouve « mal » ou lui cause un déplaisir, une souffrance.

Mais comme ce qui cause une jouissance à l'un, peut offusquer les sens d'un autre, il s'en est suivi que les notions de morale ont varié selon les foyers d'évolution.

Et ce sont ces sensations de bien ou de mal, de plaisir ou de souffrance qui ont évolué avec notre cerveau, avec nos connaissances, la complexité de nos relations et que l'on a voulu codifier sous le nom de « morale », mais dont la mobilité et sa facilité à changer selon les conditions de la vie, dément l'origine supraterrestre, dont l'évolution nie, à l'avance, toute tentative de codification.

Née des premiers contacts de l'être à peu près conscient avec le milieu extérieur, la notion du bien et du mal continuera d'évoluer avec lui.

Mais la réponse de l'Australien, c'est sa première sensation, tout à fait individuelle. Plus tard, en évoluant, sont venues se gref-

fer les considérations de relations individuelles puis celles d'ordre social, embrouillant la question en la compliquant.

Il a fini par comprendre que ce qui était « bien » pour lui, pouvait être un « mal » pour un autre. Quand il a eu à subir les représailles de celui auquel il avait enlevé la femme, il s'est aperçu qu'un « bien immédiat » pouvait être suivi d'un « mal » plus intense, quoique plus tardif, et ses notions de morale s'en sont trouvées modifiées.

D'autre part, l'autorité et la propriété s'établissant au sein de la société, elles ont modifié, elles aussi, les conceptions de morale. L'ordre social, ou du moins ceux qui le représentent, étant en conflit permanent avec ceux qu'ils veulent dominer, ils ont établi des notions de bien et de mal absolument en désaccord avec celles que possédait l'individu, en antagonisme avec son propre bien.

Seulement comme on ne pouvait, sous peine de rébellion, imposer à l'individu la renonciation complète à la satisfaction de certains besoins, à l'oubli perpétuel de sa personnalité

au profit de la société, les maîtres élaborèrent une morale dite supérieure que l'on enseigna aux exploités. Idéal élevé à la réalisation duquel devaient tendre tous leurs efforts ; morale supérieure qu'ils devaient essayer de pratiquer, quittes à faire moins s'ils ne pouvaient la réaliser entièrement. La loi ou le bon plaisir du maître se contentèrent du minimum qu'ils pouvaient exiger de l'individu sans éveiller les sentiments de révolte qui dormaient chez lui.

Seriné dès son enfance, l'individu se pliait aux exigences du maître, ou de la loi, sentant sa raison s'égarer sur les notions du bien et du mal, acceptant ce qu'il ne pouvait éviter, honteux de son imperfection en songeant aux préceptes de morale « supérieure » que lui enseignaient les prêtres et les philosophes.

Mais cette morale soi-disant « supérieure », soi-disant innée, n'a pas toujours fait partie du bagage intellectuel de l'homme. Comme toutes les connaissances humaines, elle a évolué, rejetant certains préceptes qu'elle avait considérés comme moraux jusque-là, s'enrichissant de certains autres qu'elle n'avait pas

soupçonnés. Les conceptions morales humaines se sont modifiées suivant l'évolution des rapports d'individu à individu, d'individu à autorité, de groupement social à groupement social.

Sur cette question, comme sur tant d'autres, on a discuté, ergoté, entassé système sur système, élaborant des lois « inéluctables » que la moindre découverte réduisait ensuite à l'état d'erreur. On a d'abord pris les conséquences pour des causes, ânonné sur des faits que l'on prétendait expliquer sans en connaître la cause génératrice; et aujourd'hui encore, les uns prônent la morale, les autres la nient sans que l'on soit arrivé à se mettre d'accord sur sa définition.

Les uns, les partisans de l'autorité, après avoir voulu faire apporter par l'homme en naissant les notions de morale qui devaient le guider ensuite dans les péripéties de son existence, prétendent, aujourd'hui, asseoir la moralité sur des conditions extérieures à son individualité. C'est sur sa vie en société qu'ils prétendent étayer leur morale, et c'est en effet

une base logique, mais comme leur état social est arbitraire, injuste, faussé dans son organisation, il ne peut en sortir qu'une morale arbitraire, fausse et injuste.

Les autres, les purs individualistes, qui combattent l'état social actuel, affirment, eux, qu'il n'y a pas d'état social qui puisse justifier aucune morale, que l'individu ne doit pas connaître d'autres règles que ses besoins et son bon plaisir, d'autre sanction que sa volonté.

Ici encore, je vais être forcé de me placer entre l'opinion des autoritaires et celle des purs individualistes, position de « juste milieu » que j'ai pratiquée déjà en pas mal de ces chapitres et qui, sans doute, me vaudra l'épithète de « crapaud du marais ». Mais pour le seul plaisir d'être classé parmi les partisans des idées « les plus avancées », je ne puis pourtant pousser mes déductions jusqu'aux conclusions qui me semblent absurdes; et je me console en pensant que, si on est toujours le révolution-

naire de quelqu'un, en retour on est sûrement le réactionnaire de quelque autre. Cette digression faite, je reprends ma démonstration.

La morale sociale actuelle découlant de la forme autoritaire, exigeant de l'individu des actes contraires à son intérêt immédiat, forcément, en est arrivée à entrer en conflit avec les conceptions que l'individu se faisait sur ce qui lui est personnellement bien ou mal.

Tant que l'individu a accepté sans contrôle les notions que lui inculquait l'autorité, il a accepté cette dernière sans la discuter, mais cela n'empêchait pas son cerveau de faire un lent et sourd travail de raisonnement qui a amené ses conclusions en désaccord avec celles que lui inculquait l'éducation.

Nous assistons aujourd'hui à la lutte aiguë, mais il est évident que, tout le long de son évolution, il a opposé une sourde résistance, inconsciente comme son raisonnement, le plus souvent, mais de tous les instants, pourtant. Contraint de se plier à des pratiques que son être instinctivement repoussait, forcé de lutter contre le besoin qui l'entraînait à accomplir

les actes qui lui étaient défendus, l'individu ne s'est jamais adapté qu'imparfaitement à ce qui lui déplaisait, s'est caché pour accomplir ce qu' on lui défendait, et c'est à cette dualité que nous devons la pudibonderie et l'hypocrisie, ces deux pires fléaux de l'espèce humaine qui, en ajoutant de nouveaux caractères à la moralité, ont sali et abaissé le caractère individuel.

Mais, surtout, nous avons eu mainte fois l'occasion de le constater en le cours de ces pages, c'est surtout grâce à l'esprit métaphysique qui a toujours hanté le cerveau de l'homme que nous devons les obscurités qui embrouillent la question de la morale. Sans ce besoin de couper les cheveux en quatre qui dévoie à chaque instant son imagination il aurait, depuis longtemps, compris qu'il devait s'en tenir à sa première définition appliquée à ses semblables — c'est-à-dire qu'il y a des actes qui lui sont agréables et d'autres désagréables que, dans ceux-là il y en a qui peuvent être agréables, désagréables ou indifférents à ses

semblables; la métaphysique n'a rien à voir à cela.

Si l'être était appelé à évoluer isolément, ses actes ne seraient ni moraux ni immoraux. Il en est ainsi, du reste, de beaucoup que Spencer dans sa *Morale individuelle* a baptisés ainsi, mais n'ont rien à voir avec ces épithètes. Ce n'est que par un restant de cet esprit métaphysique que nous rencontrons à chacun de nos pas que l'on arrive à les classifier de la sorte.

Certains actes sont utiles ou nuisibles à l'individu. Et lorsque ces actes lui apportent plaisir ou peine, ce n'est ni récompense ni châtiment, qu'ils lui infligent, mais tout simplement des conséquences qu'il aurait pu prévoir si, au moment d'accomplir ces actes, il avait eu présent, en l'imagination, toutes les conséquences qui allaient être soulevées par son action.

Ce n'est que lorsque nos actes commencent

à avoir des effets pour les autres qu'ils entrent dans le domaine de la morale.

Qu'un individu, par exemple, par gloutonnerie, s'empiffre de boustifailles, jusqu'à en attraper une indigestion. Nos moralistes viennent nous dire que cet individu a été « puni » de sa gourmandise, par l'indigestion qui s'en est suivie ; c'est une façon de parler, car s'il avait eu un estomac assez actif pour sécréter assez de sucs gastriques pour digérer tout ce qu'il a absorbé, il n'aurait ressenti aucun malaise de son acte qui serait resté le même pourtant.

Jusque-là, il n'y a ni moralité, ni immoralité dans son acte ; il subit tout simplement les effets matériels d'un acte matériel, en contractant une forte indigestion s'il s'est empli la panse outre mesure. Il n'a eu, tout simplement qu'un acte agréable — le plaisir de la dégustation — suivi d'un effet désagréable — l'indigestion.

Où l'acte commence à revêtir un caractère moral, c'est lorsque le monsieur s'est empiffré outre mesure, tout en sachant qu'à côté

de lui, il y avait d'autres êtres mourant de besoin, n'ayant pas de quoi assouvir leur faim.

De même, pour l'ivrogne, en tant qu'il est seul à supporter les effets de son intempérance, la morale n'y a rien à voir ; où elle commence à se dessiner, c'est par les effets que peut avoir un alcoolisme invétéré sur la descendance d'un alcoolique. Mais ici, encore, ce n'est pas le fait de s'alcooliser qui serait moral ou immoral, mais le fait d'engendrer des descendants, tout en sachant qu'ils pourront apporter les tares de leur origine.

Mais comment établir nos responsabilités à l'égard de ceux qui n'existent pas, quand nous ne sommes pas encore fixés sur celles qui nous incombent à l'égard de ceux qui nous entourent.

Si, en accomplissant un acte quelconque, l'individu n'en récolte que des résultats heureux — ou qu'il considère comme tels — il sera incité à les répéter et continuera à les répéter sans y apporter aucune idée de moralité ou d'immoralité, tant que les effets lui seront personnels.

Mais si l'acte ne lui est favorable qu'en enlevant à d'autres les satisfactions qu'il lui procure ; si la répétition de cet acte est de nature à lui amener des représailles de ceux qu'il aura lésés, l'individu sera amené ainsi à modifier son action.

Ce n'est que bien plus tard, au cours de son développement, qu'il y ajoutera une épithète ; et qu'il sera indifférent, glorieux ou blâmable d'accomplir tel ou tel acte. Dans l'évolution humaine, la théorie qui cherchait à expliquer nos actes n'étant toujours intervenue qu'après que l'expérience les avait fait entrer en la pratique.

Tout ce que nous pouvons en conclure, c'est qu'il n'y a pas de morale absolue, et bien moins encore peut-elle être fixe ; puisqu'elle évolue avec nos connaissances, avec nos aptitudes, avec nos conceptions nouvelles de la vie.

De même elle ne peut comporter aucune sanction que la satisfaction personnelle de l'individu. Ce qui est agréable à l'un peut être désagréable à l'autre ; l'immoralité justement,

serait de se plier à accomplir ce que l'on trouve mauvais, mal, « immoral » par conséquent.

De plus, elle doit être sans « obligation », ajoutent, à la suite de Guyau — sans l'avoir lu, sans doute — les purs individualistes. Car, en parlant de non-obligation, Guyau veut dire, sans coercition, sans les obligations factices que nous imposent les préjugés, mais il ne nie nullement les obligations qui découlent forcément d'une façon d'agir ou des rapports des êtres entre eux. Les obligations ne peuvent nous être imposées que par notre raisonnement, voilà tout.

Plus logique que ceux qui visent à l'épate, Guyau tient compte des faits ; il démontre que, subordonné à son organisation physique, l'être humain ne peut considérer comme des obligations les actes qui lui sont imposés par son organisation propre pour l'entretien de son activité, la conservation de la vie.

Ainsi, par exemple, ne pouvant maintenir son existence, ses forces et sa santé qu'en absorbant, chaque jour, telle quantité de nourriture et de boisson, ce n'est pas une restriction à sa liberté de se conformer à ce besoin de son organisme.

Etant appelé, de par son évolution, à vivre en société avec ses semblables, il est, de même, absurde de venir prétendre que c'est restreindre son autonomie de s'abstenir d'actes pouvant être nuisibles à ses coassociés, et pouvant, par suite, amener conflit entre eux et lui.

Lorsque l'homme pourra développer toutes ses facultés, bien se connaître, il subordonnera ses actes aux nécessités de la vie en commun, cela se fera spontanément, parce que ce sera naturel chez lui d'agir ainsi, sans qu'il se sente en rien diminué en sa liberté d'agir. Seulement qu'on le sorte d'un état social où, quoi qu'il fasse, n'importe de quel côté il se tourne, il se trouve immédiatement en concurrence avec quelqu'un.

Où il y a amoindrissement de la personna-

lité, restriction à son autonomie, c'est lorsqu'une ligne de conduite lui est imposée par une volonté extérieure à la sienne. C'est à la disparition de cette possibilité de coercition que doivent tendre tous les efforts humains.

Nous l'avons vu en un chapitre précédent, l'individu n'est pas une pure abstraction ; c'est un être réel tiré à des centaines de millions d'exemplaires ; de plus, ces divers individus ne peuvent s'abstraire du milieu dans lequel ils vivent, ne peuvent s'isoler les uns des autres. Leurs actes ont des effets sur leurs semblables, les actes de leurs coassociés ont des effets sur eux.

Engendré et engendreur, l'individu subit les effets des générations passées, comme les générations futures subiront les effets des actes qu'accomplit l'être actuel. Chaînon dans une chaîne sans fin, il tire ceux qui viendront après lui, comme il subit la traction de ceux qui le précédèrent.

Constater ceci c'est constater que les actes de ceux qui l'entourent ne peuvent lui être indifférents, de même que les siens ne peuvent laisser insensibles ceux qui seront dans l'orbe de leur répercussion. Donc, il est absurde de poser l'individu comme centre du monde et d'affirmer qu'il n'a à tenir aucun compte des autres êtres qui évoluent à côté de lui. c'est la même absurdité que ceux qui lui prêchaient le renoncement de son individualité au bonheur d'autrui.

Envisager l'individu comme une entité et raisonner là-dessus comme s'il était unique et seul en l'univers, c'est partir d'un illogisme pour aboutir à une absurdité.

Il est vrai que le but des actes de l'individu est la conservation de son existence, la satisfaction de ses besoins, l'accroissement de sa personnalité par l'exercice et le développement de ses facultés, c'est là le but de la vie. Donner d'autres buts et d'autres mobiles à l'être vivant, c'est faire de la métaphysique, c'est méconnaître la réalité.

L'intérêt de l'humanité, le bien de l'espèce,

autant de conceptions métaphysiques qui embrouillent la question et ne signifient rien. L'individu agit en vue de son bonheur propre. S'il réussit à se développer, à se fortifier, l'espèce en profite, l'évolution de l'humanité en profitera, mais l'individu a agi d'abord pour lui, parce que cela lui était agréable, l'espèce et l'humanité n'en profitent que par ricochet.

Si, aujourd'hui, nous n'en sommes plus sur les notions de « bien et de mal », à la définition du « sauvage » citée plus haut, c'est que l'expérience des générations passées nous a démontré que, parfois, l'acte qui nous amenait un « bien » immédiat, pouvait être suivi d'effets ultérieurs nous causant un « mal » que ne compensait pas le « bien » dont nous avions joui.

Après avoir trouvé très « moral » de s'accaparer les femmes des autres, le « sauvage » et sa descendance ont fini par s'apercevoir

qu'ils n'étaient pas toujours les plus forts dans leurs agressions, et qu'il en cuisait quelquefois de gêner le voisin.

Ils comprirent que leurs rapts étaient suivis de retours offensifs de la part des spoliés et qu'en fin de compte l'état de crainte, de guet et de qui-vive perpétuel leur était plus insupportable que ne leur donnait de satisfactions le bien conquis.

Leurs notions morales se modifièrent insensiblement sur ce sujet, et ils arrivèrent à se dire que, parfois, il pouvait être aussi « mal » d'enlever la femme du voisin que le voisin de vous enlever la vôtre [1].

Mais tous nos actes ne sont pas aussi tranchés que celui-là en leurs effets ; pour la plupart d'entre eux la délimitation est des plus difficiles, ce n'est que par ceux dont l'effet était immédiat que l'être vivant apprit à connaître la valeur de ses actes.

1. Modifiée ! bien plus en apparence qu'en fait jusqu'ici ; car si on n'enlève plus de vive force la femme du voisin, il est toujours de « bon ton » de le faire cocu, toujours mal d'être cocu soi-même.

Quelques-uns de ses actes pouvaient être indifférents à tout son entourage ; il a continué à les accomplir tant qu'ils ont répondu, pour lui, à un besoin, à une sensation. Certains autres pouvaient n'être agréables qu'à celui qui les accomplissait, absolument désagréables aux autres. Sur ceux-là l'auteur dut être bientôt édifié, et eut vite appris à en tirer la moralité.

D'autres, les plus nombreux, s'ils étaient indifférents à la plupart de ceux de son entourage, avaient une répercussion plus éloignée, mais agréable sur certains, désagréable sur d'autres. Ce sont ceux-là dont la moralité a été la plus longue à tirer, et n'est même pas faite, puisque nous en sommes encore à discuter sur les questions de morale.

Ce qui complique encore la difficulté, c'est que cette répercussion agréable ou désagréable, que font éprouver les actes, varie non seulement en qualité, mais aussi en intensité ; selon les milieux, selon l'éducation, selon les circonstances, selon l'état d'esprit et de développement de ceux qui la ressentent.

Tel acte qui fera rire les uns — répercussion agréable — fera pincer les lèvres de tels autres — répercussion désagréable. Et ceux qui rient, comme ceux qui font la moue, peuvent avoir également raison. L'absurde c'est d'avoir voulu codifier la morale, d'avoir voulu la faire unique et invariable, les caractères humains, les degrés de développement, les façons d'envisager les choses étant variés à l'infini.

Ce qu'il faut, c'est que l'état social permette aux individus d'évoluer selon leurs conceptions, de se rechercher selon leurs affinités, de se séparer de ceux dont les manières d'être, de penser et d'agir sont antipathiques aux leurs.

La morale doit être individuelle; elle ne comporte pas d'autre sanction que la volonté qui agit. L'individu qui n'agit que d'après la morale des autres est un être fourbe, hypocrite, « immoral » par conséquent.

Quand il sera arrivé à un développement plus grand, quand son cerveau arrivera à prévoir au delà du résultat immédiat, à peser les conséquences ultérieures d'un acte, l'individu, de lui-même n'accomplira que des actes sociables.

Et plus l'intelligence se développera, plus notre cerveau apprendra à scruter les faits, plus s'élèveront nos conceptions morales. Tout en cherchant, avant tout, la réalisation de notre propre bonheur, nous apprendrons à ne pas le séparer de celui des êtres avec lesquels nous serons en contact.

Nous perdrons de notre agressivité pour adapter notre action à des faits ne pouvant susciter aucune réclamation de nos semblables. Cette façon d'agir s'infiltrant progressivement dans nos habitudes, nous arriverons insensiblement à subordonner notre activité à notre raison, à lui donner toute l'extension qu'elle comporte sans entraver celle de nos voisins, sans que nous soyons pour cela amoindris dans notre autonomie.

Mais nous n'en sommes encore qu'à l'état d'élaboration. Actuellement la morale individuelle est en conflit permanent avec la morale sociale, conflit inévitable puisque l'individu et l'état social ayant évolué séparément tout en étant soudés l'un à l'autre ; il est tout naturel que l'un se révolte contre ce que l'autre veut lui imposer par la force.

D'autre part, les individus étant soudés les uns aux autres par le système social, forcés de rester en relations alors que leurs sentiments tendent à les dissocier, les différentes morales individuelles, au lieu de se pénétrer, de se fondre, se font agressives les unes des autres, élargissant le fossé qui les sépare.

Malgré cela pourtant, l'esprit critique accomplit son œuvre, chaque morale individuelle, par son contact avec les autres morales individuelles, se modifie, se transforme, et s'ébauche en morale plus sociale.

C'est du conflit de ces différents morales particulières que se dégage la morale supérieure qui doit nous conduire à l'état social que doit réaliser l'humanité où les différentes

conceptions morales, tout en restant individuelles, sauront se donner libre cours, se faire place les unes aux autres, et réaliser la morale générale qui est l'harmonie par la diversité.

XI

L'ÊTRE SOCIAL

Transformation des conceptions sociales. — L'anarchie sourd de toutes parts. — Les incohérents. — Rien de nouveau sous le soleil. — La culture du « Moi ». — Rapetassage de vieilles conceptions. — Toujours les abstractions. — Illogisme de raisonnement. — Egoïsme, altruisme. — Les extrêmes se touchent. — Variabilité de nos tendances. — Relativité de l'absolu. — La logique mène à l'absurdité lorsqu'on ne tient pas compte des contingences. — L'homme doit son intelligence à l'état social. — Où le bien peut produire le mal. — Méfaits de l'abstraction. — Débarrassons-nous de la métaphysique.

L'initiative, l'autonomie individuelle, c'est là la force de l'anarchie ; ce sont ces deux conceptions admirables de l'individualité humaine qui, une fois comprises et mises en pratique, seront fécondes en résultats.

Lorsque les individus conscients de leur force, soucieux de leur dignité, auront compris ce que les fait la société, ce qu'ils devraient être s'ils pouvaient développer leurs facultés, toutes les conceptions que l'on se faisait sur la société et l'individu en seront bouleversées.

Une fois ancrées en les cerveaux, elles doivent impulser la révolution future ; et même en l'ordre social actuel, aider à le transformer. Une fois que les individus auront compris qu'ils ne doivent compter d'abord que sur leurs propres efforts pour réaliser leur conception de la vie, leur action tendra à leur faire porter leurs efforts à la réalisation de l'ordre social harmonique tel qu'ils l'auront compris, et que les moins hardis s'accordent à donner, au moins comme but lointain de l'évolution humaine, s'ils en contestent la possibilité immédiate.

Cette nouvelle conception de l'individu devait attirer à elle tous ceux qui ont le sens droit, le sentiment de justice et de réciprocité, la pudeur de la dignité humaine. Aussi, en sciences, en arts, en littérature, nous la voyons

poindre dans les constatations des uns, dans les conclusions de certains autres, en les aspirations de tous. Nettement formulées, par-

table aussi — il y a
ntre du monde, tout
en trouver de neuf,
venter des théories,
rs de chefs d'école,
i s'élèvent pour dé-
nes inepties, jamais
!
rabâchons ce qui a
nous ne faisons que
rent ceux qui nous
es plus neuves — ou
ulent de celles qui les
faisons que leur don-
élucider, de les pré-
nous est particulier ;
les habiller à notre mode, en un mot, à trouver des arguments nouveaux en leur faveur. Mais là se borne la part d'inédit que nous y apportons.

Lorsque les individus conscients de leur force, soucieux de leur dignité, auront compris ce que les fait la société, ce qu'ils devraient être s'ils pouvaient [illegible] toutes les conceptio[illegible] la société et l'indivi[illegible]

Une fois ancrées [illegible] vent impulser la ré[illegible] en l'ordre social ac[illegible] mer. Une fois que l[illegible] pris qu'ils ne doiv[illegible] sur leurs propres effo[illegible] ception de la vie, [illegible] faire porter leurs e[illegible] l'ordre social harmo[illegible] compris, et que les [illegible] à donner, au moins [illegible] l'évolution humaine [illegible] possibilité immédiate [illegible]

Cette nouvelle con[illegible] vait attirer à elle tous ceux qui ont le sens droit, le sentiment de justice et de réciprocité, la pudeur de la dignité humaine. Aussi, en sciences, en arts, en littérature, nous la voyons

poindre dans les constatations des uns, dans les conclusions de certains autres, en les aspirations de tous. Nettement formulées, parfois.

Mais, — cela était inévitable aussi — il y a ceux qui, se croyant le centre du monde, tout en étant incapables de rien trouver de neuf, tout en ayant besoin d'inventer des théories, afin de se donner des airs de chefs d'école, sont à l'affût de celles qui s'élèvent pour débiter, à leur sujet, quelques inepties, jamais nouvelles, celles-là, hélas!

Tous, plus ou moins, rabâchons ce qui a été dit avant nous; tous nous ne faisons que souligner ce qu'ébauchèrent ceux qui nous précédèrent. Les choses les plus neuves — ou paraissant telles, — découlent de celles qui les ont précédées; nous ne faisons que leur donner de l'extension, de les élucider, de les présenter sous le jour qui nous est particulier; les habiller à notre mode, en un mot, à trouver des arguments nouveaux en leur faveur. Mais là se borne la part d'inédit que nous y apportons.

Et c'est déjà beau d'aider au développement d'une idée ; mais certains cerveaux trop mesquins pour voir une idée en toute son ampleur, trop à courte vue pour en apercevoir toutes les contingences, taillent, rognent, la malheureuse qu'ils choisirent pour victime, afin de la faire entrer en leur cervelle étroite ; et d'une idée grande, généreuse, en font une chose informe, rétrécie sur le patron de leur petite personnalité.

Et alors, on est venu proclamer que « l'Individu » était tout ; que son « moi » emplissait l'univers ; que, dans la satisfaction de ses besoins il n'avait pas à tenir compte d'autrui. Lui ! lui seul, et c'était tout !

Peu, par exemple, osent aller jusqu'au bout de leurs théories en affirmant que, s'il est utile à l'individu de marcher sur les cadavres de ses concurrents, il doit le faire sans aucun remords. Jusqu'à présent, il n'y a que les éco-

nomistes qui aient osé carrément l'affirmer.

Quelques intellectuels ont bien, eux aussi, déclaré qu'il n'y a pas à se préoccuper des « vagues humanités » grouillant dans le bas-fond social et que l'on peut, impunément, les piétiner en sa marche ; leur rôle, sur terre, consistant à peiner, souffrir et produire au service de l' « élite » qui a toujours le droit, si cela lui est utile, de s'affirmer, aux dépens de la « vile multitude ! » Mais moins carrément affirmé, emberlificotté de phrases cherchant à atténuer l'aveu.

Et voilà comment, avec des idées neuves, on rapetasse de vieilles conceptions ; puisque cela nous ramène ainsi au « sang-bleu » de la noblesse de jadis. Aristocratie intellectuelle ou de l'argent, du sabre ou du nombre, de la naissance ou du choix, n'est-ce pas toujours la domination du petit nombre sur le plus grand, la vanité érigée en qualité ; et n'importe par qui elle soit exercée, l'autorité aboutit toujours à l'exploitation des gouvernés par les gouvernants ! Quels que soient les prétextes dont elles prétendent justifier son origine,

elle n'en reste pas moins arbitraire et injuste.

Son propre bonheur doit être, évidemment, le seul but de l'individu ; agir selon ses conceptions, au mieux que lui permettent ses aptitudes, voilà l'idée vraie, logique ; mais pour en tirer les conclusions qu'ils formulent, il fallait que les « purs individualistes » — comme ils s'intitulent — aient encore le cerveau farci de toute la métaphysique qu'au lycée on leur fourra dans le cerveau, et en arrivent à envisager l' « individu » comme une abstraction remplissant à elle seule l'espace et le temps. C'est ce qu'ils n'ont pas manqué de faire.

Cela, du reste, leur facilitait le raisonnement. Ayant éloigné toutes les contingences, ayant réduit l'humanité à une seule et vague entité, ils pouvaient ainsi attribuer tous les droits, toutes les possibilités à leur conception, aller droit leur raisonnement, sans avoir

à s'inquiéter de possibilités autres qui, pour eux, n'existaient pas — puisqu'ils les ont supprimées — en ayant l'air de conserver une apparence de logique.

Malheureusement, pour leur raisonnement, l'individu n'est pas une entité abstraite. C'est une réalité se subdivisant en centaines de millions d'exemplaires, répartis sur la surface de notre globe terraqué ; et chacun de ces exemplaires apportant avec lui, en naissant, les virtualités qui lui sont propres, ce qui comporte pour chacun également les droits que l'on a voulu attribuer à l'entité; c'est-à-dire le droit d'évoluer à sa guise, selon ses aptitudes, et de poursuivre la réalisation de son propre bonheur, selon sa façon de les concevoir.

Ces diverses autonomies doivent-elles en leur évolution, entrer, en compétition les unes contre les autres? Y a-t-il à rechercher si leur intérêt bien entendu les mènera à agir d'accord, harmoniquement, ou bien à continuer la lutte actuelle, sous prétexte que la liberté et le bonheur de l'individu consis-

tent à évoluer sans tenir compte des « vagues humanités »? Voilà qui « indiffère » les « individualistes » puisque leur raisonnement ne mentionne qu'une abstraction ; mais qu'il importe cependant d'élucider, lorsqu'on ne se paie pas que de mots.

Et alors reprend, ici, l'éternelle querelle sur l'égoïsme, l'altruisme et mots semblables où personne ne s'entend; car toujours, selon la tendance de notre faculté d'abstraire, et surtout de notre éducation qui nous pousse également à l'abstraction, on discute sur ces deux sentiments, comme s'ils étaient deux entités ayant un pouvoir et des effets nettement définis; tandis que, en réalité, ce ne sont que des tendances de notre raisonnement se modifiant selon la pensée du moment, qui, elle-même, se modifie sous la pression des circonstances extérieures.

Egoïsme! Altruisme! mots génériques servant à désigner différentes façons d'agir ou de penser, mais si peu précis, si extensibles que, ce que les uns dénomment altruisme, d'autres, avec autant d'apparence de raison, peu-

vent le nommer égoïsme; ce qui, une fois de plus, nous démontre que ces deux sentiments peuvent bien, en notre esprit, être opposés l'un à l'autre, mais par leurs manifestations extrêmes seulement; car, par des gradations insensibles, ils se joignent et arrivent à se si bien confondre, qu'il est impossible, en certains actes, de définir quel est celui de ces deux mobiles qui nous a impulsé.

Et, après tout, cela n'a rien d'étonnant puisque, quels que soient les caractères que revêtent nos sentiments pour se manifester, ils ne sont que l'affirmation de notre individualité qui, elle-même étant des plus complexes, ne peut donner naissance à des sentiments nus et nettement tranchés.

Qui, à un degré quelconque, ne se sent pas, parfois, ému par une souffrance autre que la sienne? troublé dans sa quiétude? l'esprit inquiet de la souffrance d'autrui, au point de désirer, si la chose était faisable, souffrir à la

place d'une personne aimée? et même, alors que le mal n'atteint que des êtres qui vous sont indifférents, vous fait souhaiter la force nécessaire pour le détruire.

En revanche, qui, en certaines occasions, peut se vanter d'avoir fait tout ce qui lui était possible pour amortir les souffrances qu'il a vues? Qui n'a pas eu son heure d'apathie où tout en étant vaguement incommodé du mal des autres, n'a rien fait pour l'adoucir? sans compter les occasions où, tout en ayant la bonne volonté de venir en aide à autrui, on ne le fait pas, parce qu'il en résulterait des conséquences fâcheuses pour soi ou pour les siens?

L'homme vraiment altruiste serait celui qui, annihilant complètement son individualité au bonheur d'autrui, arriverait à n'agir continuellement qu'en vue du bien de ses semblables. Il existe et a existé quelques exceptions de ce genre; mais, règle générale, l'être humain pense d'abord à lui avant de penser aux autres. Et, du reste, il n'est pas désirable que l'individualité évolue vers l'altruisme ainsi

entendu, puisque ce serait le sacrifice des bons au profit des pires.

D'autre part, l'homme absolument égoïste serait celui qui, vraiment insensible aux souffrances qui ne l'atteindraient pas personnellement, ne verrait dans ses semblables que des instruments d'exploitation et de jouissance, les traiterait en matière exploitable, oserait le proclamer ouvertement, sans l'atténuer d'aucune considération à côté.

« Les privilégiés de la société actuelle, » nous dira-t-on, « n'agissent pas autrement à l'égard des déshérités. » Oui, mais de combien de sophismes n'essaie-t-on pas de déguiser cette exploitation ! Et, nous l'avons vu, pour la justifier, on fait intervenir l'ordre social, le bien-être général et cent autres raisons qui sont la négation de l'égoïsme pur.

Pour appuyer leur thèse de l'individu-entité, certains de nos « intellectuels », poussés dans leurs retranchements, n'hésitent pas, il est vrai, ayant érigé l'égoïsme en théorie, à affirmer que la masse prolétarienne n'est bonne qu'à être exploitée par la minorité in-

tellectuelle, mais ce n'est que pétard pour épater le bourgeois. Cela, chez eux, reste à l'état de théorie, quelle que soit leur envie de passer à la pratique.

Ce qu'il faudrait, pour donner de la valeur à la théorie, ce serait que nos jolis « intellectuels », dans la vie journalière, dans leurs relations courantes, essayassent d'exiger ouvertement, de ceux qui les entourent, tous les avantages pour eux sans rien donner en échange; que dans leurs transactions, ils exigeassent tout le profit.

Dans les relations familiales ou d'amitié, on voit souvent des individus profondément égoïstes, tirant de ceux qui les aiment toute espèce de soins, de sacrifices à leur jouissance égoïste, sans rien donner en échange, sans même s'apercevoir des souffrances de ceux qu'ils exploitent ainsi; mais, comme dans les relations sociales, sous combien de noms altruistes, cela se déguise-t-il?

C'est parce que celui — ou celle — qui aime s'imagine que l'objet de son amour le lui rend au centuple que rien ne lui coûte pour lui être agréable, ou espère, par son abnégation, être payé de retour; mais — surtout dans les relations sociales — comme serait vite repoussé de tous celui qui afficherait la prétention de toujours recevoir sans jamais rien donner.

Cela ne prouve pas l'altruisme, mais cela prouve que, pour vivre en société, l'homme est forcé de tenir compte de ses semblables, que, pour pouvoir s'exercer, l'égoïsme le plus absolu est forcé de se parer des couleurs les plus altruistes. Cela prouve surtout que, dans les relations individuelles et sociales il faut, pour recevoir, donner ou tout au moins avoir l'air de donner.

Dans l'état social actuel, ce ne sont que des promesses qu'ont données les privilégiés pour obtenir pouvoir, richesse, et oisiveté. Quand l'individu sera plus conscient, il ne s'y laissera plus prendre en ses relations sociales; dans les relations individuelles il sait déjà qu'il ne faut pas exiger la solidarité des autres

si on ne se sent pas capable d'en faire preuve soi-même à son tour.

La sympathie existe en dehors de tout profit personnel, et les théoriciens de l'égoïsme le comprennent si bien qu'ils font intervenir la délibération de l'individu qui, à venir en aide à un autre, y trouverait une satisfaction personnelle, n'aiderait que parce qu'il y trouve son propre plaisir, ce qui, d'après eux, ne serait par conséquent qu'une forme de l'égoïsme.

Cette facilité de changer le nom de la chose, selon le point de vue qu'on l'envisage, est la confirmation de ce que j'avançai plus haut : les choses absolument définies n'existent qu'à l'état d'abstractions dans notre cerveau. Entre deux points extrêmes qui nous semblent les plus opposés, il y a une série de dégradations les amenant à un point neutre de contact où les deux choses qui nous paraissaient si dissemblables, se confondent tellement qu'il nous est impossible de les différencier, et ergotons indéfiniment sur leur signification.

L'absolu est relatif, et la logique peut nous mener à l'absurde lorsqu'elle ne tient pas compte des contingences, et raisonne sans rassembler tous les éléments de la question.

L'individu a pour but son propre bonheur; il ne doit le sacrifier à personne, ni à aucune entité; mais comme il ne peut se suffire à lui-même, et que, pour rendre tous leurs effets, ses efforts doivent être associés aux efforts de ses congénères; comme la réalisation de son bonheur en emprunte les éléments au milieu dans lequel il se meut, aux êtres qui l'entourent ou qui l'ont précédé; comme ce milieu et ces êtres peuvent lui être utiles ou nuisibles, favorables ou hostiles, agréables ou désagréables, l'individu, dans la conception de son bonheur, doit donc tenir compte de ce qui existe autour de lui, et comprendre que le bonheur de ceux, au milieu desquels il est appelé à évoluer, ne sera pas sans influence sur le sien propre.

Il a été absurde de vouloir sacrifier l'individu à l'entité sociale, mais il serait non moins

absurde de vouloir nier l'état social au profit de l'entité-individu.

C'est parce qu'il a vécu en société que l'individu est sorti de l'animalité. C'est parce qu'il a pu échanger ses idées rudimentaires avec ses semblables qu'elles se sont élargies, modifiées, en ont enfanté d'autres, et que s'est développé son cerveau, que ses facultés ont progressé. C'est parce que l'état social a permis d'accumuler le produit des efforts individuels, d'en transmettre le résultat d'une génération à l'autre, que la somme des connaissances humaines est allée s'augmentant sans cesse, apportant de nouvelles possibilités de progresser encore.

Livré à ses seules forces, à ses seules ressources, l'individu, incontestablement, serait profondément misérable. Il se verrait, comme à l'époque où la pierre éclatée lui fournissait ses principales armes et outils, condamné à lutter au jour le jour pour subvenir à sa subsistance. Sans trève ni répit, il lui faudrait tenir constamment en éveil toutes ses facultés, pour n'arriver à produire que des jouissances

grossières, rudimentaires et en petit nombre.

C'est grâce au perfectionnement graduel de son outillage que l'homme a pu augmenter ses jouissances et se créer des loisirs, mais ce perfectionnement de l'outillage l'a amené aussi à une solidarité plus grande, plus étroite, avec ses semblables, car il y avait des matières qu'il ne pouvait obtenir ou travailler qu'associé à des semblables.

On a fait la critique de l'industrialisme qui asservit le producteur, le plie, le rompt, le déforme et l'abêtit; le fait, lui, organisme pensant, l'esclave de la machine inconsciente. On a fait ressortir que les loisirs du travailleur n'avaient pas augmenté, mais bien diminué, avec l'outillage mécanique qui a augmenté le chômage, oui, mais non le loisir entre les heures de travail.

La critique est juste; mais si l'outillage mécanique remplit, à l'égard du travailleur, un rôle néfaste en l'état actuel, il ne faut pas ou-

blier que cela tient à l'organisation sociale défectueuse que nous subissons, qui, hiérarchisée de façon à apporter toutes les jouissances aux uns quitte à aggraver la misère des autres, sait faire tourner les progrès les plus certains, en instruments d'exploitation nouveaux qui asservissent de plus en plus la masse des déshérités.

Les progrès mécaniques, en apportant la possibilité de produire beaucoup plus vite, avec beaucoup moins de monde, ont facilité aux exploiteurs de se rendre de plus en plus maîtres de leurs exploités, en leur permettant de faire accomplir, au moyen de la machine, une besogne exigeant moins d'apprentissage de leur personnel qui devenait, ainsi, plus facile à remplacer, forçant ceux que le même mécanisme rejetait sur le pavé, à se disputer la besogne restante. Mais de ce qu'une minorité d'oisifs a su faire tourner à son profit le résultat des efforts de tous, il ne s'ensuit pas qu'il faille renoncer aux inventions qui doivent nous affranchir du temps et de l'espace.

Si, en unissant leurs forces et leur intelligence ils peuvent mettre en œuvre un outillage qui leur permettra de produire en quelques jours assez de produits pour leur consommation annuelle, il serait stupide de la part des individus de vouloir s'isoler et produire, par des moyens primitifs ou imparfaitement améliorés, ce qui leur prendrait des semaines et des mois pour arriver aux mêmes résultats.

L'industrialisme et l'exploitation capitalistes ont fait de l'existence du travailleur, non seulement un enfer, mais aussi une bataille plus meurtrière que celle qui se fait par les armes. Dans la production actuelle, la vie des travailleurs ne compte pour rien. Pour réaliser une économie de quelques milliers de francs sur le bilan annuel, le capitaliste n'hésitera pas à laisser son usine dans les conditions d'hygiène les plus déplorables. Parce qu'il lui faudrait immobiliser un capital important, il se refusera à remplacer son matériel ancien par un nouveau qui adoucirait la tâche de ses esclaves de chair. Qu'importe que cela les use

plus vite, leur remplacement ne lui coûtera pas une obole!

Et voilà pourquoi, au milieu des découvertes les plus favorables à l'humanité, les individus continuent à évoluer au milieu des conditions les plus néfastes à leur santé, à leur développement.

Il en est de même de l'état social. C'est le mode d'évolution qui lui permettra la plus grande somme de développement lorsqu'il sera basé sur la solidarité et la réciprocité; mais, de ce que certains ont su en accaparer les profits au détriment de leurs coassociés, s'ensuit-il qu'il doive être abandonné?

En proclamant pour leur entité le droit de ne tenir compte que de ce qui lui est favorable, le droit pour « l'individu » de poursuivre son bonheur sans s'occuper des « vagues humanités » qu'il pourrait écraser en sa route, les individualistes, implicitement, reconnaissent ce même droit à toute créature. Mais alors le

problème se complique, c'est ce qu'oublient ceux qui parlent toujours de l'individu au singulier.

Ce n'est qu'en ne tenant aucun compte que ce n'est pas *un* individu qu'il existe sur terre, mais des centaines de millions à la fois, qu'ils arrivent à avoir une faible apparence de logique en niant la solidarité dans l'état social. Et la fausseté de leur raisonnement se démontre en aboutissant à cette conclusion que, si les individus doivent évoluer sans tenir aucun compte les uns des autres, ils se gêneront, se froisseront, pour aboutir à la lutte, à l'exploitation.

Nous revenons donc à l'état social actuel dont nous voulons nous débarrasser? Et les purs individualistes n'auraient ainsi créé des entités nouvelles, pour formuler leurs réclamations contre l'arbitraire qui nous écrase, que pour en revenir à leur point de départ : l'autorité avec toutes ses injustices, ses exactions, sa compression intolérable de l'individualité.

D'où, cette autre conclusion qui s'impose :

« Si d'aucuns s'insurgent contre l'autorité et l'exploitation actuelles, c'est qu'ils n'ont pas part à la curée. Ils trouvent très mal d'être exploités eux-mêmes, mais se sentent d'heureuses dispositions pour exploiter les autres. Ils trouvent très dur de courber la tête sous l'oppression, mais n'aspirent qu'à poser leur joug sur le cou de ceux qu'ils supposent leur être inférieurs. Ce qu'ils voudraient, en somme, c'est une place parmi les privilégiés.

L'absurdité de l'entité-individu étant ainsi démontrée ; et, d'autre part, étant prouvé également que les individus, s'ils veulent vivre normalement et se développer intégralement, doivent s'organiser en sociétés, — la conclusion logique qui en découle est, l'état de guerre leur étant préjudiciable, la société actuelle nous le prouve, — l'égoïsme bien entendu consiste à ce que chacun s'entende avec ses voisins afin de vivre en paix.

Oui, sous peine de déchoir, l'être humain ne

peut vivre isolé, l'état social est, pour lui, une condition *sine qua non* de bien-être et de progrès. Voilà ce qu'oublient trop facilement ceux qui parlent de l'Individu avec un grand I.

Loin d'être une entité, c'est un être réel tiré à des centaines de millions d'exemplaires, ayant tous, au même degré, droit à se développer intégralement, à satisfaire, selon les possibilités naturelles existantes, tous les besoins que comporte leur organisation.

« Selon les possibilités naturelles existantes, » voilà ce dont, encore, ne tiennent pas compte les théoriciens de l'outrance, mais que l'on est bien forcé de constater lorsque, ne se payant pas de mots, on se heurte aux faits.

Ayant démoli Dieu et les forces supranaturelles, on a reconnu que l'être humain était le produit d'une évolution de la matière. On a constaté que cette évolution s'accomplissait en vertu de certaines forces, et que ces forces étaient des manifestations des combinaisons de la matière en mouvement; des propriétés inhérentes à chacune de ces combinaisons; et que l'homme, produit de la ma-

tière, ne pouvait se soustraire aux effets des forces dont il est issu.

Sa volonté qui semblait le faire libre, n'étant, elle-même, que le résultat, la vibration de différents états moléculaires de certaines cellules de son être impulsées par le choc d'autres vibrations intérieures ou extérieures, il reste l'esclave du milieu dans lequel il se débat, forcé, il est, de se soumettre aux conditions de son être; il n'y a pas de hiérarchie qui puisse tenir contre cette constatation; par contre, sa dépendance du milieu ne justifie nullement son asservissement par ses semblables.

Torturez les mots, disséquez-les, tournez-les de quelle façon vous voudrez, il est un autre fait que l'on n'arrivera pas à pallier : c'est celui de la complexité de l'être, complexité devenue si débordante que notre vie est faite d'une part de la vie des autres, comme la vie des autres est faite d'une part de la nôtre.

Non seulement nous sommes liés à ceux qui nous entourent, mais nous subissons l'influence de ceux qui nous précédèrent, comme

nos actes influeront sur l'évolution de ceux qui nous suivront.

Apprenons donc à débarrasser notre cerveau de ces deux fléaux qui nous ont toujours fait déraisonner : la métaphysique qui nous fait anthropomorphiser les conceptions de notre cerveau, et de simple façon de raisonner les transformant en personnes agissantes, leur prête des contours définis, leur attribue un pouvoir illimité, et l'absolutisme qui nous fait trancher, isoler, poser en antithèses des faits qui se joignent et s'associent lorsqu'on les analyse.

XII

LA LIBERTÉ ET L'ASSOCIATION

L'association pour le mieux. — Divagations des autoritaires. — Inutilité de récriminer sur le passé. — L'évolution varie avec les conditions de départ. — Coordonner, n'est pas abdiquer. — Liberté n'est pas extravagance. — L'asservissement engendre le mauvais vouloir. — Généralité de l'état d'esprit anarchiste. — On ne veut le pouvoir que contre les autres. — La peur de l'inconnu. — L'homme en revient toujours à lui-même. — L'apprentissage de la vérité.

Quelle que soit l'origine des sociétés, il est de toute évidence qu'elles ne furent qu'une union, toute spontanée, d'efforts en vue de tirer un plus grand profit, avec une dépense moindre de forces. L'idée de domination et d'exploitation ne pouvait se faire jour qu'au sein des groupes, au cours de leur évolution. Mais de

ce que les individus s'associèrent pour tirer un plus grand profit de leurs efforts, cela n'implique nullement l'abandon de leur autonomie.

Les partisans de l'autorité affirment que, pour pouvoir vivre en bonne harmonie, les être associés sont forcés d'abandonner une partie de leur liberté, de subordonner leur initiative à une volonté directrice; qu'en groupes il leur est impossible d'être aussi libres qu'à l'état isolé; et que, pour arriver à maintenir l'ordre, parmi les êtres associés, pour assurer à chacun le respect de sa vie, de ses biens, il faut que tous abdiquent la plus grande part de leur autonomie, entre les mains d'un pouvoir chargé de les mettre à la raison.

Ceci est raisonner avec nos préjugés reçus, avec la hantise de notre état social dont l'organisation rend les individus antagoniques les uns aux autres. Cela prouve seulement que notre cerveau a bien du mal à se hausser à des conceptions nouvelles, qu'il n'y arrive qu'en passant par toute la gamme de dégradations et de nuances, s'enchaînant les unes aux

autres jusqu'à ce qu'elles produisent des idées nouvelles.

Ainsi, l'un des arguments où triomphent les défenseurs de l'ordre de choses actuel, c'est lorsqu'ils s'écrient : « Mais rien ne va sans raison dans la nature, l'évolution ne se fait que sous la pression de causes qui s'engendrent les unes les autres. Les phases par où a passé l'humanité étaient nécessaires, inévitables, même; si l'espèce humaine les a suivies, c'est qu'elles lui étaient profitables. vous êtes des fous, des utopistes, de vouloir changer quelque chose à leur marche. »

A-t-il été utile à l'espèce humaine que ceux qui la composaient se soient dévorés les uns les autres, que la minorité ait asservi, exploité la majorité? a-t-il été profitable à l'humanité qu'une partie seulement de ses membres fût seule à trouver la satisfaction complète de ses besoins? que la possibilité de développer toutes ses facultés fût réservée à un petit nombre au détriment des autres? Nous laissons aux thuriféraires du fait accompli le soin de l'affirmer.

Nous ne perdrons pas non plus notre temps à rechercher si cela aurait été mieux autrement ; nous ne pouvons faire que ce qui a été ne soit pas. A quoi bon récriminer devant le fait accompli ? Que ceux qui y sont intéressés justifient le passé, ce que nous avons à chercher, c'est à sortir du milieu qui nous opprime.

C'est ici que certains économistes plus ou moins teintés de la théorie de l'évolution, et des principes du déterminisme, viennent nous dire que, « l'homme n'étant pas libre, n'agissant que sous la pression de causes extérieures, quoi qu'il dise, quoi qu'il fasse, il sera toujours le jouet des causes ambiantes ; qu'il ne peut, en rien, modifier son évolution. »

Ces économistes ne savent ce qu'ils disent. Si leur raisonnement était juste, pourquoi perdraient-ils leur temps à écrire de gros volumes pour défendre l'état de choses existant, qui se défendrait bien lui-même s'il était vrai qu'il fût une conséquence inéluctable du développement humain ?

« Ceci engendre cela », c'est un fait positif.

Mais, dans un tir à longue portée, il suffit, au départ, dans la ligne de mire, d'une déviation de l'épaisseur d'un cheveu, ou que le vent qui souffle ait plus ou moins de force pour que l'écart du projectile se traduise, à l'arrivée, par une différence en mètres; de même, dans le départ de l'évolution humaine, il eût suffi d'une cause infinitésimale dans l'établissement des relations des premiers êtres pour lancer l'humanité en une tout autre voie.

Nous n'avons nullement la prétention de faire que ce qui a été ne soit; mais nous disons que, aujourd'hui, la volonté individuelle pouvant intervenir dans le processus de l'évolution de l'espèce, le devoir de chacun est de chercher à s'orienter vers ce qui lui semble le mieux, au lieu d'accepter passivement les choses qui lui semblent mauvaises.

Il est bien vrai que l'homme associé, s'il veut tirer profit de son association, doit subordonner son action à l'action de ceux avec les-

quels il s'est uni, voilà la part de vérité contenue dans l'argumentation autoritaire; mais, où il y a erreur, c'est lorsque, arbitrairement, on en conclut que, du moment qu'il concerte et combine ses efforts avec ses semblables, l'homme abandonne une part de son autonomie — qu'il ne posséderait, du reste, jamais complètement, d'après ces raisonneurs, puisque, n'étant pas libre de ne pas manger, s'il veut vivre, de ne pas dormir, de n'être pas flatté par certains parfums, incommodé par certaines autres odeurs, pas libre de ne pas être malade, pas libre de ne pas mourir, sans compter les mille et une autres nécessités naturelles, il s'ensuivrait que la liberté ne doive jamais être pour lui qu'un mot, puisque, pour agir, il serait encore forcé d'aliéner le peu qui lui reste.

L'argument est spécieux. Qu'est-ce que la liberté, si ce n'est la faculté d'agir au mieux de nos tendances, selon les besoins de notre individu physiologique et psychologique. A moins d'être un détraqué de spiritualisme ayant la « vile matière » en dégoût, qui a ja-

mais eu la prétention de s'affranchir des besoins physiques de notre corps?

Si, avec d'autres camarades, je m'attelle à une voiture pour la mener à l'endroit où j'ai besoin qu'elle soit, il est de toute évidence que je n'irai pas tirer en arrière pendant que les autres tireront en avant; ici, le simple bon sens m'indique que je dois faire converger mes efforts avec ceux de mes associés pour aboutir le plus promptement possible au résultat désiré.

Et, alors, au nom de quelle logique pourrait-on en conclure que j'ai aliéné ma liberté parce que je n'ai pas cherché à contrarier les efforts de ceux qui ont concouru au même but que moi? En quoi mon autonomie en sera-t-elle amoindrie parce que je n'aurais pas cherché à agir au rebours du sens commun?

Qui, en parlant de justice ou de liberté, a jamais prétendu affranchir l'homme des nécessités de sa nature? Et de ce qu'il est soumis à des nécessités physiologiques, en quoi cela justifie-t-il l'autorité que des semblables voudraient faire peser sur lui? — Je ne puis me

passer de boire, manger et dormir, mais je me passerai fort bien de l'autorité de celui qui vient prélever la meilleure partie de mon travail ou veut m'empêcher d'agir selon les nécessités de ma nature.

Pour que des contradicteurs, qui ne sont pas aveuglés par l'esprit d'autoritarisme, puissent imaginer ou prendre au sérieux de semblables objections, il faut qu'ils n'aient pu arriver à abstraire leur pensée d'une société où, tout étant imposé, contrarié, se fait mal et en rechignant.

Comment veut-on que les individus ne se cabrent pas devant les besognes qui leur sont imposées et leur répugnent? Vous avez une société où, à chaque moment, les individus sont entravés en leurs mouvements; forcés de subir des contacts qui leur répugnent, mais que leur infligent les nécessités sociales actuelles, il est compréhensible que l'autorité paraisse indispensable pour les forcer aux besognes que repousse leur nature. Mais cette nécessité est artificielle comme les causes qui l'engendrent, et ne venez pas nous ériger vo-

tre ignorance comme but de l'évolution humaine.

Ayant toujours vu les relations sociales s'opérer sous la férule de l'Etat, n'ayant jamais fait acte d'être humain sans l'estampille ou le visa d'un pouvoir religieux, économique ou militaire, il est impossible aux individus de nos sociétés de s'imaginer un état social où les relations pourraient librement s'établir d'individu à individu, d'individu à groupe, de groupe à groupe, sans autre sanction que leur seule volonté, sans autre sauvegarde que leur seule bonne foi, leur sympathie pour leurs semblables, le mutuel respect de l'initiative d'autrui, la conscience nette de ce qu'on vaut soi-même, de ce que valent les autres.

L'idée générale, qui prédomine à notre époque, est une diminution des attributions de l'Etat, une restitution, par conséquent à l'individu de la part d'autonomie qui lui a été enlevée. Chacun — à part quelques exceptions, — veut être libre d'agir selon ce que bon lui semble, personne ne désire être entravé en son évolution. L'idéal que l'on arrive à se

faire du « bon gouvernement » serait un gouvernement qui ne se mêlerait de rien, nous laisserait faire nos petites affaires particulières, sans venir y fourrer le nez d'un fonctionnaire quelconque ; on n'en aurait pas le pouvoir au cas où il en aurait la velléité.

Et on ne s'aperçoit pas que l'idéal formulé ainsi est, tout simplement, l'idéal anarchiste, puisqu'un gouvernement réduit à ces proportions ne serait plus un gouvernement, n'en serait plus que l'apparence ; l'anarchiste, plus logique, ne veut, en plus, que la disparition du fonctionnaire avec celle de la fonction.

Il y a, chez l'homme, des vestiges de membres ou appareils atrophiés qui ne lui sont plus d'aucune utilité, mais peuvent, en certaines conditions être la cause de très graves maladies, entraînant la mort parfois. Du moment que l'on reconnaît que les fonctions de l'Etat doivent être réduites, au point que, graduellement, on veut les lui enlever toutes, ne laissons rien subsister de ses fonctions, de crainte que, n'étant utile à rien, il ne continue à être toujours un danger.

Ce qui arrête les individus de tirer la conclusion logique de leurs raisonnements, c'est que, envisageant toujours la société actuelle, avec l'organisation antagonique des intérêts, ils ne voient pas sans terreur les individus livrés à eux-mêmes, sans pouvoir pondérateur. Ils se les imaginent que, sitôt délivrés de leurs chaînes, ils s'occuperont de s'en recharger mutuellement.

Pour nous imaginer une société libre, il nous faut faire table rase des institutions actuelles, il faut imaginer un état social où les individus n'auront pas à disputer, à leurs voisins, le morceau de pain, où ils n'auront pas à déloger d'une position le concurrent qui leur obstrue la place. Loin d'avoir à redouter la concurrence de leurs semblables, les individus trouveront avantage à s'entr'aider.

Mais, pour se faire une conception nette de ce que pourront être les rapports entre les individus émancipés, il nous faut rejeter tout ce bagage d'erreurs, de sophismes, de préjugés, d'opinions préconçues qui n'ont cours que parce que, jusqu'ici, on les a admises

sans contrôle. Nous les avons tellement entendues rabâcher depuis notre naissance que nous les avons acceptées comme vérités acquises, sans penser à les analyser ; ce n'est qu'avec de très grandes difficultés, après bien des luttes avec nous-mêmes que nous arrivons à les concevoir autrement. Aussi, lorsque nous voulons nous faire un tableau de l'état social futur, ce n'est qu'à travers les institutions actuelles que nous arrivons à nous en former une vague esquisse.

Du reste, l'homme, quelle que soit son imagination, ne peut tabler que sur ce qu'il connaît. C'est pourquoi, même dans ses rêves de plus vague spiritualité, il n'a fait que rééditer ce qu'il avait sous les yeux, et donner son corps à ses plus vagues entités.

Absolument comme ceux qui, cherchant à se faire une idée de ce que pouvait être la vie sur les planètes que l'on suppose habitées. et ne voulant pas l'imaginer identique à la nôtre — que rien ne force, en effet, à être semblable. — se sont mis l'imagination à la torture pour créer des formes nouvelles et n'ont abouti,

en somme, qu'à caricaturer les formes que nous avons sous les yeux.

Ils ont emprunté au règne animal sa queue, ses cornes, ses ailes, ses plumes, ses écailles, pour ajouter à l'habitant qu'ils supposaient, lui ont donné des bras et des jambes en plus, lui ont semé des yeux un peu partout ; ils l'ont fait marcher sur les mains, à quatre pattes, voler en l'air, ont exagéré certains organes, en ont supprimé d'autres, mais en fin de compte n'ont rien trouvé que nous n'ayons sous les yeux.

Pour la société future cela ne se passe pas autrement. On retape les vieilles institutions, on rafistole son organisation, on rajoute à l'une ce qu'on retranche à l'autre, mais impossible de se l'imaginer sans les pouvoirs qui, jusqu'à ce jour, nous ont semblé les régulateurs indispensables à tout état social.

Et pourtant, la société actuelle nous fournit, déjà, des éléments d'appréciation sur cette entente mutuelle que l'on nous reproche de juger, à tort, si facile : il ne s'agit que de savoir les trouver sous l'amas de préjugés qui

nous les masquent. Et lorsqu'on est parvenu à débarrasser son cerveau de tout le fatras d'erreur qui l'obscurcit, la chose vous apparaît ensuite si claire, si simple, tellement vraie, que l'on se demande comment les individus peuvent avoir été si bornés, si stupides, de se laisser opprimer par des mots, gouverner par des mensonges.

XIII

L'ÉDUCATION DE LA VOLONTÉ

Apathie chez les individus. — La peur du qu'en dira-t-on. — Inanité de la coercition. — Les progrès acquis ne l'ont été que par la rébellion. — Apprenons à nous connaître. — La société porte en elle les causes de sa destruction. — Révolution des cerveaux. — Le travail de chaque jour. — Ignorance de l'individu sur sa propre force. — L'auto-affranchissement. — Ne l'attendons de personne. — Prenons conscience de nous-mêmes.

Le plus grand obstacle à la réalisation de l'idéal que nous rêvons, la véritable entrave à l'affranchissement individuel, c'est le manque d'initiative des individus.

Même chez ceux qui arrivent à comprendre la beauté de l'idéal, à en vouloir la réalisation, les idées ne pénètrent qu'à fleur de peau,

n'imprègnent point l'individu au point de l'impulser, en tous ses actes, vers le but désiré.

C'est ensuite la difficulté que nous avons tous de nous abstraire du milieu en lequel nous vivons, ce qui fait que nous n'hésitons pas à nous perdre en les spéculations philosophiques les plus hardies, mais restons d'une timidité excessive lorsqu'il s'agit de les réaliser.

« Les idées ne sont pas comprises », dit-on, « le moment n'est pas propice pour les réaliser, » et l'on s'endort, sur cette déclaration, sans essayer de réagir contre le milieu qui vous étouffe.

Certes, il est encore bien minime le chiffre de ceux qui ont compris la beauté d'une société où l'homme pourrait se développer en toute sa plénitude; ils sont peu nombreux ceux dont les aspirations montent vers un idéal social où pourraient se donner libre cours toutes leurs virtualités. Mais ce que l'on pourrait faire, tout de même, si on savait vouloir!

Une société où chaque être serait son propre gouvernement, son propre juge, son seul guide, peut, en effet, sembler impossible aux

cerveaux saturés de l'enseignement officiel. Voilà des milliers de siècles qu'ils prêchent que la morale doit pousser l'individu vers la perfection, et ils en ont codifié une à cet effet. Et, malgré leur enseignement moral, aidé de la force des lois, de la coercition par la force armée, ils ont travaillé à mater l'individu, cherchant à le plier à leur convenance, emprisonnant, châtiant, torturant, allant jusqu'à l'exécution de ceux qui se montraient réfractaires aux prescriptions de leur morale!

Ils ont élevé institution sur institution, entassé lois sur lois pour forcer l'être moral à entrer dans le moule par eux préparé; et, malgré la coercition, malgré les lois, malgré les châtiments, l'être ne s'est pas plié au nivelage intellectuel et moral; toujours il y a eu des réfractaires qui faisaient crouler, sous leurs coups, conceptions morales préconçues, institutions solidement assises, lois aux apparences les plus vertueuses.

« Alors que même la force ne peut rendre l'être humain moral, comment voulez vous qu'il y ait apparence de raison d'espérer qu'il le de-

vienne alors qu'il sera livré à lui-même? » disent les partisans de l'autorité. Et leur argument leur semble irréfutable.

Une nouvelle société ne demandant ni lois, ni institutions, ni force armée ; un état social où l'individu ne serait sollicité d'agir que par des mobiles qui, tout en lui étant agréables concourraient au bien général, au plus grand profit de l'espèce ! Voilà bien l'abomination de la désolation ! Plus d'autorité, l'humanité va sombrer ! Et, lorsqu'on veut bien faire une concession : Ce serait beau, nous dit-on, mais c'est impossible, cela demanderait trop de temps. L'on ne s'aperçoit pas que voilà des milliers de siècles que l'on continue à employer la force sans en être plus avancé ; que tous les résultats acquis ne l'ont été que malgré la morale officielle, malgré et contre l'autorité. Et, chose plus caractéristique encore, ces résultats ainsi obtenus convergent tous à l'acheminement vers l'état social réputé irréa-

lisable. Quand donc aurons-nous des yeux pour voir, des oreilles pour entendre?

Que l'être devienne conscient de sa valeur, de sa dignité; que, perdant cette sotte vanité qui pousse la plupart à se croire aptes à tout, il agisse selon l'impulsion de ses aptitudes, sans se croire diminué parce que certaines choses échappent à sa complète compréhension, apprenant ainsi à s'évaluer selon ses facultés, s'imprégnant bien de cette idée, que pour être différentes de celles d'un autre, ses aptitudes n'en sont pas pour cela au-dessous, moindres en valeur sociale. C'est justement cette variété d'aptitudes, de tendances et d'adaptations caractérisant l'individualité, qui doit faciliter la marche d'une société harmonique.

Beaucoup des nôtres, impatients de réaliser leurs conceptions, ne visent qu'à acquérir le nombre pour un coup de force qui culbuterait l'état social actuel. Ils se trompent, selon moi.

La société actuelle, nous l'avons constaté ailleurs, ne cédera la place que par force, c'est vrai ; mais nous avons constaté aussi que sa mauvaise organisation, ses propres vices, ses propres fautes, nous conduisent sûrement à la révolution salvatrice. Les faits eux-mêmes se chargeant de préparer la situation révolutionnaire, ce qu'il nous faut réaliser, nous, ce sont les événements qui doivent guider la révolution vers notre idéal ; ce qu'il nous faut susciter, ce sont les initiateurs de la société future, ceux qui peuvent, consciemment, jeter à la foule les vérités entrevues, les lui expliquer, les lui faire comprendre, l'entraîner par leur propre exemple.

C'est donc dans les cerveaux, avant tout, qu'il nous faut d'abord faire la révolution ; c'est en nos habitudes, en nos actes, qu'il faut faire table rase des préjugés Aidons l'individu à se transformer lui-même dans ses conceptions, dans ses manières de faire. Faisons pénétrer en le plus possible de cerveaux cette volonté d'auto-transformation, ce sera le pas le plus sûr vers la révolution, une chance de

plus — la seule même — pour la réussite. Si le milieu transforme l'homme, l'homme à coup sûr transforme le milieu ; et il n'y a de transformation durable que celle qui opère à la fois et sur l'individu et sur le milieu.

Changeons une façon de penser aujourd'hui, abattons une erreur demain, entraînons, en notre façon de penser ou d'agir, un adepte aujourd'hui qui, à son tour, pourra en entraîner un autre demain, et peu à peu, il s'établira une façon d'agir plus conforme à notre manière de voir. Démontrons aux timorés que la vraie morale consiste à agir d'accord avec ses propres conceptions, et non, par hypocrisie, aux prescriptions d'une morale courante arbitrairement établie que nous réprouvons intérieurement. Nous amènerons ainsi, graduellement, les individus à un degré d'évolution où tout leur être étant en désaccord complet avec l'ordre de choses existant, la rupture sera rendue inévitable, par l'infiltration lente mais continue d'une façon de penser et d'agir nouvelle, facilitant ainsi le passage de hier à demain sans contrainte ni coercition.

Il y a, certainement, un grand travail intellectuel à accomplir. Mais si nous parvenions à nous rendre compte de ce que peuvent la volonté et la ténacité, de la force qu'acquiert l'individu soudé à d'autres individus, on sentirait que c'est là que se trouve la solution la plus sûre. L'éducation de la volonté, quel rêve ! savoir marcher vers ce que l'on veut, quelle force ! Si les individus savaient vouloir, ce que l'on accomplirait de miracles ! et dire que cela dépend du plus ou moins de tonicité des tissus !

« Connais-toi, toi-même » est un premier axiome dont devrait s'imprégner chaque être. « Affranchis-toi toi-même » devrait être le second. En effet, combien veulent, sincèrement, l'affranchissement de l'être, reconnaissent la nécessité de l'initiative individuelle et qui, malgré tout, attendent encore l'impulsion de quelqu'un ou de quelque chose ?

On fait la guerre aux préjugés, et à combien de pratiques vicieuses on se laisse aller dans la vie courante, par considération de l'opinion publique, malgré qu'on la sache faussée ; pra-

tiques dont il serait si facile, pourtant, de se débarrasser, et dont la chute nous aiderait à nous débarrasser d'autres !

C'est par répercussion que se transforment les mœurs ; c'est parce qu'il y en a qui commencent à agir sans s'occuper de ce que dira l'opinion publique que, peu à peu, se transforment les relations, les façons de voir et d'agir ; le milieu, en un mot.

Comme la plante qui a germé dans la crevasse d'un mur et a grandi insensiblement, élargissant peu à peu la place qu'elle occupe, jusqu'au moment où, sous la poussée interne de la sève en mouvement, elle disjoigne violemment les pierres qui la gênent en son élan vers le soleil ; ainsi doit agir l'action individuelle, préparant le terrain à la société future, hâtant la ruine et la décomposition de la société actuelle.

De tous temps on a prêché à l'homme la discipline, l'abnégation, l'effacement de sa personnalité, l'abaissement de sa volonté devant des volontés supérieures.

Il est temps qu'il comprenne qu'il n'a rien

à attendre de qui que ce soit; que tout doit venir de lui, et que la transformation qu'il rêve d'accomplir dans le milieu, doit, au préalable, être accomplie en lui.

Il nous faut transformer notre cerveau, nos pensées, nos façons d'agir, et, avec des façons nouvelles d'envisager les relations individuelles, ne pas garder une façon de procéder découlant de nos préjugés antérieurs, de notre éducation faussée, servile et autoritaire.

Donner à l'être pleine conscience de sa dignité, de sa force, de sa vraie valeur; redresser les caractères, n'est-ce pas la besogne qui doit hâter la révolution, en assurer le succès et rendre ses effets durables?

XIV

L'INITIATIVE

L'Etat ne s'est développé que grâce à l'inertie individuelle. — La révolution émancipatrice. — Elle ne le sera que si les individus sortent de leur torpeur. — Le travail des minorités. — Réveil de l'initiative. — Durée de la révolution. — La révolution est fatale mais ne sera que ce que la feront les individus qui l'accompliront. — Le plus sûr moyen d'activer la révolution est d'opérer le travail qu'elle doit accomplir. — L'individu n'ayant à compter sur personne doit se rendre compte du rôle qui lui incombera. — Rien ne se crée de rien. — Montrons par nos actes que nous pouvons nous passer de ce que nous voulons détruire. — Sophisme du vol. — Tolérance. — La conviction est une force.

Outre que l'exercice de la volonté habitue les individus à être tenaces dans leurs résolutions, augmentant ainsi leur puissance d'action, il y a une autre qualité qu'il aiderait à déve-

lopper, indispensable à ceux qui veulent vivre dans une société sans maîtres, et qui ajoute, elle aussi, à la puissance de ceux qui la possèdent : c'est l'esprit d'initiative.

Si les individus pouvaient s'habituer à ne jamais rien demander ni à l'Etat, ni aux groupements dont ils font partie, ni aux individus en lesquels ils ont confiance — lorsque l'individu peut agir seul, bien entendu — s'ils pouvaient se mettre à l'œuvre aussitôt qu'une chose leur semble utile, ou, s'ils ont besoin du concours de leurs amis, en agissant fortement au milieu d'eux pour les amener à leur façon de voir, il y aurait un autre grand pas de fait vers la révolution transformatrice que nous attendons.

Ce qui a permis à l' Etat de développer ses tentacules, de s'immiscer en les choses les plus intimes de ceux qu'il assujettit, de mettre chacun de nos actes sous la surveillance de ses employés, c'est qu'on s'est habitué à le considérer comme tout-puissant, à se reposer sur lui de l'initiative à prendre en les choses d'intérêt général, ne s'apercevant pas que

sa force n'était faite que des forces individuelles qui abdiquaient devant son abstraction.

Aussi est-ce une grande erreur, préparant une grande déception, pour le plus grand nombre des nôtres qui croient la révolution assez efficace pour opérer, de par sa propre vertu, la transformation de l'individu, sinon complète, au moins assez grande pour l'amener à assurer la réussite de la révolution qui l'aura régénéré. Ceux-là ne s'aperçoivent pas que, déjà, pour opérer la révolution, il faut susciter, dans la masse, cet esprit d'initiative qui semble l'avoir quittée, puisque la plupart des individus se reprenant encore, de temps à autre, d'engouement pour des personnalités, semblent en attendre leur émancipation sans rien faire eux-mêmes pour la préparer.

Beaucoup des nôtres s'imaginent que les révolutionnaires n'auront qu'à dire, en temps propice, à ceux qui seront restés passifs jusqu'alors : « Faites ceci, faites cela ! » pour que cela aille tout seul, et que la lumière se fasse en les cerveaux les plus enténébrés ; pour

que ceux qui subiraient ainsi une impulsion qui leur serait étrangère, agissent conformément à cette impulsion comme s'ils en avaient compris la raison.

Je doute fort, pour ma part, des chances de réussite d'une révolution faite en ces conditions. Lorsque, comme le fait l'idéal anarchiste, on se réclame de l'autonomie entière, la plus absolue, de l'individu, on ne peut, on ne doit pas compter sur la passivité de ceux que l'on se propose d'entraîner à l'assaut du vieil ordre de choses. Cette passivité serait un danger que doit, à l'avance, combattre la propagande préparatoire.

C'est toujours une minorité qui agit la première, cela est indubitable; mais le travail de cette minorité n'apporte pas à la compréhension de la foule, comme un coup de foudre, la démonstration de la vérité; ce n'est que par une infiltration lente et continue qu'elle arrive à la conquérir; ce n'est qu'en suscitant en ces

cerveaux apathiques un sourd travail de réflexion qu'on les prépare à l'illumination finale.

Le travail de la minorité anarchiste étant de combattre tout pouvoir établi, d'empêcher toute autorité nouvelle de se substituer à la place de celle jetée à terre, de pousser la masse à prendre, d'elle-même, les mesures jugées nécessaires à la réussite de la révolution entreprise, nous ne devons donc pas attendre la révolution pour commencer cette besogne, c'est dès aujourd'hui, en semant nos idées à pleines mains, en cherchant à les faire discuter par le plus grand nombre possible. Et malgré qu'à beaucoup de nos amis il semble plus court de marcher à la révolution, sans s'occuper de la discussion d'idées, ma conviction absolue est que le chemin qui y mène le plus vite et le plus directement est encore la discussion et la diffusion des idées.

Puis, dans la révolution que nous désirons, comme dans l'état social qu'elle doit préparer, la masse doit être livrée à ses propres forces, à son inspiration, que devra stimuler

— et peut-être suggestionner — la minorité agissante ; mais en fin de compte, ne devra compter que sur elle-même pour s'organiser en vue du nouvel état social où elle sera appelée à se mouvoir ; c'est une raison encore qui nous indique que la révolution anarchiste ne sera possible qu'à la condition que cet esprit d'initiative soit porté, chez la minorité agissante, à un haut degré d'intensité et susceptible de s'éveiller chez ceux de la foule.

Ceux qu'aura entraînés, par son exemple, la minorité agissante, devront être aptes, à l'occasion, d'user d'initiative. Il faut que cet esprit, chez eux, soit éveillé par une propagande antérieure et que, s'il sommeille, il soit au moins sensible à l'exemple qui doit l'impulser.

S'ils n'étaient propres qu'à agir par imitation, ou parce qu'ils auraient confiance en celui-ci ou en celui-là, le succès de la révolution serait fort aléatoire.

Une autre vieille conception qu'il faudrait également perdre, c'est celle d'une révolution s'opérant en deux ou trois jours, huit jours, un mois même, si l'on veut, mais opérant assez brusquement la scission entre le monde présent et le futur. Malgré que beaucoup aient compris que ce qui était possible lorsqu'il ne s'agissait que d'un changement de gouvernement comme dans les révolutions politiques passées, ne l'est plus lorsqu'il s'agit d'une révolution économique, la plupart encore, hantés par le souvenir des révolutions passées, continuent à raisonner comme si la société devait brusquement changer du jour au lendemain.

Pour s'accomplir, la transformation que nous désirons peut demander l'œuvre de plusieurs générations [1]. Et, en outre, cela demandera encore beaucoup plus d'initiative de la part des individus qui voudront s'affranchir. Or, tant que l'on ne se sera pas fait une idée nette de ce que pourra être cette révolution

1. Voir la *Société Future*, chap. I où cela est plus longuement développé.

qui doit transformer toutes nos conceptions, toutes nos relations sociales, on risquera fort d'ergoter indéfiniment et de ne pas s'entendre sur ce qui lui sera possible et sur ce qui lui sera impossible.

Il y a ceux qui, comme nous l'avons dit, croient à un bouleversement brusque de la société, faisant, du jour au lendemain, table rase des institutions sociales ; il y a ceux qui, ayant la notion plus nette des choses, nous démontrent que la révolution que nous désirons ne sera que l'accumulation d'un grand nombre de mouvements destructeurs qui auront un jour, ici, jeté bas tel rouage de l'organisation sociale, ici ou ailleurs réduit telle autre institution à l'impuissance.

Il y a ceux qui croient commencer la révolution et en voir le lendemain ; il y a ceux qui espèrent bien en saluer l'aurore, mais ignorent jusqu'à laquelle de ses phases il leur sera permis d'atteindre.

Ceux qui croient à la puissance sans bornes de la révolution disent : « Qu'avons-nous tant besoin de discutailler sur tel ou tel principe,

occupons-nous donc de faire la révolution. » et ils s'imaginent l'avancer ainsi, ne s'apercevant pas que le meilleur moyen de marcher à la révolution, c'est de stimuler l'évolution, en rappelant l'être humain à sa dignité, à la fermeté de caractère, susciter son initiative et sa volonté.

Mais ceux qui ne se paient pas de mots, qui analysent les faits, tout en se rendant compte que la crise révolutionnaire est fatale, que, tôt ou tard, la marche des événements poussera la foule dans la rue, ceux-là disent : « La révolution ! bon ! nous savons qu'elle est inévitable, nécessaire, même, rien de mieux que de se préparer pour être en mesure, lorsqu'elle éclatera, de lui faire rendre tous les fruits que nous en espérons. »

Mais cette révolution n'est pas une fée dont le pouvoir efficace doit agir par lui-même ; cette révolution ne sera que ce nous saurons la faire, rendons-nous donc bien compte, auparavant, de toutes les nécessités qu'elle comporte, afin que, le jour venu, nous ne soyons pas pris au dépourvu.

Et si, chemin faisant, nous pouvons, par notre exemple, susciter d'autres initiatives, ne le négligeons pas sous prétexte qu'il est plus urgent de courir à la lutte, car ce serait écarter une chance de succès. Si, entre temps, nous pouvons contribuer à la démolition d'une des barrières qui obstruent la voie, rasons-la d'abord, car frayer le chemin à ceux qui suivent, c'est acquérir des forces pour le travail à faire.

Aujourd'hui est le fils d'hier comme demain sera le fils de l'heure présente. Ce n'est que par notre inaptitude à embrasser tous les faits qu'il semble y avoir hiatus en l'évolution humaine. Les révolutions ne font que consacrer l'ordre de choses qui est déjà dans les esprits, sinon en les faits. La plupart des changements de mœurs qu'elles semblent inaugurer étaient déjà de coutume courante en les relations individuelles. Elles ne font disparaître que la dernière entrave, en jetant bas du pouvoir ce qui est un obstacle à leur extension.

Et loin d'être une atténuation de l'idée révolutionnaire, cette façon de la concevoir me

semble, au contraire, en être le renforcement parce que, d'abord, il me semble plus conforme aux faits, et ensuite parce qu'il incite les individus à ne pas attendre la révolution pour agir, mais à la considérer comme commencée, en mettant, chaque fois que cela est possible, ses actes d'accord avec ses idées.

La révolution accomplie ou, — pour être plus exact — tout en accomplissant leur œuvre révolutionnaire, il faudra que ces individus se groupent, s'organisent, de façon à se passer des rouages gouvernementaux qu'ils auront détruits, ou qu'ils veulent détruire.

Il faudra qu'ils sachent transformer les anciens moyens de production et d'échange en une organisation adéquate au nouvel ordre social anarchiste qui, laissant tout à l'initiative individuelle, en exigera par conséquent une grande somme de la part de chaque individualité ! De même que, pour ne pas être

absorbé par les plus agissants, chaque individu se remuera à son tour.

Il faudra enfin que, transformant toutes leurs façons d'agir qu'ils tiennent de l'éducation et du mauvais fonctionnement social actuel, ils sachent s'entendre entre eux, de façon à savoir trancher à l'amiable les différends qui pourraient s'élever entre individus ou groupes sans avoir à recourir à aucune autorité, celle du nombre moins que toute autre.

Il pourra leur arriver de se fractionner en autant de groupes qu'il y aura, en présence, de façons différentes de concevoir ces choses ; cela importe peu. Mais ces groupes, tout en maintenant l'intégrité de leur autonomie, devront respecter celle de ceux qui ne penseront pas comme eux, et évolueront à leurs côtés d'une façon différente. Là où des intérêts communs les mettront en contact, il faudra qu'ils sachent y apporter l'esprit de conciliation nécessaire sinon à se faciliter mutuellement la besogne, tout ou moins à ne pas s'entraver.

Tout cela, évidemment, s'améliorera avec

la pratique des choses, et la nouvelle forme de société engendrera, certainement, l'esprit de sociabilité qui lui est propre. Mais rien ne se crée de rien ; et cet état social lui-même ne peut être rendu réalisable que si les individus ont été préparés à le concevoir, par une large diffusion des idées, par un désir intense de réaliser cet idéal.

Et quand je dis les individus, j'entends toujours la minorité agissante.

Or, rien que l'énoncé des facultés qui seront requises de ceux qui seront appelés à réaliser l'état social que nous désirons, nous démontre que la révolution seule, ne peut déterminer l'état d'esprit qui doit la faire triompher ; que, tout au contraire, c'est cet état d'esprit qui doit déterminer la conflagration.

Et cet état d'esprit, c'est la propagande intégrale de notre idéal social qui doit la déterminer. C'est en soufflant à l'individu le souci de sa dignité, en l'amenant à avoir besoin

d'élargir ses facultés, en le poussant à exercer son initiative, que nous créerons le noyau initiateur de la révolution future.

Ainsi, nous voulons la disparition du capital et de la propriété :

Autant que cela est possible dans la société actuelle, débarrassons-nous de l'esprit de lucre, accoutumons-nous à comprendre que nous n'avons nul droit sur ce que nous ne pouvons utiliser nous-mêmes ; mettons-nous bien en l'esprit que c'est faire tort à ceux auxquels cela peut manquer que d'immobiliser un objet d'utilité.

Dans nos relations débarrassons-nous de l'esprit mercantile qui nous fait supputer, lorsqu'il s'agit d'un service à rendre, s'il nous en sera rendu l'équivalent. Commençons à voir, en chacun de nos semblables, un être qui a besoin de notre concours, mais dont nous pourrons également avoir besoin, et se fondra peu à peu l'esprit d'antagonisme posé par la société actuelle entre chacun de ses membres.

On a indiqué le vol comme excellent des-

tructeur du respect de la propriété. C'est un sophisme. A part quelques rares exceptions, le respect de la propriété n'a jamais existé à l'état absolu. Tel qui se ferait scrupule de prendre le porte-monnaie dans la poche de son voisin ne se gênera pas de ramasser et de garder ledit porte-monnaie, s'il peut le ramasser dans la rue sans être vu, ou bien encore, de tromper, dans une vente ou un échange un de ses amis, quitte à gueuler comme un putois si c'est lui qui se trouve lésé; tel qui ne volera pas dans certaines conditions, le fera sans aucun remords en toute autre circonstance. Ce n'est donc pas le respect de la propriété « des autres » le plus difficile à déraciner ; mais bien celui de « sa propriété », à soi.

Nous voulons détruire l'autorité !

Il faut, dès à présent, nous accoutumer à nous passer d'elle, à l'annihiler en luttant contre ses empiètements dans la mesure de nos forces, en secouant sa tutelle à chaque fois que nous en avons l'occasion. Et, surtout, en démontrant par notre initiative et notre façon

de procéder, que nous savons nous passer d'elle et faire mieux.

Nous voulons une société basée sur la tolérance, la réciprocité, l'estime mutuelle :

Ne laissons pas les autres empiéter sur notre activité, mais sachons aussi ne pas empiéter sur les activités voisines. Lorsque nous ne sommes pas partisans d'une idée, sachons en donner les raisons, mais sachons écouter celles de ceux qui ne pensent pas comme nous, habituons-nous à agir, en toute franchise, selon notre propre conception, ne demandant aux autres qu'une égale sincérité. Ne nous occupons jamais de ce qu'ils font, lorsque leur action ne peut en rien se mêler à la nôtre. Si nous en faisons la critique que ce ne soit que pour en tirer les leçons que cela comporte pour nous. Etre tolérant c'est un grand pas de fait vers la bienveillance, vers la solidarité.

Nous affirmons qu'il peut exister une société où les individus sauront pouvoir s'organiser en groupes producteurs ou consommateurs sans avoir besoin de maîtres, de chefs, ou de surveillants :

D'ores et déjà, dans nos façons de procéder actuellement, commençons donc à démontrer que cela est possible. Eliminons de tous les groupements auxquels nous pouvons participer, — lorsque nos coassociés pensent comme nous là-dessus — tout ce qui peut ressembler à un chef, à une autorité tacite ou avouée.

Dans les groupements où n'auraient pas pénétré nos idées, que notre initiative toujours en éveil, s'exerce en dépit des entraves; que notre tolérance apprenne aux autres que l'autorité n'est qu'une superfétation, lorsque les individus savent s'en passer.

Notre initiative pourrait, ainsi, s'exercer en mille occasions. On pourrait, dans la pratique courante, faire entrer cent façons d'agir qui seraient un pas fait vers la société future et qui, une fois adoptées, ne pourraient rétrograder.

Et cela, non seulement en nos relations avec ceux qui pensent comme nous, mais

aussi avec ceux que l'idée n'a pas entamés. Dans nos relations avec l'autorité, avec le patronat, avec les indifférents, il y aurait mille moyens de leur faire, malgré eux, comprendre qu'un nouvel ordre social se forme, et les forcer de l'accepter.

Que l'individu arrive à se persuader fortement de la légitimité de ses desiderata, qu'il se convainque bien que son droit de vivre et de se développer n'est inférieur en rien au droit de ceux qui l'entourent, et il agira comme s'ils lui étaient acquis. Etre bien convaincu de ce l'on veut, c'est là toute la force

XV

LA PANACÉE-RÉVOLUTION

La métaphysique révolutionnaire. — Déviation de but. Le milieu et l'individu, leur action réciproque. — L'exploitation ne subsiste que par la tolérance des exploités. — Les désirs et la réalité. — L'évolution de l'idée amène la lutte contre l'autorité. — Cercle vicieux. — Eternité de la révolte. — Divergences de la mentalité humaine. — L'enseignement. — L'évolution mûrissant, elle assure d'autant le succès de la révolution. — C'est contribuer à la révolution en aidant à transformer les cerveaux. — La révolution n'est qu'un moyen. — Les autoritaires ont intérêt à l'ignorance. — L'idée anarchiste comporte la lumière.

En traitant de l'initiative dans le chapitre précédent, j'ai été amené à parler de l'erreur qui faisait envisager la révolution comme capable de transformer à elle seule, toutes les concep-

tions. Il est bon de traiter le sujet plus amplement, car c'est cette erreur qui motive l'incompréhension de chacun sur le véritable rôle qu'il a à remplir en l'évolution humaine, et la sienne propre. On s'est tellement habitué à attendre les bienfaits de puissances surnaturelles, que lorsqu'il s'agit de s'émanciper, sur cette terre, on attend cette émancipation de bienfaiteurs inconnus.

Après l'avoir attendue de Dieu, on l'attendit du Roi ; les rois étant mis à terre, on plaça sa confiance en l'Etat, raison anonyme des gouvernants ; puis ce fut en le journaliste du coin que l'on espéra, après avoir perdu confiance en l'orateur d'à côté ; parfois c'est du député de demain que l'on attend le millenium ; chez nous c'est en la révolution que d'aucuns l'espèrent. On pose sa confiance où l'on peut, quand on ne l'a pas en soi-même.

Forts de cette constatation que l'organisation sociale actuelle ne cédera que devant un soulèvement des déshérités, ils s'imaginent que le seul but à poursuivre est la révolution. — Violente, ajoutent-ils, par amour des qua-

lificatifs redondants, comme si l'emploi de la force n'était pas la violence.

Absorbés par cette pensée unique : la révolution nécessaire, l'essentiel, selon eux, est de la hâter, de la provoquer toute affaire cessante et l'ordre de choses actuel renversé, tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes possible.

Leur raisonnement est celui-ci : « Si nous attendions que chaque individu ait accompli son évolution, nous en aurions pour des siècles avant de voir s'opérer une transformation. L'homme est dans un milieu qui le rend mauvais, il faut changer ce milieu pour lui permettre de devenir apte à comprendre notre idéal d'harmonie ».

Or, c'est retourner les termes de la question, mais ce n'est pas la résoudre.

Le milieu dans lequel nous évoluons rend les individus fourbes, insociables, rapaces, esclaves on dominateurs, cela est de toute évi-

dence; il faut le changer, cela est encore vrai; et si nombre de nous autres avions en notre possession, un de ces bons vieux talismans des contes de fées qui ont charmé notre enfance, à l'aide desquels il n'y avait qu'à formuler son souhait pour que « cela fût », le vieux monde, cela est certain, aurait vécu.

Mais, génies et fées ne sont, hélas! existant que pour la crédulité enfantine; les sorciers, s'il en reste quelques spécimens en quelques bourgades reculées, sont en train de disparaître devant l'instruction; et les talismans, s'ils ont cédé la place aux tables tournantes, ils n'ont pu leur transmettre leur puissance. Il suffit d'un incrédule en leur présence pour les réduire à l'inertie. C'est sur les seules forces humaines qui se trouvent en ce milieu pourrisseur qu'il nous faut compter pour le changer.

Or si le milieu impulse l'individu; s'il est vrai que ce dernier ne peut échapper complètement à son influence, il est également vrai que c'est l'individu qui crée, en le transformant, le milieu en lequel il se meut.

Quelle que soit la puissance que notre état

social fournisse au capitalisme, si ce dernier ne trouvait pas dans l'ensemble de ceux qui subissent ses effets un appui moral qui lui permet de perdurer, cette puissance lui coulerait dans les mains, car les forces dont il dispose refuseraient de le servir plus longtemps. Et, quelle que soit notre impatience, quels que soient nos désirs, ce ne sont pas nos objurgations révolutionnaires qui enlèveront au capital ses défenseurs, mais la compréhension — vaguement intuitive sinon nettement formulée — qu'ils font métier de dupes en assurant à leurs exploiteurs la tranquille jouissance de ce que, à eux, spoliés, il a été enlevé.

Si, après tant de révolutions, les anciens abus ont persisté, ou ont réussi, dans le nouvel état de choses, à se faire jour sous de nouvelles formes, c'était, il faut bien le reconnaître, ou que les initiateurs du mouvement, trop en avance sur la foule, n'avaient pu réussir à l'entraîner dans leur marche en avant, ou — ce qui est plus probable — leur avance sur la masse plus apparente qu'effective, laissait en réalité leurs conceptions au niveau de la moyenne et

tout leur révolutionnarisme se bornait à des changements de noms. Mais, d'une façon ou d'une autre, l'état social revenait toujours au niveau des conceptions moyennes.

Le milieu agit sur l'individu, mais, à son tour, l'individu réagit sur le milieu ; voilà le dilemme. Comment en sortir?

Je comprends l'impatience qu'éprouvent nombre de nos camarades à voir les idées cheminer si lentement — relativement, car il n'y a pas d'idée qui ait marché si vite que l'idée anarchiste. — Il est légitime le désir de ceux qui, souffrant de la société actuelle, voudraient réaliser une vie meilleure. Comme eux, je voudrais voir se réaliser immédiatement cette ère de paix, de bonheur et d'harmonie pour tous que nous évoquons en toutes nos aspirations ; comme eux encore je voudrais enfin sortir de cette atmosphère qui étouffe les meilleurs sentiments, comprime nos aspira-

tions vers le mieux, écrase les volontés les plus fécondes.

Mais, quels que soient nos désirs, quelle que soit notre volonté ardente d'en finir avec un milieu corrupteur, il nous faut compter avec la réalité, et la réalité est que, quelles que soient les vertus bienfaisantes dont notre imagination ait doté la révolution, quelle que soit la puissance que nous lui attribuions en nos désirs, elle ne pourra être que ce que seront ceux qui l'accompliront.

La révolution n'est pas une entité dont la puissance agit en vertu d'une force secrète qu'elle tirerait d'elle-même. Ce n'est pas un personnage métaphysique doué de toutes les virtualités. C'est un fait qui s'accomplit sous l'impulsion d'individualités qui ne pourront opérer autour d'elles que les transformations qu'elles auront su, au préalable, déjà opérer dans leur cerveau.

C'est ressasser une vérité reconnue en répétant que la révolution s'accomplira sous la pression de circonstances locales.

Quand ceux qui, à l'heure actuelle, subis-

sent ou soutiennent l'ordre de choses actuel, auront compris que la société qu'ils subissent ou défendent ne peut que perpétuer leur exploitation.

Quand las de courir après des réformes illusoires, ceux qui ont déjà compris que l'état social devait être transformé, se seront rendu compte que c'est en son ensemble qu'il doit être changé et non en ses parties si on veut en modifier les effets, il se sera alors créé un état d'esprit favorable à la révolution, la moindre des circonstances suffira à la faire éclater.

Les individus ayant évolué, leur manière d'agir s'étant insensiblement mais graduellement transformée, ils arriveront en conflit avec les institutions sociales. Comme la sève qui gonfle l'amande mise en terre finit par faire éclater le noyau qui l'enferme, l'idée aura amené les esprits au moment où, sentant les barrières sociales leur être une entrave intolérable, ils les briseront sous la poussée interne qui les entraîne vers l'affranchissement intégral de tout leur être.

Mais, encore une fois, pour être en état d'ac-

complir cette révolution, faut-il que les individus aient, en leurs conceptions, su faire table rase des anciens préjugés ; qu'ils en aient compris toute l'absurdité, et se soient fait un autre idéal de vie. Qu'ils aient, en eux, en leur cercle restreint, opéré, en petit, la transformation qui doit s'opérer en l'état social. Celui qui ne sait pas se réformer lui-même étant du reste, toujours très mal venu à vouloir réformer les autres.

Mais ici nous tournons en un cercle vicieux et ceux qui croient à la toute-puissance de la révolution pour créer un état d'esprit adéquat à de nouvelles mœurs, me répondront : « Comment voulez-vous que les individus deviennent francs, solidaires et conscients dans un milieu qui les abêtit, les rend fourbes, rapaces, et agressifs? » — Si je leur réponds : Comment pouvez-vous espérer changer un tel milieu avec des éléments qui trouvent cette marche des choses toute naturelle et n'éprouvent nullement le besoin de sortir de la fange où ils s'enlisent? Je serai absolument dans la même logique, et nos arguments auront égale valeur.

Si de tous temps, ils ont été majorité ceux qui avaient à souffrir de l'arbitraire social, ils n'étaient que minorité très infimes ceux qui avaient compris que le mécanisme social fonctionnait à leur détriment.

De tout temps aussi, cette minorité a existé. Toujours il y a eu des individus qui étouffaient sous l'état de choses existant, et voulaient élargir le cercle dans lequel se mouvait l'humanité. Mais, en temps ordinaire, ces individus restaient isolés, incompris de l'énorme masse. Ce n'était que lorsqu'un noyau plus important d'individus était parvenu à s'assimiler quelques-unes de leurs vérités, que ces vérités devenaient aptes à commotionner les foules.

Or, à l'heure actuelle, l'idée anarchiste remue fortement certains cerveaux ; par certains côtés elle a prise sur la masse, elle commence à vouloir entrer dans les faits, mais force nous est bien de reconnaître que, si l'on accepte certains de ses détails, elle est loin d'être comprise en son ensemble, et qu'elle a encore une

longue période évolutive à accomplir avant d'être toute-puissante sur les foules.

Mais cette évolution des idées nous prouve que quelle que soit l'influence du milieu, il y a des organismes qui y sont plus ou moins réfractaires; quelle que soit l'ambiance, il y a des aptitudes qui s'acquièrent et se transmettent d'une génération à l'autre, finissant par amener ceux qui en héritent à suivre une voie évolutive différente de ceux qui, continuant à subir les influences premières, se modèlent plastiquement aux conditions d'existence qui leur sont faites.

Ce qui se passe dans l'ordre physiologique se passe également dans le domaine intellectuel. Il y a — je néglige les nuances — ceux qui, croyant l'autorité et le capital les deux assises nécessaires de tout ordre social, les subissent ou les défendent sans chercher à les analyser, se conforment passivement aux enseignements de la morale qu'on leur inculque dès leur naissance; il y a ceux qui veulent les mitiger en y apportant quelques perfectionnements; et ceux, enfin — dont nous faisons

partie — qui, trouvant tout le système mauvais, veulent le détruire de fond en comble, et cherchent à réagir contre les conditions d'existence qu'on leur impose.

Analysant les préceptes qu'on leur enseigna, ces derniers n'acceptent qu'après mûre délibération ce que leur raison leur fait trouver juste, et repoussent tout ce qui ne leur paraît pas absolument démontré. Et si cet esprit critique ne se transmet pas toujours d'ascendant à descendant comme certaines aptitudes physiologiques, il se transmet par l'exemple, par l'enseignement, au sein des générations, vivantes, et à celles qui suivent. Chaque progrès qui s'accomplit, est un pas de fait vers la possibilité de la révolution.

Lorsque j'ai déjà traité ce sujet, quelques-uns ont cru que je désirais voir reculer la révolution pour que chacun eût le temps de transformer sa mentalité. C'est là une erreur. En parlant de rendre les individus conscients,

j'ai toujours en vue la minorité agissante, la minorité qui, par son exemple, doit exciter la masse plus réfractaire, n'attrapant que des bribes des idées jetées au vent. Mais il ne faut pas oublier que ce sont ces bribes qui germeront plus tard sous la poussée des événements, et qu'il faut les semer pour qu'elles germent.

Il est, je crois, un fait indéniable plus l'idée aura le temps d'évoluer et de se développer, plus la révolution qu'elle engendrera sera mûre, consciente et profonde ; mais il ne dépend de personne d'avancer ou de reculer les événements à la réalisation desquels concourent des milliers de causes. Chacun de nous, par notre action, y entrons bien pour une part, mais si infinitésimale, que cette part d'action disparaissant, le cours des événements n'en serait pas sensiblement modifié.

Donc, à quel point de vue que nous envisagions la révolution, il n'en reste pas moins acquis qu'elle est nécessaire, inévitable. Et alors, quand nous demandons aux individus qui travaillent à sa réalisation, de ne pas se

borner à de simples désirs, à de vagues aspirations, à d'indécises formules que l'on répète sans savoir ce qu'elles signifient, ce n'est pas ajourner la révolution, ni la diminuer, mais bien au contraire l'amplifier en la désirant plus grande, plus profonde et plus féconde.

Bien mieux, si chaque individu, en ses actes, dans son entourage, dans sa sphère d'action, dans la mesure de ses moyens, selon l'intensité de ses convictions, arrivait déjà à corriger, à supprimer ce qui lui semble choquant de la façon actuelle de procéder, il aurait contribué à avancer la révolution en aidant à créer un état d'esprit en désaccord avec les institutions présentes.

N'est-ce pas faire œuvre révolutionnaire des plus rationnelles que d'essayer d'apporter, en nos relations présentes, un peu de ce que devront être nos relations futures? Et comme une nouvelle manière d'agir amène insensiblement ceux qui sont en contact avec elle à une nouvelle façon de penser, c'est, en agis-

sant ainsi, agrandir les possibilités révolutionnaires.

La révolution n'est pas une idée, ce n'est pas une conception sociale. C'est un fait, une nécessité, un moyen. Elle doit déblayer le terrain des obstacles qui empêchent l'évolution humaine ; rien de plus, rien de moins. Elle n'apporterait pas un facteur nouveau à l'évolution sociale si ceux qui l'accomplissent, n'ont pas, en puissance, en leur cerveau, une idée qui les fasse agir.

Aussi, dire que l'on veut grouper les individus pour faire la révolution, c'est parler pour ne rien dire ; car, sauf exceptions des plus rares, on n'est pas révolutionnaire pour le seul plaisir de se battre ou de culbuter un gouvernement. On groupe des individus autour d'une idée ; si cette idée, pour sa réalisation, comporte les moyens révolutionnaires, ces individus se préparent à la révolution en développant leur idéal, voilà tout.

Les autoritaires qui ont la prétention de

s'emparer du pouvoir et de s'en servir pour le bien de tous, peuvent, eux, considérer comme secondaires leurs idées de transformation sociale. Qu'importent que les individus sachent plus ou moins ce que l'on attend d'eux, si on espère s'en servir pour assurer l'autorité à l'aide de laquelle on opérera les transformations que l'on aura décrétées. L'objectif étant de s'emparer du pouvoir, il suffit de grouper les individus désireux d'un simple changement politique, sans notion sur ce que devra être le nouvel ordre de choses, puisque l'on se charge de penser pour eux.

Lorsqu'on a la volonté de commander aux autres, il est inutile — même dangereux — de chercher à les instruire sur ce qui leur serait le mieux. Pourvu que les chefs sachent ce qu'ils auront à décréter au lendemain de la victoire, inutile de perdre son temps à fourrer des idées dans la tête de ceux qui auront à obéir. Et encore, cela ne réussit-il pas toujours ; car il arrive que ceux que l'on a enrôlés échappent à votre commandement pour aller à un chef qui leur semble plus aptes.

Mais c'est pour les anarchistes, qu'il n'en va pas de même. Il faut que ceux qui participeront à la révolution aient la conscience claire de ce qu'ils veulent eux-mêmes, et ce n'est que la compréhension nette d'un idéal qui peut la leur donner. C'est donc à fourrer des idées dans la tête des individus que consiste la véritable besogne révolutionnaire.

En temps normal, c'est la masse ignorante qui impose ses volontés, retarde l'évolution et travaille au maintien des vieilles institutions. Le suffrage universel, ce recruteur de médiocrités, est bien l'instrument approprié au règne.

Mais, au sein de cette masse, se créent des centres d'agitation qui, graduellement, arrivent à lui communiquer une partie de leurs trépidations, à l'entraîner dans leur orbe. C'est là où la minorité intelligente prend sa revanche sur l'ignorance, en l'entraînant, malgré elle, au progrès et à l'affranchissement.

Si l'évolution avait le temps de s'accomplir, la révolution serait féconde en résultats ; mais il y a des circonstances politiques, compliquées

de causes économiques, qui poussent parfois la minorité dans les rues avant que les idées aient accompli leur lent travail d'évolution.

Malgré cela, si elle a bien compris son rôle, la minorité agissante peut avoir une influence sur le cours de cette révolution. Qu'elle acquière dont une conscience nette de l'idée.

Mais, si, comme dans les révolutions politiques passées, elle n'a, elle-même, aucune idée dans la tête; si tout son révolutionnarisme n'est que de surface, en les mots, en une attitude plus ou moins belliqueuse. c'est la masse qui la submergera encore en retournant à son point de départ. C'est pour qu'elle ne se laisse noyer ni déborder que je voudrais la voir consciente.

XVI

NE CRAIGNONS PAS LA VÉRITÉ

La création de Dieu. — C'est la crainte qui donne naissance aux concepts divins. — Après avoir créé Dieu, l'homme en arrive à douter de son existence. — Il le démolit pour en créer d'autres. — Transposition d'attributs. — L'homme n'est qu'une quantité négligeable en l'univers. — L'humanité n'est qu'une abstraction. — Les leçons de l'état social actuel. — Développons notre individualité. — L'âme. — La matérialité de sa conception. — Relativité de l'immortalité. — L'effroi de la mort. — Le doute a détruit toute rénovation religieuse. — Notre idéal.

Comme nous avons eu maintes fois l'occasion de le constater au cours de ce volume, ce qui a surtout contribué à ravaler, chez l'être humain, le sentiment de son individualité, ce sont toutes les entités, sorties de l'imagination humaine.

Tous les phénomènes cosmiques atmosphériques et physiques que l'homme voyait se dérouler sous ses yeux, sans pouvoir s'en expliquer la raison ni le mécanisme, lui donnèrent l'illusion d'une volonté cachée, supérieure à la sienne.

Soumis à leurs effets, ils devinrent pour lui les actes d'un être supra-terrestre doué d'une grande puissance, puisque sa volonté se traduisait en actes d'une grandeur terrifiante parfois.

Les éclairs, le roulement du tonnerre, la pluie, le vent, les tempêtes, furent les signes de l'activité d'êtres invisibles manifestant ainsi leur existence à l'homme terrifié. Et comme l'homme ne donne essor à son activité qu'en vue d'un but déterminé, l'action de ces êtres inconnus ne pouvait avoir d'autre mobile que de nuire à l'homme, puisqu'il était sensible aux manifestations de leur activité! Il fallait donc les calmer ou se les rendre propices.

Ce ne fut que par une autre évolution encore, que chaque élément fut anthropomor-

phisé et devint une entité abstraite, le commencement d'une Divinité qui prenait place en l'Olympe qui se développait en l'imagination humaine.

Et l'esprit religieux de l'homme a évolué ainsi d'une absurdité à l'autre, variant ses dieux, ses conceptions. Nous avons effleuré, en passant, le mal qu'il accomplit dans l'évolution humaine.

Mais l'homme prenant de plus en plus la conscience exacte des forces qui l'entouraient, Dieu eut, à son tour, à subir les attaques de la critique, sur ses attributions d'abord, puis finalement sur son existence.

Seulement, tout en attaquant l'existence de Dieu, l'esprit anthropomorphisateur de l'homme ne pouvait disparaître ainsi, brusquement. Dieu n'existait pas, cela fut entendu; mais la Nature, les Forces, la Matière, les Lois Naturelles, toutes les attributions de la Divinité défunte héritèrent chacune d'une part de son omnipotence et devinrent autant d'entités, agissant et voulant, se substituant aux autorité mortes en le cerveau de l'homme, s'y

livrant à une sarabande échevelée qui empêchait ce dernier de voir bien clair en ses conceptions, et le laissait tout aussi esclave que la veille, lui qui croyait s'être libéré !

« La Nature veut ceci, se propose cela, a tel but pour mobile ! » — « Les Lois naturelles ont décrété telle façon d'être ! C'est contraire aux Lois Naturelles d'agir de telle façon ! »— « La Matière dit ceci, les Forces disent cela ! » les effets devenaient ainsi des causes ; et, toujours, l'homme s'agenouillait devant les Dieux qu'il avait créés !

Oh ! cet esprit métaphysique, ce qu'il aura fait de mal à l'humanité ! Aujourd'hui, encore, parmi ceux qui acceptent l'explication transformiste de l'univers, combien envisagent la Nature, l'Evolution comme des êtres vivants, ne marchant qu'avec une volonté réfléchie, vers un but déterminé, décrétant les conditions d'activité de la matière au lieu d'en être la résultante. Pour combien, encore, il suffit d'écrire la Loi, l'Humanité, avec une capitale pour qu'ils les voient instantanément se transformer en bonnes femmes en robe grecque, la tête ceinte

de laurier conduisant l'homme par la main, vers un ciel que, seules, elles connaissent!

Ils ont chassé de l'Empyrée le bonhomme à barbe blanche des anciennes croyances, mais ils ne peuvent accepter que l'évolution de la vie ne soit qu'une opération chimique due aux hasards des combinaisons, ne subissant d'autre impulsion que celle donnée par les conditions premières qui lui ont donné l'existence, modifiées par les combinaisons nouvelles qu'elle traverse. Evolution qui suit le cours que lui impriment les propriétés des combinaisons dont elle est issue, mais où il n'y a rien de voulu, rien de préconçu, les forces agissant selon leurs propriétés, et non parce que cela serait plus conforme à un but déterminé.

Lorsqu'ils admettent l'intervention du hasard, ce n'est qu'en attribuant une personnalité à ce dernier. Ils font la chasse à la divinité, mais pareille aux annelés qui, coupés en deux

repoussent à chaque tronçon tête de ci, queue de là pour former un être à chaque morceau, les entités sourdent de toutes parts en l'imagination humaine pour combler le vide laissé par la destruction de l'idole.

« Il est absurde, » nous dit-on, de « penser que l'humanité va ainsi au hasard, que nous naissons et disparaissons sans un but supérieur nous rattachant aux générations passées et futures; il serait peu consolant de penser que les hommes auront passé sur la terre pour disparaître un jour sans laisser plus de trace, au milieu des mondes assistant indifférents à la disparition du nôtre. A quoi bon tant de luttes, tant d'effort, tant d'intelligence dépensée, pour que cela, en définitive, aille se perdre en le chaos! »

Toujours la théorie des causes finales! « Cela existe parce que cela a été créé en vue d'une utilité quelconque! » La superbe de l'homme ne peut se faire à l'idée qu'il n'est qu'un accident de forces en mouvement : il lui faut, par dessus tout, une théorie qui lui laisse l'illusion d'une survivance quelconque. Après s'ê-

tre fait le centre de tout, l'homme ne peut consentir à se confondre avec la matière en l'espace ; qu'on lui accorde au moins, une transmission vague de sa pensée à travers le temps et l'espace!

Eh bien, non. Quelque décevant que cela soit pour notre infatuation, quelque mortifiée en soit notre vanité, il faut en rabattre de cette prétention qui, à toute force, veut faire graviter l'univers autour du genre humain.

Ce que nous voyons, ce que nous sentons, ce que nous entendons, ce que nous découvrons, existe parce que des forces en contact ont donné naissance à tel ordre de phénomènes qui, ayant trouvé des conditions d'évolution favorables à l'éclosion de ce que nous constatons, l'ont poussé en cette direction. Mais, si les forces en présence avaient été autres, si les conditions d'évolution avaient été modifiées par la présence d'agents nouveaux, cet ordre de phénomènes que nous constatons aurait pu être tout différent, sans que l'harmonie universelle en fût bouleversée, l'homme aurait pu ne pas naître, sans que

la marche du système solaire en fût modifiée.

L'humanité — sans grand H — n'est donc qu'un accident des forces naturelles, elle ne marche vers aucun but défini. Son évolution n'est que la résultante des individualités qui la composent, et, pour celles-là, le but c'est de s'accommoder de leur mieux aux conditions présentes de la vie Et la vie vaut assez par elle-même, pour que ceux qui en jouissent cherchent à se la rendre la plus agréable possible, essaient de la débarrasser, en la mesure de leurs forces, des entraves apportées par l'ignorance générale.

« Alors, » nous dira-t-on, « c'est la lutte pour la vie en toute son horreur que vous proclamez, c'est le déchaînement des appétits les plus grossiers, la mort de tout idéal ? »

Pas le moins du monde, la société actuelle, produit séculaire de l'égoïsme étroit qui, n'ayant en vue que la satisfaction immédiate, sans s'occuper des conséquences ultérieures,

cherche à se satisfaire, même s'il est nécessaire, au détriment d'autrui, nous montre que les individus ont suivi une mauvaise voie pour trouver le bonheur sur la terre.

Elle nous démontre qu'un bien présent peut avoir pour conséquence un mal futur plus grand ; elle nous enseigne que la satisfaction égoïste, isolée, d'un besoin, au détriment d'un semblable peut en empoisonner le souvenir en notre mémoire alors que le besoin est passé et nous n'y trouvons plus qu'amertume. Les faits nous apprennent que, pour être complet, le plaisir ne doit pas être pris au détriment de ses semblables, mais être partagé avec eux.

Anneaux d'une chaîne ininterrompue, les individus subissent l'impulsion de ceux qui les ont précédés, comme ils impulsent ceux qui leur succéderont. Notre activité, nos actes, voilà ce qui nous rattache à ceux de notre espèce et fait, avec des individualités éparses, un tout continu.

Si nous voulons nous survivre, faire que notre souvenir ne meure pas avec notre individualité, faisons quelque chose d'utile à nos

semblables, faisons en sorte que notre existence ait été utile à l'espèce, et la meilleure façon de lui être utile est de développer nos virtualités.

Chacun de nos actes se répercute dans notre milieu, sur les actes de ceux qui nous entourent, modifiant les conceptions de ceux qui nous survivront, et ainsi de suite en l'espace et le temps, absolument comme les ondes que fait vibrer la pierre jetée à l'eau. Pour que ces ondes se multiplient, que leur cercle s'élargisse à notre œil, il suffit de multiplier le jet des pierres à leur centre. Que notre action se répète et se multiplie de façon à laisser une empreinte durable.

Ainsi, nous nous rattachons aux générations ; plus nos actes utiles, à nous et aux autres auront été répétés, plus vivace restera notre souvenir, plus d'espace il embrassera. Mais écartons, une bonne fois pour toutes, ces fantasmagories métaphysiques, produit de

notre orgueil qui ne veut pas admettre que notre individualité disparaisse à jamais dans le grand tout pour former des combinaisons nouvelles qui ne seront plus « Elle ».

Pour donner satisfaction à ce sentiment, l'homme avait inventé l'âme qui, à notre mort matérielle, allait se réfugier en un Paradis hypothétique où elle trouvait l'immortalité. Comme de juste, cette âme était faite à l'image de notre corps. — Pouvait-on la concevoir autrement que ce que nous avons l'habitude de voir?

Pour l'en différencier, expliquer son existence, justifier sa séparation de la matière, on la supposa formée d'ombre, d'un fluide inconnu ; on la baptisait immatérielle, mais tout ce que l'on pouvait trouver pour la former, c'était de la composer de la matière la plus légère que l'on connût, mais n'était, et ne pouvait être, qu'une déformation de ce que nous avions sous les yeux.

Cette âme atteinte par les coups qui frappaient à mort la Divinité est en train, comme elle, de se transformer, de s'atténuer, pour de-

venir plus subtile. Et comme cette dernière, elle a passé par toutes les métamorphoses. De chose vague, imprécise, confuse, se dégageant d'un vague sentiment de crainte, elles étaient devenues entités subjectives aux contours arrêtés. Attaquées par la science qui démontre leur irréalité, elles s'atténuent, redeviennent flou, imprécises, sans contours ni consistances, impalpables, jusqu'à ce qu'elles s'envolent en la fumée dont elles sont formées.

Et comme cette création de notre cerveau nous échappe, on voudrait aujourd'hui les retrouver en une vague conscience de l'humanité en son évolution ; tout cela c'est un besoin de notre esprit métaphysique, et rien de plus. L'humanité disparaîtra lorsque disparaîtront les causes qui assurent son existence. Notre système planétaire disparaîtra un jour, lorsque disparaîtra l'équilibre des forces qui l'ont produit.

Les matériaux dont il est formé se désagrégeront pour former de nouveaux systèmes. Mais avant que s'éteigne la vie sur notre planète, nous avons, paraît-il, encore des millions

d'années devant nous. N'est-ce pas suffisant pour contenter encore bien des ambitions? Que savons-nous de ceux qui vécurent il y a cent mille ans? Nous ont-ils laissé le nom de quelque individualité? Nos souvenirs ne vont pas au delà de dix mille ans. Qu'avez-vous donc besoin d'immortalité!

« Il était consolant pour l'homme, nous dit-on, d'espérer revivre en une autre vie où il retrouverait ceux qu'il avait aimés! Pourquoi lui enlever cette illusion qui lui faisait accepter les misères de la vie sans murmurer, alors que nous n'avons rien à lui offrir en place? »

Parce que le catholicisme nous a inculqué un effroi incompréhensible de la mort; parce que, trop infatués de l'importance de notre espèce, nous ne voulons pas accepter ce que nous appelons une déchéance, il nous faudrait donc respecter les illusions nées de notre imagination? Pourquoi? Le doute les a atteintes.

Comme la fleur légère qu'a mordue l'âpre morsure de la gelée, elles sont et restent fanées, malgré le soleil qui vient les réchauffer. Et le soleil qu'on vient nous proposer n'est qu'un soleil factice.

Habituons-nous donc à envisager les choses telles qu'elles sont. Pourquoi se réfugier dans le mensonge? Sous le fallacieux prétexte qu'il est plus consolant que la réalité? alors qu'en définitive nous n'arrivons même pas à nous leurrer. Comme tout ce qui vit, l'homme naît et meurt, en tant qu'individu, et les matériaux qui le composent, se dissociant, se transforment et se combinent en de nouvelles associations qui ne portent aucune trace des combinaisons antérieures : telle est la vérité.

Mais cela choque notre soif d'éternité! Nous voudrions perdurer, nous survivre, et notre cerveau a créé toute cette fantasmagorie de larves, d'ombres, d'âmes et d'esprits, qui s'agitent derrière la mort, inventé des mondes inconnus où nous renaîtrions à l'immortalité, alors que le globe qui nous porte est lui-même condamné à la dissolution. Chimère!

Nous voulons de l'idéal? — La vie sociale ne comporte-t-elle pas assez de grands sentiments pour nous y tailler des idéaux assez grands encore pour dépasser nos forces. et que nous restions longtemps encore au-dessous de leur réalisation? Alors que nous vibrons de jeunesse, que le sang circule impatient en nos veines, allant activer nos cerveaux, n'avons-nous pas assez de la vie telle qu'elle est, pour l'aimer et la vivre sans avoir besoin de chercher au delà? Sachons donc rester toujours jeunes.

Nous voulons que, après notre mort, il subsiste quelque chose de nous? — Sachons nous rendre utiles à nos semblables en la vie. Soyons grands par le cœur, soyons forts par notre action sur notre propre individualité pour l'être sur celle de nos semblables; soyons utiles par le peu de beau et de bien que nous pouvons accomplir, et alors notre individualité ne disparaîtra pas complètement; nous nous survivrons par l'influence de ce que nous aurons fait par l'exemple donné. Notre souvenir surnagera d'autant plus long-

temps que notre action aura été plus profonde.

Ceux qui viendront après nous, plus ou moins influencés de l'impulsion que nous aurons pu produire, nous rattacheront, par leurs œuvres, aux générations qui les suivront. N'est-ce pas là la véritable survivance de l'esprit plus que ce grossier spiritualisme qu'à tort on qualifie ainsi, puisque, en fait, il n'est que la matérialisation de nos concepts, et que l'on n'a jamais pu nous le représenter qu'habillé de cette « vile matière » tant conspuée !

XVII

RETOUR A LA SIMPLICITÉ

« Non possumus ». — Eternels recommencements. — L'amour du merveilleux. — Les complications de l'esprit humain. — Ce n'est qu'à l'usage des choses que nous apprenons à les simplifier, sauf le gouvernement qui, lui, va toujours se compliquant. — Imperfection de nos sens. — L'ignorance engendre le merveilleux. L'esprit anthropocentrique. — Substitutions d'entités. — Origine animiste de l'esprit religieux. — « Subjectivisation » de la matière. — Retour au point de départ. — Pauvreté de l'imagination humaine, malgré sa tendance à amplifier. — Première déviation de l'évolution. — Contribution de la littérature à l'erreur. — Tyrannie de l'habitude. — Les améliorations compliquent mais n'améliorent pas. — Un rêve. — Aveu de lâcheté. — Les petits effets peuvent en produire de grands. — Abdication de l'individualité. — Manque d'initiative. — Notre action comporte sa propre sanction.

Toutes les critiques que l'on puisse faire

sur l'oppression de l'individu en l'état social actuel, toutes les vues que l'on puisse émettre sur son émancipation, tout cela est accepté sans trop de discussion ; mais, lorsqu'il s'agit de conclure, lorsqu'on presse les contradicteurs sur la nécessité de réaliser l'idéal d'harmonie et de liberté qu'ils viennent d'approuver, le dernier argument où se retranchent ceux que n'anime pas un mauvais vouloir systématique est celui-ci :

« Vos idées sont belles, mais ne sont pas praticables. Pour que fût possible la société que vous envisagez, il faudrait qu'elle ne contînt que des êtres parfaits en son sein ».

Erreur énorme. Il faudra, cela est vrai, les individus ayant évolué, ayant acquis une mentalité supérieure à celle que nous inculque la société actuelle, mais ne différant pas essentiellement des êtres actuels. Dans notre conception d'une société humaine, nous n'avons pas la naïveté de rêver une vie supraterrestre, ne comportant que des êtres immatériels.

Plus positifs, c'est sur le libre jeu des be-

soins et des passions de l'être humain que nous voyons reposer la bonne marche de l'organisation sociale entrevue.

« Vos idées sont belles, mais ne sont pas réalisables! » nous répète-t-on.

Et vous voilà forcé de reprendre un à un tous vos arguments, vous voilà revenu à votre point de départ, recommençant la discussion, absolument comme si elle n'avait pas eu lieu. Ah! c'est que l'humanité a été tellement menée en laisse, tellement asservie, tellement habituée au mensonge, à l'illusion, qu'elle croira plutôt au monde des fées, à la puissance des Génies, des Djinns, des Elfes, des Korrigans, qu'à la possibilité de marcher un jour sans ses entraves.

Des hommes s'organisant entre eux, de façon à vivre sans les mille liens du formidable appareil social d'aujourd'hui, s'entendant réciproquement sans la masse d'intérmédiaires parasitaires actuels, cela est bien trop simple pour notre entendement faussé. L'habitude des choses compliquées est si bien ancrée en notre cerveau, qu'il ne nous est plus possible

de penser, de prime abord, aux choses simples qui ne nous paraissent plus qu'enfantillages à première vue. La vérité sera là, sous nos yeux, les crevant par son évidence même, c'est au loin, en des explications enchevêtrées que nous allons la chercher.

Et cette aberration est portée en toutes les branches de notre activité. Ainsi, en mécanique, lorsque se crée une invention, cela débute par une machinerie compliquée de rouages multiples, pour ne produire, le plus souvent, qu'un travail médiocre, lent et avec une grande dépense de forces, grâce, justement, à la complexité des rouages.

Mais, peu à peu, lorsque la machine est entrée en la pratique, lorsque l'usage en a fait connaître les défauts, lorsque, passant de mains en mains chacun y a apporté une petite modification, la débarrassant, ici d'un rouage inutile, là de leviers compliquant sans profit sa marche, le monstre grossier et compliqué s'allège, prend une marche plus régulière, produit un travail d'autant plus parfait,

exigeant d'autant moins de force, qu'elle est plus simple.

Il en est de même pour les opérations intellectuelles: notre cerveau, en aucun ordre d'idées, ne conçoit primitivement les raisonnement simples. Il va d'abord à l'abstrait, au confus, à l'exagération; ce n'est que par un énorme et lent travail de réflexion qu'il se débarrasse des aberrations, en revient aux explications rationnelles.

C'est qu'il est très difficile à l'homme de voir les choses telles qu'elles sont, sous leur véritable aspect, de saisir les rapports qu'elles ont entre elles, d'en démêler chaque élément.

Ses sens, par lesquels il est en rapport avec le milieu où il s'agite, sont, déjà, des plus imparfaits; ce n'est que par une longue éducation qu'il arrive à s'en servir; ce n'est qu'en les exerçant continuellement qu'il arrive à les développer. Et, même au degré d'évolution atteint par nous et dont nous nous enorgueil-

lissons, une foule de phénomènes leur échappent encore.

Jadis, à l'aurore de son intelligence, alors qu'il voyait les phénomènes de la nature s'accomplir sous ses yeux et que son cerveau trop faible et trop peu meublé de faits, ne pouvait lui en expliquer le mécanisme, ce fut encore bien pis. Ne pouvant se faire aucune idée du mécanisme des phénomènes météorologiques, ce fut en les assimilant aux effets de son action personnelle qu'il tenta de les expliquer, mais en les attribuant à des êtres dont le pouvoir était supérieur au sien.

Peu à peu il les amplifia, et dans leurs effets et dans leurs causes; rechercha des causes supra-naturelles à ce qu'il voyait s'accomplir devant lui. Mais toujours ce n'était que par une déviation de raisonnement qu'il y répondait, les réponses les plus saugrenues lui tinrent lieu d'explication à ce qu'il ne comprenait pas. Il ne conçut les phénomènes naturels qu'au travers du merveilleux, et n'arriva à les « comprendre » qu'après les avoir complètement identifiés à lui-même, après leur avoir prêté un corps,

une volonté ; après les avoir anthromorphisés.

Son intelligence s'élargissant, il arriva à concevoir plus rationnellement les choses ; mais qu'il est loin encore d'une explication absolument scientifique, débarrassée de tout esprit métaphysique !

Les entités divines s'étaient évanouies graduellement dans l'explication matérielle des faits, mais pour donner naissance à de nouvelles, en « faisant des petits ». Chassées d'un domaine, dépouillées d'une partie de leurs attributions, elles renaissaient sous d'autres noms ou avec des frères et sœurs ayant hérité des fonctions qu'on leur enlevait. Une division du travail s'opéra dans l'Olympe au fur et à mesure que s'élargissaient les conceptions humaines. Les Dieux s'idéalisaient, on cherchait à les débarrasser de leur gangue humaine, à faire oublier leur origine, mais comme il est impossible à l'homme de concevoir rien en dehors de lui, ces Dieux et entités eurent toujours des formes anthropomorphiques, malgré qu'elles devenaient moins nettes, moins précises, au fur et à mesure que

l'homme voulait les idéaliser. Leur origine terrestre n'en resta pas moins toujours flottante en l'imagination humaine: Jupiter, Mars, Apollon, Vénus, et tous les habitants de l'Olympe ne devinrent plus que les directeurs des phénomènes terrestres, physiques ou atmosphériques qu'ils avaient incarnés primitivement, après avoir été les forces naturelles elles-mêmes. Il suffit d'analyser leur légende pour y retrouver leur identification avec l'animisme le plus grossier.

Plus tard, on trouva ces Dieux trop encombrants, on voulut les hiérarchiser pour finir par mettre tous leurs attributs, toute leur puissance, en la main d'un seul.

Dans son ignorance l'homme ne pouvait croire à son existence et à celle des choses, sans une volonté préconçue, directrice, sans un but à atteindre. Il pleuvait, il tonnait, c'était l'œuvre de quelqu'un, en vue d'aboutir à un dessein prémédité! Et la foudre, la pluie, les vents, après avoir été déifiés redevinrent, par sélection, simples manifestations de l'activité divine. Les partisans des causes

finales tendent à en refaire des êtres. Tout en se transformant, l'erreur reste toujours la même.

Oui, encore aujourd'hui, malgré que l'idée du supra-naturel commence à disparaître malgré que s'efface l'idée de Dieu, combien qui, acceptant la théorie des forces matérielles, identifient encore inconsciemment ces forces en activité à des entités régissant leurs propres phénomènes. Pour combien encore la Nature, le Transformisme, l'Evolution, la Sélection, sont des personnes qui conçoivent, veulent et dirigent l'application des forces en mouvement.

Notre esprit est faussé par toute une métaphysique issue de notre ignorance, nous ne savons pas encore voir les choses sous leur véritable aspect. Nous nous débattons toujours au milieu de l'erreur et du préjugé ! Notre esprit semble parcourir un long cycle où ayant égrené toutes les fausses conceptions, il revient à son point de départ. Heureusement que à force de recommencer ce petit manège, il finit toujours par éliminer définitivement quelque petite erreur, à acquérir quelque nouvelle

vérité. Mais que de travail encore, avant de nous être débarrassé de tout notre bagage d'erreurs, avant de connaître la vérité complète.

En sociologie notre imagination ne s'est pas comportée autrement. Les sociétés ont bien commencé par les formes les plus primitives, l'autorité ne s'y montrant d'abord que très anodine, sous l'aspect d'obéissance à un chef qui dictait directement ses volontés. Ce n'est qu'au fur et à mesure du développement humain que s'est compliqué le système gouvernemental, que les fonctions se sont spécialisées en exécutive, législative, judiciaire, etc. ; que la pieuvre a développé ses innombrables tentacules qui ont nom : armée, police, enseignement, bureaucratie, etc.

C'est que, à l'origine, le cerveau de l'homme était trop pauvre de notions pour imaginer une organisation aussi compliquée que celle de nos jours, ce n'est que « progressivement » qu'il pouvait y ajouter un rouage nouveau ;

mais n'était-ce pas déjà une complication sur la simplicité primitive que de se donner un maître. Et le premier pas fait, a déterminé les autres.

Une fois déviée de son évolution naturelle par l'intrusion de l'autorité en son sein, la société devait continuer fatalement à se hérisser de complications ; une institution devait en amener une autre ; les hommes naissant ainsi au milieu d'une société compliquée par leurs prédécesseurs, renchérissaient sur ceux-ci, léguant à leurs descendants une organisation plus lourde encore, et chaque génération s'habituait ainsi à accepter l'état social de plus en plus oppressif.

Cette façon d'envisager les choses ne pouvait qu'empirer sous l'influence de la litérature qui amplifiait encore les récits qu'elle avait recueillis sous forme de légende, aussi les humains s'évertuèrent-ils à chercher aux choses les plus simples des explications de plus en alambiquées. Et chaque génération ajoutait ainsi quelque rouage à ceux déposés par les générations précédentes.

De plus, les sociétés étant allées toujours en englobant une plus grande quantité de groupes et d'individus, l'autorité centrale ne pouvant tout embrasser, se vit forcée de déléguer ses pouvoirs à des membres qui ne tardaient pas à ériger leurs fonctions en institutions constitutives de l'ordre social. Nous en sommes arrivés à ne vouloir envisager, comme société normalement constituée, que celle où les individus ne peuvent correspondre entre eux que par les soins de mille et un intermédiaires ; que si la possibilité de leurs rapports mutuels est entravée des formalités les plus inimaginables ; nous ne pouvons plus concevoir un ordre social où les individus établiraient leurs rapports directement, sans contrôle.

Au seul énoncé d'une société où n'existeraient, plus de gendarmes, plus de juges, les plus sincères poussent des cris d'orfraie, rêvant aux cataclysmes les plus épouvantables, voyant s'abîmer l'humanité dans la primitive sauvagerie.

Tout le monde souffre du mauvais fonction-

nement du système actuel, tous s'accordent à en accuser la multiplication des rouages, mais lorsqu'ils sont parvenus à en démontrer l'inutilité, ils s'empressent de les rétablir sous de nouveaux noms, et les systèmes se superposent ainsi les uns aux autres, redoublant le mal au lieu de le détruire.

Et l'idée d'une société où personne n'aurait à obéir, où chaque être pourrait développer son initiative, sans avoir à en rendre compte à personne, n'ayant à accepter d'autres limites que celles qu'il s'imposerait lui-même, s'abstenant d'empiéter sur le champ d'activité de ses voisins, afin que ceux-ci ne viennent pas entraver sa propre initiative, cette société-là, tout en étant admirée par la plupart, ils ne veulent l'envisager qu'à l'état de rêve. — Un beau rêve lorsque, par excès d'amabilité, on veut bien nous faire des concessions — mais rien qu'un rêve, hélas!

« Votre idéal est beau, mais n'est pas réa-

lisable » ; et quand on a dit cela on croit avoir constaté une réelle impossibilité, alors que ce n'est qu'aveu d'impuissance par apathie.

Le plus grand obstacle à la vision nette de ce que peut la volonté, c'est que, par suite de l'oppression séculaire qui pèse sur eux, les individus ne peuvent comprendre tout ce que peut l'activité individuelle quand elle est au service d'une volonté bien arrêtée.

Est-ce que les mœurs ne se transforment pas sous la poussée des individualités qui, progressivement, abandonnent la manière de vivre des ancêtres ? Est-ce que les plus grandes transformations sociales ne sont pas le produit de tous les petits changements individuels qui s'opèrent chaque jour ?

L'individu se transforme insensiblement — inconsciemment, le plus souvent — le nouveau jour sous lequel il conçoit les choses l'entraîne, à son insu, à transformer ses rapports avec elles et avec ses semblables. C'est l'accumulation de ces petits changements qui prépare les bouleversements sociaux.

Alors, pourquoi se retrancher derrière cette

formule : « Ce n'est pas possible ! » quand les faits nous démontrent que cette possibilité ne dépend que de la volonté de chacun. La transformation n'est lente que parce que les idées nouvelles passent en notre cerveau sans l'imprégner fortement, que parce que peu, parmi les individus savent se passionner fortement pour un idéal. Si l'on savait vouloir !

Ecrasés par le pouvoir de l'Etat, les individus n'ont pas encore compris que l'omnipotence de ce dernier est faite de l'abdication de leur volonté ; que la toute-puissance de l'ogre n'a d'action que par l'aide que lui prêtent ses victimes en lui prêtant leur force ; qu'il ne sera rien du jour où ils voudront être, eux !

On a tellement masturbé le cerveau des individus que l'on a tué chez eux l'esprit d'initiative. Lorsque quelqu'un a trouvé une façon d'agir plus conforme à ses désirs, au lieu de la mettre résolument en pratique, il s'inquiétera d'abord de ce que pourront en penser ses voisins ; ce n'est plus sa volonté qui dicte sa conduite, mais l'opinion de ceux dont

il ne devrait pas avoir à s'inquiéter, sinon pour obtenir leur concours s'il en a besoin, mais en marchant sans eux, en la mesure de ses possibilités, s'ils ne le comprennent pas. Toujours, au lieu de chercher à réaliser une chose juste on veut savoir, à l'avance, si l'on sera blâmé ou approuvé.

Hé ! bonnes gens, qu'avez-vous à vous inquiéter de ce que les autres veulent ou ne veulent pas ? Que doit vous importer l'opinion de ceux qui se cantonnent dans les choses du passé ? Lorsqu'une idée vous paraît belle, travaillez donc à la réaliser, — dans la mesure de vos moyens d'action, s'entend, — mais dans la plénitude de sa conception et de votre personnalité.

Hé ! certainement, si vous n'êtes qu'un petit nombre à opérer, vous ne transformerez pas instantanément la société ; mais, par vos efforts, vous en convaincrez d'autres. Agis comme tu penses, selon la possibilité que t'en laisse l'organisation sociale dans laquelle tu te débats ; transforme tes propres mœurs et le peu que toi, individu, tu auras fait, en

entraînera d'autres. Et, ainsi, graduellement, de transformation individuelle en transformation individuelle, tu auras aplani la voie, préparé la route aux transformations qui te paraissent les plus irréalisables.

« Que nous importe cela, » répondent certains, « si nous ne devons pas le voir! où sera notre récompense? »

Dans le contentement d'avoir, autant que possible, mis vos actes d'accord avec vos pensées; la satisfaction d'avoir été utile à votre espèce, d'avoir développé vos virtualités, d'avoir développé votre personnalité en élargissant vos facultés. N'est-ce pas déjà vivre son idéal de travailler à sa réalisation?

XVIII

ET LA FEMME ?

L'être humain sans distinction de sexe. — L'affranchissement de la femme ne peut s'opérer qu'avec celui de l'homme. — Inanité des réformes partielles. — Travail d'écureuil. — C'est l'impuissance à s'élever qui fait s'attarder aux réformes. — Rapetissement de la question. — Choisir son maître n'est pas s'affranchir. — Les leçons de l'expérience. — Toujours plus haut.

Et la femme ? vont me demander les féministes, me voyant terminer cette étude sans que j'aie seulement nommé cette moitié de l'humanité.

La femme, je ne l'ai nullement oubliée ; si j'ai parlé de l'être humain continuellement au masculin, c'en est la faute aux lacunes de notre langue, mais en parlant de l'être hu-

main, cela, pour moi, signifiait tous ceux qui font partie de l'humanité : hommes, femmes, enfants.

L'affranchissement de la femme, pour moi, ne doit pas faire une question spéciale de l'affranchissement humain. Si elle est exploitée par l'homme, ce dernier l'est par son semblable. Et, dans l'ordre capitaliste, homme ou femme se valent, pour s'exploiter mutuellement.

La femme est l'égale de l'homme ; la femme est un être humain qui a le droit de satisfaire intégralement tous les besoins que comporte sa nature physique et psychique ; le droit absolu de disposer de son être comme elle l'entend, de le développer en toute son intégrité ; c'est le droit et le devoir de tout être, mâle ou femelle.

Mais, s'il y a des exploitées parmi les femmes, il y en a aussi parmi les exploiteurs. Et, quelles que soient les lacunes de la loi, celles-là ont su s'émanciper, parce que la société bourgeoise laisse toute liberté à ceux qui possèdent le levier de toute force en son sein : l'argent.

Toute réforme qui s'opère au sein de la société actuelle est condamnée d'avance à l'impuissance, car elle ne peut s'opérer qu'à condition de ne toucher à aucune des fonctions vitales de l'organisme social.

Si elle amène, dans le sort de ceux en faveur de qui elle est opérée, une amélioration partielle, cette amélioration ne peut être, en plus de son infimité, que temporaire, car le capitaliste qui a la force s'occupera de suite à trouver le moyen d'en éluder les effets.

Par conséquent, poursuivre la réalisation d'une réforme c'est tourner comme l'écureuil en sa cage, car, à peine une réforme obtenue, il faut en redemander une autre, et ainsi de suite jusqu'à la consommation des siècles, sans que change la situation de ceux qui sont censés en bénéficier, puisqu'ils restent toujours sous la coupe de leurs exploiteurs.

Certes, il y aura toujours des gens qui trouveront plus pratique de demander une petite concession à leurs exploiteurs. Le bon sens

courant, ne dit-il pas qu'il ne faut jamais se montrer trop exigeants si l'on veut obtenir quelque chose !

Le rôle de ceux-là est utile, puisque, quand ils réussissent à faire appliquer une de leurs panacées, ils nous démontrent par le fait, ce que nous affirmons : l'inanité des réformes. Puisque lois, décrets, règlements nouveaux n'empêchent ni l'exploitation, ni les chômages, ni la misère, ni la faim. Chaque réforme tuée par son application est une démonstration de la nécessité d'une transformation complète.

Mais s'attarder à demander des réformes, c'est rapetisser l'idéal humain, c'est reconnaître la légitimité des abus dont l'on ne parle pas, c'est reconnaître que l'état social actuel est parfait en ses bases fondamentales puisque l'on ne demande que la réforme de quelques-uns de ses détails. Et les féministes, de même, rapetissent la question de la femme, reconnaissent et approuvent, de fait, toutes les restrictions à l'activité humaine que consacre la société actuelle, en ne demandant

qu'une toute petite place, pour la femme, au sein de l'exploitation actuelle.

Quand même la femme aurait, dans la société, le droit de participer à la confection du réseau légal qui nous enserre, en quoi son émancipation aura-t-elle avancé d'un pas pour celles qui seront toujours parmi ceux qui subissent la loi ? — Lorsqu'elle aura le droit de donner sa voix au chef ou à la cheffesse politique de son choix, cela lui donnera-t-il du pain, si elle n'a toujours que son travail pour vivre ?

L'homme a tous les droits politiques que l'on réclame pour la femme, la majorité d'eux en est-elle moins misérable ?

Puisque ces prétendus droits sont inefficaces entre les mains de l'homme ; puisque l'expérience qu'il en fait tous les jours en démontre l'inanité, que la femme profite de la leçon et porte ses vues plus haut.

Que ceux qui ne peuvent embrasser une idée en son ensemble s'attardent à réclamer

des réformes ; que ceux qui croient pouvoir rafistoler l'état social actuel tentent de le replâtrer comme ils peuvent, en travaillant à obtenir ce qu'ils considèrent comme un acheminement vers l'idéal rêvé, comme un résultat pratique et immédiat, cela est leur affaire, la dure réalité sera toujours là pour souffler sur leurs douces illusions.

Mais à ceux qui voient plus haut et plus juste, à ceux dont le regard a percé l'avenir, de travailler à la réalisation de l'idéal complet : la destruction de l'autorité, l'abolition de l'exploitation humaine ; à la réalisation d'un état social où tous les êtres humains, sans distinction de sexe, d'âge ou de race, pourront donner libre cours à toutes leurs virtualités.

Paris 15 avril 97.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

I. — L'Individu et la Société. 1

Antagonisme de l'individu et de la société. — Déviation du progrès. — L'âme : conscience de soi. — L'association spontanée. — Infiltration de l'autorité, de l'exploitation. — Apparition de la révolte. — L'autorité assise. — Le mal découlant de l'exercice de l'autorité attribué à ceux qui la détiennent. — On change ensuite les formes. — Plus d'autorité. — Les détenteurs de l'autorité doutent de la légitimité de leur rôle. — La peur de l'inconnu. — L'idée marche

II. — Des origines de l'autorité. 15

L'individu sacrifié à la société. — Qui a l'antériorité, de l'individu ou de la société ? — A quelle époque s'est faite l'association dans l'espèce humaine ? — L'individu n'est pas une cellule. — L'association s'opère à

tous les degrés de l'évolution. — Diversité des formes de groupements. — Diversité des institutions gouvernementales. — Unité de la matière. — L'association doit suivre l'évolution individuelle. — L'autorité s'établit par le manque d'initiative. — L'habitude façonne les caractères à la servitude. — Commune origine de l'autorité et de la propriété. — Asservissement des faibles. — L'autorité se fortifie par la guerre. — La religion lui prête son appui. — La hiérarchie se complique. — Les revendications deviennent aussi économiques. — Nouvelles idoles. — Les maîtres changent, mais l'autorité reste.

III. — Naissance de l'esprit critique 39

L'esprit critique naît avec la compression. — D'instinctive, la révolte devient consciente. — Elle est justifiée par les maladroits défenseurs de l'autorité. — L'astuce, la force et le nombre étaient le pouvoir. — La flagornerie aux puissances donne naissance à l'économie politique. — On s'occupe de l'origine des sociétés. — La légende se crée, et l'entité se forme. — Le contrat social ! — D'aucuns trouvent que les privilégiés l'ont faussé. — L'imprévoyance du pauvre. — L'immuabilité sociale contredite par ses transformations continuelles. — La religion se montre. — Influence néfaste du Christianisme. — Souffrez sur la terre pour gagner le ciel ! — Matérialisme du spiritualisme. — L'esprit réhabilité avec la matière. — Agonie de l'esprit religieux.

IV. — La société-organisme. 55

Le peu de consistance des arguments tendant à la justification de l'oppression. — On appelle la science à

l'aide. — La Métaphysique. — La Société marâtre. — Il faut des riches pour faire travailler les pauvres. — Ce sont ceux qui travaillent qui sont des fainéants ! — Le triomphe de l'entité. — L'individu réduit au rôle d'abstraction. — Antériorité de l'Unité. — Adaptation naturelle et compression ne sont pas la même chose. — Les bienfaits de la révolte.

V. — L'abus des lois de l'évolution. 67

Quand il n'y en a plus, il y en a encore. — Elles sont de plus en plus cyniques. — L'emboîtement des germes. — Les « emboîtements » de l'histoire. — Autres faits, autres causes. — Connais-toi toi-même. — Déterminisme. — Imprévu des causes déterminantes de la volonté. — La volonté humaine et son arbitraire en l'histoire de l'évolution humaine. — A force de se répercuter à travers des inconnues, les lois évolutives sont loin d'aboutir à des résultats identiques. — La loi explique mais ne gouverne pas. — Encore la métaphysique. — Les résultats de l'évolution peuvent varier sans cesser d'être le fait de lois absolues

VI. — Alternance des regrès et progrès de la pensée 79

Les réclamations commencent à se préciser. — Chassé-croisé d'arguments. — Et la question s'embrouille en s'éclaircissant. — On peut demander la disparition de l'Etat tout en restant fortement autoritaire. — « Le sel de la terre ». — L'aristocratie intellectuelle aide à la démolition de l'autorité. — Pas plus de la sienne que de toute autre. — Les bourgeois eux-mêmes veulent détruire l'Etat. — Action et réaction. — On dépasse le but lorsque l'effort n'est pas mesuré. — Entité contre entité. — Sainte métaphysique ! — Conception nette.

VII. — L'Écrasement de l'individu. 91

Bonne composition de l'homme. — Défauts du manque de culture. — Gêne matérielle et gêne morale. — L'esclavage commence à l'enfance. — La vie végétative de l'ouvrier. — L'alcoolisme. — Esclavage éternel. — La nature inconnue du serf de l'usine. — La souffrance croît avec sa connaissance. — Supériorité de l'état de la brute. Le riche n'est pas le « sel de la terre ».

VIII. — Le véritable soutien de la société. . . 107

Effarement des bourgeois en constatant la passivité des exploités. — La justification de l'exploitation n'est pas toujours facile. — On demande une « loi naturelle » ! — Une explication nouvelle qui n'explique rien, et est ancienne. — Cultiver l'ignorance pour accroître le savoir ! — Travail de Gribouille. — Dévouement des privilégiés ! — Inconscience des travailleurs. — La force intérieure ! — L'ignorance. — Toujours l'esprit métaphysique ! — Les causes finales. — Le bien de l'individu existant pour obtenir le bien de l'espèce. — L'anthropocentrie. — L'état social condamné par ses résultats. — L'individu ne lègue à sa descendance que les qualités et les défauts qu'il acquiert. — Arbitraire des lois sociales. — Ironie des défenseurs de l'état actuel. — Ce n'est qu'en résistant à la compression sociale que l'humanité a réussi à se développer.

IX. — Passivité de l'être humain 127

Abaissement moral des individus. — L'homme bon, des uns, mauvais des autres. — L'homme est mauvais, mais soi-même on est bon. — Neutralité de la nature humaine. — Naissance de la « moralité ». — La so-

ciété a faussé en les compliquant les notions de l'homme. — Immoralité de la morale officielle. — L'homme n'est exploitable qu'à cause des fausses notions de moralité qu'on lui inculque. — L'être se sacrifiant par ignorance. — L'état social organisé pour rendre l'homme mauvais. — Il pose les individus en antagonisme les uns avec les autres. — La crainte du gendarme. — Les contrastes de l'ordre social. — L'intérêt individuel promoteur des crimes. — Dégénérescence de la dignité humaine. — La morale-gendarme. — L'homme ne fait pas le mal pour le mal. — Eveil de la dignité chez l'être. — Résistance de la nature humaine. — Rappel à la dignité humaine.

X. — La morale 145

Codification de la morale. — La religion s'en mêle. — Intervention de la conscience. — Timidité de l'esprit critique. — La moralité de l'homme. — Contradictions. — Définition du bien et du mal. — Complications des sensations. — Répercussion de nos actes. — Positivisme et idéalité. — La morale étant née, n'est que relative. — L'état social engendre la morale. — « Juste milieu ». — La morale en conflit avec le « bien » de l'individu. — Conflit entre la morale et l'individu. — L'esprit métaphysique partout. — Les actes n'engendrent ni récompense ni châtiment ; ce sont des faits matériels qui engendrent des répercussions matérielles. — La moralité se dessine en les conséquences de l'acte par rapport à d'autres êtres. — La théorie ne suit que la pratique. — Ce n'est pas amoindrir son autonomie de subordonner son action à la nature de son être. — L'enchaînement des êtres. — L'individu est sa propre fin. — Le bien de l'espèce découle du bien de l'individu. — Le bien immédiat n'est pas tou-

jours un vrai bien. — Complexité des sensations. — Harmonisation de l'état social avec les individus. — Vers l'harmonie.

XI. — L'ÊTRE SOCIAL 173

Transformation des conceptions sociales. — L'anarchie sourd de toutes parts. — Les incohérents. — Rien de nouveau sous le soleil. — La culture du « Moi ». — Rapetassage de vieilles conceptions. — Toujours les abstractions. — Illogisme de raisonnement. — Egoïsme, altruisme. — Les extrêmes se touchent. — Variabilité de nos tendances. — Relativité de l'absolu. — La logique mène à l'absurdité lorsqu'on ne tient pas compte des contingences. — L'homme doit son intelligence à l'état social. — Où le bien peut produire le mal. — Méfaits de l'abstraction. — Débarrassons-nous de la métaphysique.

XII. — LA LIBERTÉ ET L'ASSOCIATION. 199

L'association pour le mieux. — Divagations des autoritaires. — Inutilité de récriminer sur le passé. — L'évolution varie avec les conditions de départ. — Coordonner, n'est pas abdiquer. — Liberté n'est pas extravagance. — L'asservissement engendre le mauvais vouloir. — Généralité de l'état d'esprit anarchiste. — On ne veut le pouvoir que contre les autres. — La peur de l'inconnu. — L'homme en revient toujours à lui-même. — L'apprentissage de la vérité.

XIII. — L'ÉDUCATION DE LA VOLONTÉ. 213

Apathie chez les individus. — La peur du qu'en dira-t-on. — Inanité de la coercition. — Les progrès acquis ne l'ont été que par la rébellion. — Apprenons à nous connaître. — La société porte en elle les causes de sa

destruction. — Révolution des cerveaux. — Le travail de chaque jour.—Ignorance de l'individu sur sa propre force. — L'auto-affranchissement. — Ne l'attendons de personne. — Prenons conscience de nous-mêmes.

XIV. — L'INITIATIVE. 223

L'Etat ne s'est développé que grâce à l'inertie individuelle. — La révolution émancipatrice. — Elle ne le sera que si les individus sortent de leur torpeur. — Le travail des minorités. — Réveil de l'initiative. — Durée de la révolution. — La révolution est fatale mais ne sera que ce que la feront les individus qui l'accompliront. — Le plus sûr moyen d'activer la révolution est d'opérer le travail qu'elle doit accomplir. — L'individu n'ayant à compter sur personne doit se rendre compte du rôle qui lui incombera. — Rien ne se crée de rien. — Montrons par nos actes que nous pouvons nous passer de ce que nous voulons détruire. — Sophisme du vol. — Tolérance. — La conviction est une force.

XV. — LA PANACÉE-RÉVOLUTION 241

La métaphysique révolutionnaire. — Déviation de but. Le milieu et l'individu, leur action réciproque. — L'exploitation ne subsiste que par la tolérance des exploités. — Les désirs et la réalité. — L'évolution de l'idée amène la lutte contre l'autorité. — Cercle vicieux. — Eternité de la révolte. — Divergences de la mentalité humaine. — L'enseignement. — L'évolution mûrissant, elle assure d'autant le succès de la révolution. — C'est contribuer à la révolution en aidant à transformer les cerveaux. — La révolution n'est qu'un moyen. — Les autoritaires ont intérêt à l'ignorance. — L'idée anarchiste comporte la lumière.

XVI. — Ne craignons pas la vérité 259

La création de Dieu. — C'est la crainte qui donne naissance aux concepts divins. — Après avoir créé Dieu, l'homme en arrive à douter de son existence. — Il le démolit pour en créer d'autres. — Transposition d'attributs. — L'homme n'est qu'une quantité négligeable en l'univers. — L'humanité n'est qu'une abstraction. — Les leçons de l'état social actuel. — Développons notre individualité. — L'âme. — La matérialité de sa conception. — Relativité de l'immortalité. — L'effroi de la mort. — Le doute a détruit toute rénovation religieuse. — Notre idéal.

XVII. — Retour a la simplicité 275

« Non possumus ». — Eternels recommencements. — L'amour du merveilleux. — Les complications de l'esprit humain. — Ce n'est qu'à l'usage des choses que nous apprenons à les simplifier, sauf le gouvernement qui, lui, va toujours se compliquant. — Imperfection de nos sens. — L'ignorance engendre le merveilleux. L'esprit anthropocentrique. — Substitutions d'entités. — Origine animiste de l'esprit religieux. — « Subjectivisation » de la matière. — Retour au point de départ. — Pauvreté de l'imagination humaine, malgré sa tendance à amplifier. — Première déviation de l'évolution. — Contribution de la littérature à l'erreur. — Tyrannie de l'habitude. — Les améliorations compliquent mais n'améliorent pas. — Un rêve. — Aveu de lâcheté. — Les petits effets peuvent en produire de grands. — Abdication de l'individualité. — Manque d'initiative. — Notre action comporte sa propre sanction.

XVIII. — Et la femme? 293

L'Etre humain sans distinction de sexe. — L'affranchissement de la femme ne peut s'opérer qu'avec celui de l'homme. — Inanité des réformes partielles. — Travail d'écureuil. — C'est l'impuissance à s'élever qui fait s'attarder aux réformes. — Rapetissement de la question. — Choisir son maître n'est pas s'affranchir. — Les leçons de l'expérience. — Toujours plus haut.

HM 136
G 8
1897

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

University of British Columbia Library

DUE DATE

FORM 310

UNIVERSITY OF B.C. LIBRARY
3 9424 01997 8961